ITINÉRAIRE

DE RUTILIUS

CLAUDIUS NAMATIANUS,

OU

SON RETOUR DE ROME DANS LES GAULES;

POËME EN DEUX LIVRES

[illegible]

PAR AUG. WILH. ZUMPT,

ET

TRADUIT EN FRANÇAIS AVEC COMMENTAIRES,

PAR

F.-Z. COLLOMBET

PARIS.
[illegible] ET COMPE
[illegible]
LYON.
[illegible]
[illegible]
[illegible]

soutenir. La cause d'Othon avoit ses défenseurs dans presque toutes les autres parties de l'Empire; et la guerre civile par laquelle Auguste avoit établi, dans sa famille, la puissance impériale, renaissoit au moment où cette famille venoit de s'éteindre. Ce fut, dans ce conflit de deux armées qui se préparoient à s'entre-déchirer pour deux hommes perdus de débauche, que commencèrent à se manifester les conséquences funestes du système de ce prince, qui, pour sa propre sûreté, avoit désarmé et amolli Rome et l'Italie. Les légions de Germanie, après avoir marqué leur route en deçà des Alpes, par tous les excès que peuvent commettre des troupes indisciplinées et encouragées par leurs chefs mêmes à l'indiscipline, ne furent arrêtées, dans le cours de leurs pillages et de leurs violences à l'égard des populations tremblantes dont elles traversoient les villes et les campagnes, qu'au moment où elles se trouvèrent en face de l'armée qui venoit les combattre; et lorsqu'après la bataille peu décisive de Bédriac, Othon qui, dans cette guerre, se montra tout autre que jusques alors il n'avoit été, eut pris et exécuté la résolution généreuse de se tuer pour faire cesser l'effu-

ITINÉRAIRE

DE

RUTILIUS CLAUDIUS NAMATIANUS

OU

SON RETOUR DE ROME DANS LES GAULES.

LYON. — IMPRIMERIE DE DUMOULIN, RONET ET SIBUET.

ITINÉRAIRE

DE RUTILIUS

CLAUDIUS NAMATIANUS,

OU

SON RETOUR DE ROME DANS LES GAULES;

POÈME EN DEUX LIVRES,

TEXTE DONNÉ A BERLIN, D'APRÈS LE MANUSCRIT DE VIENNE,

PAR AUG. WILH. ZUMPT,

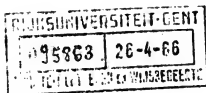
ET

TRADUIT EN FRANÇAIS, AVEC COMMENTAIRES,

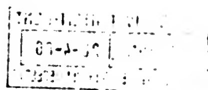
par

F.-Z. COLLOMBET.

PARIS.
JULES DELALAIN ET COMP.ie,
Rue des Mathurins-St Jacques, 5.
LYON.
SAUVIGNET, ÉDITEUR, PLACE DU PLATRE, 15;
CORMON ET BLANC, RUE ROGER, 1.
1842.







AU RÉVÉREND PÈRE

DOM PROSPER GUERANGER,

ABBÉ DE SOLESMES.

Révérend Père,

Le poète dont j'aime à vous offrir une édition avait vu la Ville éternelle foulée par les pieds des Barbares, et, en lui adressant des regrets et des adieux, poursuivait de ses amers distiques les futurs dominateurs qu'il ne soupçonnait pas certainement, les Chrétiens.

Qu'eût-il dit, s'il eût pu entrevoir, lui qui se plaisait à calomnier les moines, qu'un jour son Poème, prêt à faire naufrage avec tant d'autres précieuses reliques de l'anti-

quité, trouverait un sûr abri derrière les murailles d'un couvent, et ne devrait qu'à cet asyle la gloire de reparaître après bien des années d'oubli?

Voilà cependant en petit, trés Révérend Pére, une image de ce qui arrive aux Ordres Religieux, et même au vôtre, dont le nom est devenu synonyme de la plus sûre et de la plus profonde science. Ils ont fait pour les lettres des efforts inouis, ils ont sauvé la civilisation; et le monde ne leur a guère donné, en retour de leurs prières et de leurs travaux, que des injures et des calomnies.

C'est au moment où je vais m'acheminer vers la Ville dont Rutilius racontait la gloire, et dont vous explorez les origines chrétiennes, c'est à ce moment que je viens vous dédier cet humble, mais consciencieux travail.

La France vous devra, très Révérend Pére, de lui avoir rendu cet ordre justement célèbre, qui fit tant pour le pays, et qui lui a légué de si nobles souvenirs de science et de vertu, deux choses qui ne devraient pas être séparables.

Que ce faible hommage, très Révérend Père, vous soit une preuve de l'ardente sympathie que vos nobles rénovations inspirent à tous les esprits religieux, et notamment à celui qui vous prie d'agréer,

Révérend Père,

l'expression de son respect profond et dévoué,

F.-Z. Collombet.

Lyon, février 1842.

I.

Les livres qui nous aident à connaître les divers pays du monde, les mœurs et les caractères des peuples, leurs institutions et leurs monuments, ces livres-là portent en eux-mêmes un certain charme auquel on ne saurait se refuser. Voilà pourquoi les écrits des voyageurs qui ont vu, comme ces pélerins des temps jadis, les coutumes et les villes de beaucoup de peuples, ne sont pas les moins recherchés, et bien des fois plaisent également à un lecteur frivole et à un lecteur sérieux. En ce sens, comme dans celui de la commisération que le poète trouvait

au fond de son ame, rien de ce qui intéresse l'humanité n'est étranger à l'homme. Et puis, il y a dans tout esprit un peu cultivé certain désir de savoir, de comparer, de juger enfin; car les membres de la grande famille songent involontairement aux membres éloignés et inconnus.

Si nous voulions rappeler avec quelque exactitude les écrits plus spécialement géographiques, où l'antiquité voyageuse se raconte aux siècles à venir, nous devrions embrasser une trop longue et trop vaste série d'ouvrages, depuis le plus attrayant des poèmes d'Homère jusqu'à celui de Virgile, et il nous faudrait avancer encore dans les temps qui ont succédé. Il n'y aurait presque pas d'épopée, en nous bornant même à la poésie, qui ne nous offrît une portion géographique, et qu'il ne fallût admettre dans une telle appréciation. Or, notre pensée ne va pas si loin, et nous voulons nous borner aux compositions du genre de l'Itinéraire de Rutilius.

Un ancien Scholiaste d'Horace nous apprend que Lucilius décrivit le voyage qu'il avait fait de Rome à Capoue, et de là jusqu'au détroit de Sicile. Porphyrion ajoute que ce fut à l'instar de Lucilius qu'Horace peignit son voyage de Rome à Brundusium (1). Les Grammairiens latins nous ont conservé

(1) Lucilius, libro III, descripsit iter suum, quod Roma fecit Capuam, et inde ad fretum usque Siciliense. Hunc imitatus Horatius iter suum ab urbe Roma descripsit Brundusium usque, commemorans eius itineris incommoda. » Porphyrio, ad Horat. lib. I *Sat.* V, initio.

de l'Itinéraire de Lucilius quelques vers qui ne sauraient donner une très-haute idée de l'ouvrage tout entier.

Jules César avait écrit, sous le titre d'Itinéraire, un poème où il racontait le voyage qu'il fit de Rome dans l'Espagne ultérieure, en l'espace de vingt-quatre jours. C'est une particularité que nous tenons de Suétone (1). Or, dans ce poème, l'illustre soldat parlait, sans doute, de la rapide apparition qu'il fit en Espagne pour combattre les fils de Pompée. Nous apprenons de Strabon (2) et d'Appien (3) qu'il mit ving-sept jours à cette longue course, et Dion Cassius rapporte qu'il usa de tant de célérité qu'il se trouva au milieu des siens et en face de ses ennemis, avant même que les uns ou les autres eussent été informés seulement de sa présence en Espagne (4). Il est donc assez probable que, malgré son coup-d'œil pénétrant et la sagacité de son esprit si actif, il n'avait guère eu le temps d'étudier les pays et les contrées qu'il eut à traverser, mais qu'il s'était borné à mentionner son passage en ces divers lieux, et à consigner les souvenirs, les *impressions* qui se rattachaient à ce voyage fait au pas de course. Au surplus, l'auteur des *Causes de la corruption de l'Eloquence*,

(1) Reliquit poema, quod inscribitur *Iter*, dum ab Urbe in Hispaniam ulteriorem quarto et vicesimo die pervenit. Suet. *in Iulio*, cap. LVI.

(2) Lib. III.

(3) *Civil.* II, 103.

(4) Dion. Cass. LXIII, 32.

rappelant que César s'était essayé à des compositions poétiques, nous en parle en termes si dédaigneux qu'il est naturel de conclure que l'*Itinéraire* de J. César était une œuvre fort médiocre. L'écrivain désigné tout à l'heure pensait que les poèmes de César pouvaient aller sur le même rang que ceux de Cicéron, mais qu'ils avaient l'avantage d'être connus de bien moins de personnes (1). Voilà qui est sans dissimulation !

Les anciens mentionnent de P. Terentius Varron différents poèmes qui, ce nous semble, doivent être rangés au nombre des poèmes géographiques; et ici l'un des motifs déterminants, c'est que Pline (*Hist. nat.* III, IV, V, VI) met au nombre des livres où il s'agit de description de lieux et de pays les ouvrages de Varron, qui furent tous écrits en vers. Le surnom d'Atacinus (2) lui vient de ce qu'il était né dans la Gaule Narbonaise, où se trouvait l'Atax (l'Aude). Comme d'autre part, Narbonne fut quelquefois appelée *Colonie des Atacini* (3), on a pensé que Varron était de Narbonne même. Quant à l'époque où il vivait, les critiques adoptent celle du Triumvirat. Il ne nous reste que quelques vers tant de sa *Chorogra-*

(1) Fecerunt et carmina (Caesar et Brutus), et in bibliothecas retulerunt, non melius quam Cicero, at felicius, quia illos fecisse pauciores sciunt. *De causis corruptae Eloquentiae*, cap. XXI.

(2) Terentius Varro, Narbonensis, Atacinus ab Atace fluvio dictus, Porphyrio, ad Horat. I *Serm.* X, 46.

(3) Pompon. Mela, II, 5.

phie et de ses *Livres navals,* que de son *Europe* et de ses *Argonautiques,* sans que l'on sache bien au juste jusqu'à quel point ces poèmes embrassent les choses géographiques.

Au nombre des Itinéraires, on peut encore placer le voyage d'Horace à Brundusium (*Brindes*) par Canusium. Horace, dans ce journal, songeait non pas à nous instruire, mais à nous amuser; il marque assez confusément sept journées, et on les devine plutôt qu'on ne les connaît. Il s'attache aux lieux qu'il a trouvés en chemin, et s'y attache à proportion des objets qu'il y a vus, plutôt que du temps qu'il s'y est arrêté. Gibbon, qui nous a laissé une curieuse analyse de cet Itinéraire et de celui que Cicéron fit au même endroit par la route de Venusia et de Tarentum, relève dans Horace le sot orgueil de ce préteur de Fundi, Aufidius Luscus,

Insani ridentes praemia scribae
Praetextam, et latum clavum, prunaeque batillum;

mais il ne craint pas de dire que le voyage presque inconnu de Rutilius lui paraît très-supérieur à celui d'Horace, pour les descriptions, pour la poésie, et surtout pour le choix des objets. Les propos d'un batelier, et les injures que se disent deux bouffons, sont au moins du plus bas comique. Ils pouvaient réjouir des voyageurs en humeur de s'amuser de tout, mais comment un homme de goût pouvait-il s'en souvenir le lendemain? Ils valent cependant

mieux encore que les infirmités du poète, qui reviennent plus d'une fois; les emplâtres qu'il se mettait aux yeux, et le honteux accident qu'il rapporte. Si tout ce qui regarde les grands hommes peut intéresser, c'est de leur esprit, et non pas de leur corps qu'il faut entendre cette maxime. Quels objets pour Horace, pendant que la face du pays et les mœurs des habitants lui offraient une riche moisson et d'instruction et de plaisanterie! Peut-être que ce voyage d'Horace, à la suite de Mécène, avait fait causer les curieux, et qu'il écrivit cette pièce pour les convaincre que ses idées et ses occupations, en route, n'avaient rien eu de sérieux ni de politique (1).

Au reste, l'itinéraire d'Horace, lequel comprend la cinquième satire du Ier livre, n'a pas plus de 104 vers.

On ne saurait donner le titre d'itinéraire à quelques pièces d'une courte dimension, que Reusner et Chytrée, à raison de leur plan, ont dû comprendre dans leurs *Hodoeporica* des anciens, et où se trouvent retracés en quelques vers des voyages plus ou moins longs. C'est ainsi que Properce, jouant avec les fantaisies de son esprit et ses folles amours, se voit déjà transporté au Pirée, met le pied sur le rivage, monte le chemin de Thésée, entre ces deux murailles qui s'étendent comme deux longs bras, et va se ranger parmi les disciples de Platon ou parmi

(1) Gibbon, *Mém.* t. I, p. 286.

ceux d'Épicure, cherche à se perfectionner dans la langue de Démosthènes, ou s'essaie à goûter le sel des écrits de Ménandre (1).

Un itinéraire qui fut une douloureuse réalité, c'est celui qu'Ovide retrace dans ses *Tristes* (2), et qui, s'étant commencé sur les flots de l'Adriatique, se reprenant au port de Cenchrée à Corinthe, se poursuivit à travers l'Hellespont et alla aboutir à Istropolis, puis à Tomes, où le jetait la colère de l'Empereur, ou plutôt du Dieu offensé, comme s'exprime le poète :

Offensi quo me compulit ira Dei.

L'élégie d'Ovide indique une route suivie par l'exilé, et il y a là quelques détails qui entrent dans le domaine de la géographie.

Le satirique Perse avait écrit dans sa première jeunesse un itinéraire en un seul livre (3), mais c'est là tout ce que l'antiquité nous apprend de cet ouvrage, et nous ignorons même s'il était en vers.

La réputation dont jouissait Lactance le fit choisir par Dioclétien, vers l'an 290, pour enseigner les belles-lettres dans la ville de Nicomédie, à laquelle cet empereur voulait donner de l'éclat. Lactance quitta donc sa patrie, et se rendit en Asie avec un grammairien nommé Flabus, qui écrivit en vers des

(1) Propert. *Eleg.* III, 21. En tout, 34 vers.

(1) *Trist.* lib. I, eleg. 10. Cette pièce contient 50 vers.

(2) Scripserat in pueritia ὁδοιπορικῶν librum unum. *A. Persii Vita* apud Sueton.

livres sur la Médecine, comme nous l'apprenons de saint Jérome (1). Cédant, lui aussi, à des velléités poétiques, Lactance avait raconté en vers hexamètres, aujourd'hui perdus, son voyage d'Afrique à Nicomédie (2). On doit regretter la disparition d'un livre qui nous eût instruits, sans doute, de beaucoup de particularités, et nous eût donné de précieux détails, supposé même qu'il n'eût pas été remarquable dans son exécution littéraire.

Nous doutons qu'il faille mettre au rang des itinéraires proprement dits celui d'Aquilius Sévérus, né en Espagne, et membre de la famille de ce même Sévérus, à qui Lactance adressa deux livres d'Epîtres. Aquilius avait écrit une sorte d'*itinéraire* qui contenait le récit de toute sa vie, récit tant en prose qu'en vers (3). Il y a dans les expressions de saint Jérome l'idée d'un livre mystique, et d'un voyage aux régions morales plutôt qu'aux régions physiques.

Rufus Festus Aviénus, qui écrivait dans la seconde moitié du IV[e] siècle, pourrait encore être rangé parmi les poètes dont nous parlons ici. Il existe d'Aviénus huit vers qui nous apprennent à peu près tout ce que nous savons de cet écrivain. L'auteur

(1) *Livre des Hommes illustres*, pag. 125 de notre édit.-trad., parmi les *Œuvres choisies* du saint.

(2) Ὁδοιπορικὸν de Africa usque ad Nicomediam hexametris scriptum versibus. Hieron. *Ibid.*

(3) Composuit volumen, quasi ὁδοιπορικὸν, totius vitae suae statum continens, tam prosa qua versibus. Hieron. *Ibid.* pag. 130.

s'adresse à Nortia, divinité des Vulsiniens, en Étrurie, et dit que lui-même, descendance de Musonius, et fils d'Aviénus, était né à Vulsinium,

Nortia, te veneror, lare cretus Vulsiniensi.

Aviénus, ou quelqu'un de sa race, avait donné son nom à des eaux, à une fontaine peut-être, qui auparavant s'appelait Caesia, si tant est que ce nom ne fût pas celui d'une contrée, d'une ville, d'un bourg auquel appartînt la fontaine :

Unde tui latices traxerunt, Caesia, nomen.

Aviénus habitait Rome, et avait été deux fois élevé à la charge de Proconsul. Il se loue assez complaisamment de l'innocence de sa vie, de l'intégrité de son ame; n'oublie point son heureuse union avec Placida, ni ses nombreux enfants, dont il vante la vivacité d'esprit (1).

Aviénus avait écrit beaucoup de vers, *carmina*

(1) R. FESTUS V. C.
De se ad Deam Nortiam.

Festus, Musoni suboles prolesque Avieni,
Unde tui latices traxerunt, Caesia, nomen,
Nortia, te veneror, lare cretus Vulsiniensi,
Romam habitans, gemino Proconsulis auctus honore,
Carmina multa serens, vitam insons, integer aevum,
Coniugio laetus Placidae, numeroque frequenti
Natorum exsultans, vivax et spiritus ollis;
Caetera composita fatorum lege trahentur.

Lemaire, *Poetae lat. min.* tom. V, pag 525.

multa serens. Les deux principales productions qui nous restent de lui sont une version libre de la *Périégèse* d'un poète grec, Dionysius, connu, pour ces ouvrages-là, sous le nom de *Périégète*. Aviénus ne s'est pas asservi au texte de son modèle; tantôt il l'augmente, tantôt il l'abrège, en sorte que sa Description du globe de la Terre (*Descriptio orbis Terrae*) devient un livre original. Elle est en vers hexamètres, et parut avant un autre poème, qui est intitulé : *Ora maritima,* mais qui ne forme peut-être que le premier chant d'une description poétique de côtes de la Méditerranée, depuis Cadix jusqu'à la mer Noire. Toutefois, les 703 vers qui nous restent s'arrêtent à Marseille.

Il semblerait, d'après le vers 273, qu'Aviénus avait vu quelques endroits de la Péninsule, car il dit de Cadix : « En ces lieux, si l'on excepte la solennité d'Hercule, nous n'avons rien vu d'étonnant (1). » Il est bon de remarquer, en passant, et pour jeter plus de jour sur le 256 vers de Rutilius, que Gades, ou Cadix, est regardé par Aviénus comme étant le Tartessus des anciens. Gaddir, dont on a fait Cadix, signifiait, en langue punique, un lieu enclos,

> Nam Punicorum lingua conseptum locum
> Gaddir vocabat : ipsa Tartessus prius
> Cognominata est, multa et opulens civitas,

(1) Nos hoc locorum, praeter Herculaneam
Solennitatem, vidimus miri nihil.
Ora maritima, 273-4.

Aevo vetusta, nunc egena, nunc brevis,
Nunc destituta, nunc ruinarum agger est (1).

Comme on peut le voir, ce deuxième poème d'Aviénus est écrit en vers iambiques. La diction porte encore un certain cachet d'élégance et de pureté, que l'on ne retrouve plus autant dans un homme qui voulut, comme Aviénus, remanier la *Périégèse* grecque. Il est vrai que l'écrivain dont nous allons parler était bien plus éloigné des derniers temps de la bonne latinité, et qu'il n'avait pas l'avantage de résider à Rome.

Priscianus fut élevé à Césarée en Palestine, ville qui était alors fort lettrée, et y séjourna long-temps. Nous apprenons de Cassiodore que Priscianus enseigna à Constantinople, et, comme il dit que ce fut de son temps (2), nous sommes assurés que Priscianus vivait sous l'empereur Justinien. Il enseignait la grammaire, qui avait à cette époque même un champ plus vaste et plus distingué que dans nos âges modernes, et professa la religion chrétienne, ce qu'atteste, au surplus, la *Périégèse;* car, usant de toute liberté, il substitue ses doctrines religieuses à celles du païen Dionysius, tout ainsi que, pour la partie littéraire, il resserre ou développe le travail de son modèle, et y ajoute ou en retranche.

(1) *Ibid.* 268-272.
(2) Qui nostro tempore Constantinopoli doctor fuit. Cassiod. *de Orthographia*, in cap. XIII inscript.

La *Periegesis* de Priscianus est écrite en hexamètres, et se compose de 1087 vers, où il y a certainement quelque mérite, si l'on considère l'état de décadence où était la poésie latine, et la position d'un homme qui écrivait à Constantinople dans la langue de Virgile.

Au même siècle, un poète né en Italie, mais devenu citoyen des Gaules,

Italiae genitum Gallica rura tenent (1),

et fort connu pour son hymne : *Vexilla regis prodeunt*, nous a laissé parmi ses nombreux poèmes sur toutes sortes de sujets, religieux et profanes, un récit de la navigation qu'il fit sur la Moselle, depuis Metz jusqu'à Antonnac. Ce voyage accompli en société princière avait mis le poète en belle humeur, et lui inspira quelques vers heureux. Il parle des lenteurs ou de la rapidité de la navigation en homme qui se souciait très-peu d'être jeté à l'eau, car il ne voulait pas que la nasse eût à le pêcher tout ainsi qu'elle aurait fait du plus vulgaire poisson,

Ne veluti piscem me quoque nassa levet.

Il salue les hautes murailles qui s'allongeaient encore autour de Trèves, malgré les désastres tant de fois endurés par cette malheureuse cité, et ce sont

(1) Fortunati *Carm.* VIII, 1.

les vineux coteaux de la Moselle qui enchantent spécialement ses regards :

« Là, dit-il, vous apercevez partout des collines vêtues de ceps, et une brise vagabonde ventile la chevelure du pampre. Les vignes plantées s'épaississent en ordre dans les rochers, et en une ligne dessinée gagnent la hauteur. Les plants brillent d'éclat pour le cultivateur au milieu d'affreux rochers, et une agréable vigne rougit entre la pâleur de la pierre. Les âpres rochers enfantent là des grappes emmiellées, et le fertile raisin plaît sur le roc stérile... C'est là que le vigneron cueille des raisins colorés, et que, les ramassant, il est suspendu à des rochers suspendus eux-mêmes. Ce fut un charme pour mes yeux (1). »

Le poète continue avec cette recherche, et rappelle les émotions d'un concert instrumental qui

(1) Palmite vestitos hic respicis undique colles,
Et vaga pampineas ventilat aura comas.
Cautibus insertis densantur in ordine vites,
Atque supercilium regula picta petit.
Culta nitent inter horrentia saxa colonis,
In pallore petrae vitis amoena rubet,
Aspera mellitos pariunt ubi saxa racemos,
Et cote in sterili fertilis uva placet.
. . . .
Inde coloratas decerpit vinitor uvas,
Rupibus adpensis pendet et ipse legens.
Lib. X, Carm. 9, *de Navigio suo*.

Les deux premiers de ce fragment seraient avoués par des poètes plus distingués que Fortunat.

vint le charmer une partie du voyage, et faire boire à ses oreilles une riche harmonie (1).

A ce concert merveilleux succède une pêche au saumon, genre d'amusement qui divertissait fort le prince,

> Rex favet immensa resilit dum piscis ab unda,
> Atque animos reficit quod sua praeda venit.

Enfin l'on arrive au palais d'Antonnac, et le voyage finit par un joyeux dîner. Tel est ce petit itinéraire où éclatent quelques excellents traits, qu'obscurcit beaucoup de prétention dans la pensée et d'affectation dans les termes.

Il se rencontre parmi les poèmes de Théodulf, évêque d'Orléans, sous Charlemagne, une pièce qui porte le titre d'*Itinéraire* (2), et qui rappelle un voyage que l'auteur fit à Limoges, où il fut bien reçu par le Clergé et par les Religieux, mais où une populace avinée s'ameuta contre lui, sans qu'il dise sous quel prétexte. Il alla delà à Périgueux, et ne fait connaître ni le motif ni le terme de son voyage.

Un morceau, plus étendu que celui-là, et qui décrit un itinéraire d'une certaine importance historique, se trouve enclavé dans la première pièce du I[er] livre (3). En 798, Théodulf, qui avait beaucoup de crédit auprès de Charlemagne, fut délégué par ce prince

(1) Pascebar musis, aure bibente melos.

(2) *Carm.* III, 12. apud Sirmond. Tom. II, pag. 1077.

(3) *Ibid.* pag. 1031-1032.

pour visiter la Gaule narbonnaise, en qualité de *Missus Dominicus*, et on lui adjoignit Leidrade, déjà nommé évêque de Lyon, mais sacré l'année suivante seulement. Comme ce chapitre n'est pas connu, et que peu de personnes seraient tentées d'aller le chercher dans la collection du P. Sirmond, j'essaierai de le traduire, sans m'éloigner beaucoup de la manière ni du ton de l'original, qui toutefois ne peut gagner à être transporté ainsi dans notre langue.

Voici d'abord le texte :

Praefectura mihi fuerat peragenda tributa,
Resque actu grandes, officiumque potens.
Nulli vi, studiisque piis, armisque secundus
Rex dedit hanc Carolus, primus ad omne bonum.
Cui parent Walis, Rhodanus, Mosa, Rhenus et Oenus,
Sequana, Visurgis, Wardo, Garumna, Padus,
Rura, Mosella, Liger, Vulturnus, Matrona, Ledus,
Ister, Atax, Gabarus, Olitis, Albis, Arar.
Quo synodus clerum, populum lex stringeret alma,
Duxque foret cunctis regula calle suo;
Ecclesiae sanctus matris quo cresceret ordo,
Urbibus et validis mosque decorque pius;
Quas Arar et Wardo, Rhodanus quas alluit acer,
Elauris, sive his connumerandus Atax;
Quasque Alpes Latio, Libya discriminat aequor,
Quasque Pirenaeus orbe ab, Ibere, tuo;
Seu quas Lugdunum Arcturo aut Aquilone revellit,
Resque Aquitana tuis, pulchra Tolosa, locis.

Haeserat hac nobis Laidradus sorte sodalis,
Cederet ut magnus hoc relevante labor.
Noricus hunc genuit; hunc tu, Lugdune, futurum
Pontificem speras relligionis ope.

Arte cluit, sensuque viget', virtute redundat;
  Cui vita ad superam transitus ista manet.
Iam, Lugdune, tuis celsis post terga relictis
  Moenibus, adgredimur causa quod optat iter.
Saxosa petimus constructam in valle Viennam,
  Quam scopuli inde artant, hinc premit amnis hians.
Inde Valentinis terris urbique iacenti,
  Rupee nos dedimus hinc Morenate tibi.
Post et Arausinas terras et Avennica rura
  Tangimus, et fines quos tenuere Getae.
Inde Nemausiacas sensim properamus ad arces,
  Quo spatiosa urbs est, resque operosa satis.
Hinc Madalona habuit laevam, Sextantio dextram;
  Hic scabris podiis cingitur, illa mari.
Quîs bene transitis, Agathem mox parte sinistra
  Liquimus, et nosmet tecta Beterris habent.
Mox sedes, Narbona, tuas urbemque decoram
  Tangimus, occurrit quo mihi laeta cohors,
Reliquiae Getici populi, simul Hespera turba
  Me consanguineo fit duce laeta sibi.
Inde revisentes te, Carcassona, Redasque,
  Moenibus inferimus nos cito, Narbo, tuis.
Undique conveniunt populi clerique catervae,
  Et synodus clerum, lex regit alma forum.
Quîs bene compositis, nos tandem opulenta recepit
  Urbs Arelas, cives quam statuere sui;
Urbs Arelas, aliis quae pluribus urbibus extat
  Prima gradu; tamen est, Narbo, secunda tibi.
Quo synodo cleri, legum moderamine plebis
  Pectora contudimus iuris et artis ope.
Massilia Argolica nos cepit condita gente,
  Arvum et Aquinae urbis, sive, Cavelle, tuum.
Ast alias lustrare vetat per singula casus,
  Quarum nos populus quo sumus omnis adit.
Aequoris insani fera quas vicinia laedit,
  Aere corrupto et tabidus efflat odor;

Quasque levant colles, aut vallis strangulat ima,
Quas fera pulsat hyems, grando, pruina, nives.
Illic et dumis et acutae stramine cautis,
Abruptisque cavis continuatur iter.
Ima tenent valles, tendunt ad nubila montes,
Praecipites amnes montis ab arce ruunt.

« On m'avait donné à gérer une préfecture, et des choses grandes à faire, et un office puissant. Le roi Charles, sans second pour la force, pour les goûts pieux et pour les armes, me l'avait donnée, lui qui est le premier à tout bien; lui à qui obéissent le Wahal, le Rhône, la Meuse, le Rhin, l'Inn, la Seine, le Weser, le Gard, la Garonne, le Pô, le Roer, la Moselle, la Loire, le Vulturne, la Marne, le Lez, le Danube, l'Aude, le Gave (1), le Lot, l'Elbe, la Saône. C'était pour que le clergé fût discipliné par un synode, le peuple par une bienfaisante loi, et qu'une règle devînt le guide de tous, dans leur chemin; que le saint ordre de l'Église, notre mère, s'accrût aussi bien que les mœurs et son pieux éclat, dans les puissantes villes que baignent la Saône, le Gard, le Rhône impétueux, l'Allier, et l'Aude, s'il faut leur joindre celui-ci; les villes encore que les Alpes séparent du Latium; celles que la mer sépare de la Libye; celles que les Pyrénées séparent de ton monde, ô Ibérien; celles que Lyon arrache à l'Arcture ou à

(1) Il y a trois fleuves de ce nom, tous trois dans le midi de la France. Voir la *Géographie* de Baudrand, au mot Gabarus.

l'Aquilon ; celles que le sol Aquitain enlève à ton sol, belle Toulouse.

« Leidrade nous était échu pour compagnon, afin que son appui nous aidât en ce grand labeur. La Norique l'a enfanté, et toi, Lyon, tu l'espères pour pontife, grâce à la religion. Il brille par l'art, il est puissant par le sens, il abonde en vertus, et cette vie lui est un passage à celle d'en haut.

« Bientôt laissant derrière nous tes hautes murailles, ô Lyon, nous commençons le voyage que demande notre emploi. Nous gagnons Vienne construite dans une vallée pierreuse, et qui est serrée d'un côté par les rochers, de l'autre par le fleuve béant. Nous nous rendons ensuite au territoire de Valence et à la cité gisant dans la plaine, puis à toi, ô Roquemaure (1). Après cela, nous touchons le sol d'Orange, et les campagnes avignonnaises, et les confins que possédèrent les Gètes. Delà nous nous dirigeons peu à peu aux remparts nîmois, là où sont une spacieuse ville et une laborieuse activité. Nous passons à gauche de Maguelonne (2), à droite de Sextantio (3) ; celui-ci est entouré d'âpres monta-

(1) Autrefois Rochemore, comme on lit encore dans A. de Valois, *Notit. Gall.* pag. 489. Il écrit ce vers autrement que Sirmond :

Rupes nos dedimus hinc Morenata tibi.

(2) De Valois, *ibid.* pag. 312, col. 2. Il lit *Magalona*.

(3) Sur *Sextantio*, qui était au S. O. de la ville actuelle de Montpellier, voir de Valois, *ibid.* pag. 351, col. 1. A la page 312, il lit *Sextatio*.

gnes; celle-là est ceinte de la mer. Après avoir bien dépassé ces lieux, nous laissons Agde à gauche, et les toits de Béziers nous reçoivent. Bientôt, nous touchons ton sol, ô Narbonne, et une belle cité, où se présente au devant de moi une joyeuse cohorte, restes du peuple Gétique, et en même temps la foule Hespérienne se réjouit de ce qu'elle m'a pour chef, moi son consanguin. Visitant delà Carcassonne et Rasez (1), nous nous jetons aussitôt dans tes murs, ô Narbonne. De toutes parts arrivent en foule les peuples et les clercs; un synode régit le clergé, une bienfaisante loi le forum. Quand tout cela est bien arrangé, nous sommes enfin reçus dans l'opulente ville d'Arles, que ses citoyens ont municipalisée : la ville d'Arles, qui s'élève en dignité au-dessus de beaucoup de cités, et qui n'est cependant que ta seconde, ô Narbonne. Là donc, par un synode, à l'aide du droit et de l'art, nous disciplinâmes les cœurs des clercs, et par le régime des lois ceux du peuple. Marseille, fondée par la gent Argolique, nous prit ensuite, puis nous vîmes le sol de la ville d'Aix, et le tien, ô Cavaillon. Mais nous ne pouvons visiter une à une toutes les autres, dont le peuple entier vient nous trouver là où nous sommes : celles que blesse le cruel voisinage d'une mer en fureur, et où s'exhale dans l'air corrompu un souffle empesté; celles que les collines élèvent, ou qu'étrangle une vallée pro-

(2) Voir A. de Valois, *ibid.* pag. 467.

fonde ; celles qui sont battues du cruel hiver, la grêle, la neige, la gelée. En ces lieux, c'est par les buissons, et par des chemins de roches aiguës, ou par des profondeurs abruptes que nous poursuivons notre route. Les vallées tiennent des fonds très-bas, les montagnes s'élèvent aux nues ; les fleuves rapides se précipitent de la cîme des monts. »

Le poème dans lequel se trouve jeté ce fragment est un livre parénétique aux juges, et un enseignement sur les devoirs qu'ils ont à remplir. Ce poème offrirait de piquants détails de mœurs, et quelques belles leçons à recueillir, mais cela n'est pas du dessein de notre préface.

Dans la première pièce du IVe livre, Théodulf, énumérant les ouvrages qu'il lisait de préférence, met au rang des poètes un Rutilus, qui ne peut être que notre Rutilius, s'il n'y a pas de faute dans la leçon des manuscrits :

Sedulius, Rutilus, Paulinus, Arator, Avitus,
Et Fortunatus, tuque, Iuvence tonans.

On a droit d'être surpris que Théodulf mette au nombre des poètes chrétiens un homme qui laisse percer une si grande haine pour le Christianisme. Aussi Fortunat, dans le premier livre de sa *Vie de saint Martin*, tout en nommant Juvencus, Sedulius, Orien-

(1) Sirmond, tom. II, pag. 1078.

tius, Prudence, Paulin de Périgueux, Arator et Alcime Avit, poètes cités presque tous par Théodulf, s'est-il bien gardé d'admettre Rutilius à cette honorable confraternité.

Nous ne pousserons pas plus loin ces investigations ; il est temps d'aborder l'Itinéraire du poète qui nous occupe.

II.

Gibbon, dans le tome II de ses *Mémoires* (1), a déposé de nombreuses notes sur ses lectures faites à Lausanne en 1763. Il procède par des jugements et des extraits, à la manière de Photius, et l'on rencontre là fort souvent de judicieux aperçus, des remarques spirituelles et fines. Il indique au 19 décembre la lecture de l'Itinéraire de Rutilius, qu'il avait suivi dans les *Poetae latini minores* de Burmann.

(1) *Mém. de Gibbon*; Paris, an V, tom. II, pag. 174-182. — *Miscellaneous Works*, tom. III, pag. 257 et suiv.

« C'est, dit-il, un des *Variorum* d'Hollande, où le texte s'aperçoit à peine à travers les commentaires. Les 700 vers de Rutilius occupent près de 200 pages in-4°, qui sont hérissées de commentaires de Simler, de Castalio, de Pithoeus, de Sitzmanus et de Barthius. Cependant Rutilius n'est point un auteur difficile; je n'ai eu besoin d'éclaircissements qu'une ou deux fois; je les ai cherchés, et je n'ai rien trouvé. Je connaissais trop bien les critiques pour m'en étonner.

« L'auteur de ce petit poème vécut sous l'empereur Honorius, qui l'avait élevé aux premiers emplois; il avait été Consul, Préfet du Prétoire, et gouverneur de Rome. Il était Gaulois de naissance. Ce fut le 9 octobre 416, A. U. C. 1169, qu'il s'embarqua à Ostie pour retourner dans sa patrie. La relation qu'ils nous a laissée de ce voyage le long des côtes de l'Etrurie et de la Ligurie, est imparfaite et finit à la ville de Pise.

« On peut envisager cet ouvrage par rapport : I. au sujet; II. au style et à la poésie; et III. au caractère personnel de l'auteur.

« I. Si Rutilius avait retranché les 180 premiers vers de son poème, on le lui aurait pardonné. Après avoir exposé en peu de mots le sujet de son voyage, et les regrets qu'il a éprouvés en quittant Rome, le théâtre de ses honneurs et sa nouvelle patrie, il se jette sur les éloges de la capitale, et de l'empire de cette ville éternelle, à qui Jupiter n'avait point

assigné de limites, et qui devait régner sur tous les peuples et sur tous les siècles. Pour remplir dignement cette idée, il fallait être grand poète, et Rutilius n'est qu'un froid déclamateur, qui s'épuise à chercher des lieux communs, au lieu de trouver dans la nature et dans son génie tous les traits de son sujet. Je pense même qu'un grand poète aurait évité celui-ci. Ce n'était pas sous le règne d'Honorius qu'il fallait peindre la force de l'Empire romain. Ses forces l'avaient abandonné depuis long-temps; mais son antiquité et son étendue inspiraient une sorte de vénération et même de terreur à ses voisins, et le soutinrent encore. Cette illusion fut enfin dissipée. Peu à peu les Barbares le connurent, le méprisèrent, et le détruisirent. La Grande Bretagne se détacha de l'Empire; les Goths, les Vandales et les Suèves inondèrent les plus belles provinces de l'Espagne, et les Gaules; et lorsque Rutilius écrivit, il y avait six ans qu'Alaric s'était vu maître de Rome. Je conviens que notre poète, qui voyait tous ces malheurs, a pris la seule tournure qui lui restait; sans les dissimuler, il les oppose aux journées de Cannes et d'Allie, pour faire sentir que Rome n'éprouvait jamais de revers que pour s'en relever encore plus florissante. Comparaison faible et fausse. Tout était changé depuis les guerres Puniques. Du temps de Rutilius, tous les ressorts du gouvernement étaient usés : le caractère national, la religion, les principes des lois, la discipline militaire; tout, jusqu'au siége de l'Em-

pire et à la langue même, succombait sous le temps et les révolutions, ou n'existait déjà plus. Il était difficile que cet Empire se relevât; mais quand il aurait eu ce bonheur, c'était plutôt l'Empire de Constantinople ou de Ravenne que celui de Rome. Une chose qui aurait dû faire sentir à Rutilius combien ses éloges étaient dépourvus de vérité et de vraisemblance, c'est l'image fausse et confuse qu'il se forme de Rome personnalisée. Du temps de Virgile, elle aurait été juste. Rome, regardée comme une déesse que l'on invoquait dans ses temples, existait pour les peuples aussi bien que pour les poètes. Mère des citoyens, maîtresse des provinces, elle représentait cet Empire qui lui obéissait. Mais lorsque l'Empire n'était plus qu'un assemblage de pays soumis au même prince, Rome lui était devenue étrangère; et, cette ville, réduite à son idée physique, ne présentait plus rien que des murs, des temples et des maisons bâties sur sept montagnes, et situées sur les bords du Tibre.

« Le reste du voyage de Rutilius est d'un plus grand prix. Ce sont des objets plus simples, mais plus réels, qu'il a vus avec un esprit d'observation, et qu'il décrit avec cet air de vérité et de vivacité qui distingue toujours ce qui est le résultat de notre expérience, des (1) fruits de la lecture, de la méditation ou de l'invention. On voyage

(1) Il aurait fallu dire : *d'avec les fruits...*

fort à son aise avec Rutilius ; on parcourt les côtes de l'Etrurie, déjà presque déserte ; on voit les ruines des villes, le coup-d'œil du pays, et tous les lieux que l'art ou la nature avaient tirés de la foule. Le voyageur n'oublie point les îles du voisinage, et la curiosité l'engage plus d'une fois à pénétrer dans l'intérieur des terres. Il égaie de temps en temps la sécheresse d'un poème didactique par des digressions liées avec son sujet (j'en excepte l'invective contre Stilichon, II, 41), et qui ne s'en éloignent pas trop : le caractère des Lepidi, l'origine de l'usage du fer, la religion juive, les moines chrétiens, etc. Je le loue de n'avoir pas admis le merveilleux dans sa relation, toute sérieuse qu'elle est. En effet, il convient mal dans un poème où l'auteur parle de lui-même. Notre imagination aime ce merveilleux, notre raison le rejette. A considérer cette foi conditionnelle que que nous avons, cette illusion imparfaite qui nous domine dans les ouvrages de fiction, on croirait voir un conflict de deux puissances ennemies; état de suspension, qui ne peut subsister que par l'éloignement, l'obscurité, ou le merveilleux des garants et des acteurs. Dès que le poète serait à la fois l'un et l'autre, il nous ramènerait à l'ordre commun des choses, et notre illusion volontaire aurait de la peine à se soutenir.

« II. L'ouvrage de Rutilius se fait lire avec plaisir. Il est intéressant et utile; mais pourquoi écrire en vers! c'était faire violence à son génie et à son sujet.

La relation d'un voyage convenait au philosophe, à l'homme d'esprit, au bon écrivain; mais elle n'a aucun rapport avec le poète. Lorsqu'on veut traiter en vers un sujet tout uni et tout simple, il n'est presque pas possible de conserver à la fois le ton des choses et celui de la versification. Celui-là ne demande, il ne comporte que l'honnêteté, la facilité et quelques ornements disposés avec art et ménagés avec soin. Celui-ci, qui doit supposer l'enthousiasme chez le poète, et l'exciter chez le lecteur, ne cherche que l'énergie et l'harmonie, et leur sacrifie sans peine toutes les beautés d'un ordre inférieur. La poésie a son langage particulier. Il ne convient qu'aux grands mouvements de l'ame. Ce n'est donc que pour eux qu'il est fait; le poete qui cherche à l'employer dans un sujet qui laissera l'ame tranquille et sans sentations, se trouvera placé entre deux écueils qu'il ne pourra guère éviter. Il échouera tour à tour contre l'un et l'autre. Ici la force de son coloris défigurera la simplicité de son objet, au lieu de l'embellir. Là, le poète ne se fera sentir que par l'harmonie des vers, pendant que les expressions seront froides et prosaïques.

Toutes ces réflexions conviennent au voyage de Rutilius. Ses idées sont ingénieuses, placées avec art, et rendues avec clarté, avec précision et avec goût. Mais sa poésie est lâche et trainante, sans nerf et sans harmonie. On voit qu'il s'est défié quelquefois de lui-même, et qu'il a voulu suppléer aux dons

de la nature par les ressources de l'art : ressources faibles et usées, qu'on pardonne à peine aux grands hommes, mais qu'on a rarement besoin de leur pardonner.

« Rutilius paraît avoir cru que les mots sonores qui remplissaient le mieux la bouche, frappaient aussi plus agréablement l'oreille. Mais j'aurais voulu qu'il eût abandonné aux poètes Malabares un usage qui n'est digne que d'eux. Je doute que

Bellerophontaeis sollicitudinibus

soit jamais cité que pour la singularité de deux mots qui remplissent un vers pentamètre.

« Il se donne beaucoup de licences et des plus hardies, pour des mots nouveaux ou des liaisons extraordinaires. Il réussit rarement. Quoi de plus forcé que *connubium* pour *concilium* (I, 18)? Mais j'aime beaucoup l'épithète de *legiferi* appliquée aux triomphes des Romains. Ils produisaient nécessairement les lois et l'ordre; c'était pour ainsi dire le fruit qu'il portaient.

« J'ai cru apercevoir quelques rimes (lib I, 39, 107, etc.) Mais elles sont en trop petit nombre pour décider si elles sont l'effet de la négligence ou d'un mauvais goût, que la corruption de la langue et le commerce avec les Barbares, qui avaient des vers rimés, introduisaient peu à peu parmi les Romains.

« III. Les auteurs se peignent dans leurs écrits.

C'est une maxime aussi vraie qu'elle est ancienne. On peut ajouter que lorsqu'on aperçoit des ombres dans le portrait, elles sont dans l'original. Le caractère de Rutilius me paraît aimable ; j'y vois de l'amour pour sa patrie malheureuse ; un cœur susceptible d'amitié, un souvenir tendre et respectueux pour la mémoire d'un père. Tant de belles qualités seraient-elles éclipsées par un peu de vanité? Rutilius repasse avec plaisir toutes ses grandeurs ; et cette patrie, ces amis, et ce père lui deviennent plus chers par la liaison qu'ils ont eue avec ses honneurs. Cette vanité fait pitié. Cicéron ne se vantait pas d'avoir été Consul, mais d'avoir sauvé la République pendant son Consulat. Je pardonne plus volontiers aux hommes de s'énorgueillir de leurs talents et de leurs actions, que de tirer vanité de quelques emplois et de quelques titres, vaines et frivoles distinctions de la société.

« Rutilius détestait les Juifs et méprisait les moines. Lui en ferait-on un crime? J'aurais voulu, à la vérité, que ses sentiments eussent eu un principe et un ton plus philosophique. Mais il était païen, il voyait sa religion s'affaisser sous le poids de la vieillesse, et entraîner l'Empire dans sa chûte. »

Nous n'ajouterons pas ce qui reste encore, quelques lignes où se fait sentir l'esprit anti-chrétien de Gibbon, et où il parle de *la folie des solitaires,* qui habitaient la Capraja, philosophes cachés dont se trouvaient peuplées déjà les îles et toute la mer

Etrusque, et les secrètes anfractuosités des rivages dans lesquels résidaient ces chœurs de moines, autrefois secourus par la bienfaisante piété d'une illustre dame romaine, Fabiola (1). Rutilius était du nombre de ces grands seigneurs païens, à qui il en coûtait de voir s'en aller leurs idoles, et s'avancer le christianisme triomphant. Les traits acérés qu'il décoche contre les Juifs (I, 395) remontent jusques aux Chrétiens; et, dans son langage où règne une feinte réserve, le *radix stultitiae* s'applique assez visiblement à la religion nouvelle, fille de la religion Judaïque.

Tel est l'empire des plus absurdes et des plus iniques préjugés, que les flétrissures imprimées par le païen Rutilius trouvent aujourd'hui encore, dans une société qui se vante de ses lumières et de sa tolérance, un grand nombre de sublimes esprits que font sourire de pitié, des hommes, leurs frères, s'adonnant à un genre de vie qu'on admirera en revanche dans les Gymnosophistes de l'Inde ou dans quelque disciple de Pythagore, mais qui semblera très-ridicule dans un disciple de Jésus-Christ. Tandis que certains désœuvrés consument leurs jours à des frivolités indignes d'un esprit raisonnable, à de misérables discussions de politique, de salon et de théâtre; ou bien s'amusent à tuer le temps d'une manière où il entre le plus de bonheur et de plaisir qu'il sera pos-

(1) *Lettres de saint Jérome*, tom. IV, pag. 293 de notre édition.

sible d'en obtenir du monde, ils déclameront cependant en phrases philosophiques contre les pieux fainéants; ils parleront de hideux lucifuges :

Squalet lucifugis insula plena viris;

ils s'élèveront contre ces maisons où se mènent, selon eux, de vivantes funérailles :

Perditus hic vivo funere civis erat.

Des hommes qui font une affaire si grave d'une mode nouvelle, et qui s'ingénient à trouver quelque bizarre forme d'accoutrement, ne veulent pas qu'un pauvre Religieux paraisse dans les rues et sur les places de nos cités, avec un vêtement qui n'a d'autre tort que de remonter quelquefois à une antiquité respectable, à un vertueux et noble fondateur d'Ordre. Ils diront comme Rutilius :

Infelix putat illuvie coelestia pasci,

tout prêts d'autre part à rechercher dans leurs souvenirs classiques la besace de Bias, ou le tonneau de Diogènes, et à glorifier l'austère pauvreté des Fabricius et des Cincinnatus. Le monde encore est païen en beaucoup de choses; il se nourrit encore de vieilles haines et de révoltantes niaiseries. Ainsi, rien d'étonnant que Rutilius ait éprouvé des répulsions et affiché des mépris que l'on rencontre aujourd'hui dans tant de livres, et que l'on entend formuler par

tant de bouches. Mais ce qu'il sera plus facile de pardonner à notre poète, que ses invectives contre les Juifs et les moines, ce sont quelques traits satiriques contre des publicains rapaces. Les avides maltôtiers de ce temps-là avaient ruiné l'Empire, et le mettaient tous les jours à deux doigts de sa perte. L'amour effréné de l'or et une grande souplesse de vertèbres pour se glisser aux dignités, voilà encore ce qu'il y a de commun entre les hommes de cette époque de décadence et ceux de la nôtre. Rutilius compare à des harpyes les exacteurs du Ve siècle; ce morceau est éloquent.

Du reste, les derniers païens, les heureux du monde qui devaient peu se soucier d'une religion austère et ennemie des richesses et des plaisirs, ne tenaient guère à leur culte que par de tristes raisons, et nous en rencontrons dans l'histoire quelques-uns dont le désintéressement n'était pas à l'abri de toute séduction. Le Préfet Symmaque parle quelquefois dans ses Lettres d'un illustre personnage de son temps, Vettius Agorius Praetextatus, que les monuments épigraphiques nous font apparaître avec une imposante escorte de dignités civiles et religieuses (1). Il en était à sa dix-neuvième ou vingtième, lorsque la mort vint le surprendre. Eh bien! ce *misérable*, comme l'appelle saint Jérome, avait coutume de dire, en plaisantant, au bienheureux pape Damase : « Fai-

(1) Gruter, MCII, 2.

tes-moi évêque de la ville de Rome, et aussitôt je serai chrétien (1). » Symmaque (2) et Ammien Marcellin (3), tous deux profondément dévoués à la cause du Paganisme, nous ont laissé tous deux le portrait le plus flatteur, et cela devait être; mais que penser de la sincérité et de la conviction d'un homme qui eût abdiqué, pour le rang de pontife de Rome, tous ses sacerdoces païens et toutes ses charges civiles?

(1) Miserabilis Praetextatus, qui designatus Consul est mortuus, homo sacrilegus et idolorum cultor, solebat ludens beato papae Damaso dicere : *Facite me Romanae urbis episcopum, et ero protinus Christianus.* Lettres de saint Jérome, tom. II, pag. 328 de notre édition.

(2) *Epist.* I, 38-49; II, 36; X, 23, 25.

(3) XXVII, 9.



III.

Rutilius était Gaulois, comme il le dit au 26[e] vers de son I[er] livre. Tillemont, dans son *Histoire des Empereurs*; Claude de Vic et Dom Vaissette, en leur *Histoire générale du Languedoc* (1), le croient natif de Toulouse, et M. Zumpt est du même avis, parceque le pays Toulousain avait principalement souffert de ces dévastations que déplore le poète (I, 20-34). Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* disent qu'il était né à Poitiers; leur sentiment est fondé

(1) Tom. I, pag. 710.

sur ce qu'Exupérantius, père de Palladius, était de cette ville, et que notre poète dit, en parlant de Palladius, I, 208 :

Palladium, generis spemque, decusque mei,

ce qui semble indiquer que la même ville leur avait donné le jour.

Nous devons remarquer, à la gloire des Gaules, que les lettres s'y soutinrent plus long-temps et avec plus de splendeur que dans Rome et dans le reste de l'Italie. Tandis que, mêlés et confondus au sein de la capitale du monde, les nouveaux conquérants, après avoir ruiné les chefs-d'œuvre de tous les arts, anéantissaient jusqu'au langage des Romains, et que, des débris de la langue latine, ils fabriquaient les différents idiomes qui en sont dérivés, on parlait encore le latin avec assez d'élégance et de pureté dans les principales villes des Gaules. Les écoles de Lugdunum, d'Augustodunum, de Tolosa, de Burdigala jouissaient d'une réputation brillante. Il y avait là d'excellents maîtres; il s'y formait des écrivains remarquables, surtout des orateurs. Le meilleur poète et le meilleur prosateur latin du IV[e] siècle sont assurément Ausone et Sévère Sulpice, tous deux enfants des Gaules.

Rutilius mérite, à tous égards, d'être mis au rang des écrivains Gaulois qui ont illustré leur patrie. Le temps où il vécut fait son éloge. Lachanius, père de

Rutilius, fut gouverneur proconsulaire de la Tuscie, et les habitants de Pise, chef-lieu de cette province, lui érigèrent une statue, genre d'honneur souvent prostitué dans ces derniers âges de Rome, mais qui cette fois se trouvait décerné au mérite. Du reste c'est le fils qui nous instruit de cette particularité. Heureux les enfants qui peuvent revoir sans crainte et sans honte les pays que leur père gouverna! Plus heureux les pères qui laissent pour héritage à leurs enfants un nom cher à la patrie et béni du peuple (1)!

Rutilius fut Maître des Offices, ainsi que nous l'apprenons de lui-même (I, 563-4), et ce fut en l'année 412; du moins, le Code Théodosien (VI, 27, 15), mentionne-t-il, à cette date, un Maître des Offices du nom de Namatianus; or, selon toute probabilité, ce personnage est le même que notre poète.

Deux ans après, il devint Préfet de Rome, et le fut, ce semble, environ six mois, dit M. Zumpt (2). Il descendit ensuite de ce haut grade, et espérait toujours y remonter (I, 427), mais son attente fut trompée, l'Empereur, sans doute, le voyant de mauvais œil à cause de son opiniâtre attachement au vieux culte. L'Empereur alors tenait la main à l'exécution des sévères édits qu'il avait promulgués (Theod. Cod. XVI, 10, 21) contre l'admission des Païens aux magistratures et aux dignités de l'Etat; et c'était pour

(1) I, 575-596.
(2) *Praefat.* pag. XXIII.

cela même que Rutilius avait difficilement obtenu la Préfecture de Rome (I, 473).

Les ravages endurés par les Gaules, et la dévastation de ses propriétés, à lui, furent ce qui le détermina à quitter Rome, non pas toutefois sans adresser à la Ville éternelle de magnifiques et touchants adieux. Il nourrissait de bien puissantes illusions pour parler ainsi de Rome, de Rome souillée par la présence des Barbares, qui avaient campé sur les sept collines, à la distance de tant de siècles, on se sent ému encore de cet ardent et chaleureux enthousiasme qui éclate dans les chants du poète, et qui salue une dernière fois la ville adorée, les amis bien aimés, toutes les joies, toutes les grandeurs, tous les avantages que renfermait la cité de Romulus :

Tam cito Romuleis posse carere bonis!

On ne sait ce que devint Rutilius, une fois qu'il fut rentré dans la patrie. Le poème où il raconte son Retour et sa lente navigation le long des côtes de l'Etrurie, ne nous est pas parvenu en entier. Il devait y avoir d'intéressantes et curieuses pages dans ce II. livre, qui nous laisse à Luna, la cité aux marbres d'une luxuriante blancheur.

Si l'*Itinéraire* de Rutilius est un ouvrage assez remarquable comme poésie, comme dernière tradition d'un goût qui se perdait en subtilités ingénieuses, mais recherchées, il n'est par moins curieux comme

document historique. Le poète fut presque dans tous les âges le reflet le plus vrai et le plus frappant des préoccupations sociales, des idées dominantes, des préjugés, des partis politiques, des luttes intellectuelles, des mœurs privées. Rutilius entre donc pour une large part dans la peinture de la vie contemporaine. Son *Itinéraire* est curieux. Outre les agréables détails dont il est semé, on y trouve des anecdotes peu connues; on y apprend, par exemple, que Stilichon fit brûler, à Rome, les livres Sibyllins. Aux détails historiques, Rutilius en a mêlé de géographiques, d'instructifs et d'amusants. Descriptions de lieux, origines de villes, traits d'histoire naturelle, tableaux de mœurs, évènements, antiquités, tout cela répand une grande variété dans son livre (1), qui d'ailleurs, s'il nous avait été conservé en entier, serait assez considérable, puisque la première partie se compose de six cent quarante quatre vers.

On trouve dans l'*Itinéraire* quelques rares traces de philosophie Stoïcienne, ou du moins des dogmes à elle appartenant (I, 18, I, 644; II, 32), et c'est encore cette doctrine sèche et rigide qui devait corroborer dans le poète son attachement aux vieilles coutumes, aux usages religieux de l'ancienne Rome, aux traditions des siècles païens.

(1) Meritam habeamus Rutilio gratiam, quod tanta cum caritate antiquitatis ita descripsit Romam Italiamque, ut et utilis eius sit lectio atque ad multarum rerum cognitionem fructuosissima, et ad admirationem rerum Romanarum incendat. Zumpt. *Praefat.* p. XXVI.

M. Villemain a établi un parralèle entre l'*Itinéraire* de Rutilius et le *Childe-Harold* de lord Byron. « Il y a, dans ce rapprochement, plus de fantaisie que de vérité, dit M. Poujoulat. Les deux poètes voyagent à travers les ruines des croyances et des empires, et l'allure de leur narration est indépendante et capricieuse : voilà leur seul point de ressemblance ; c'est une ressemblance d'époque et et de forme, et pas du tout de caractère, d'ame et de génie. Byron voit des croyances, des institutions, des mœurs qui se modifient ou qui tombent ; mais il ne les défend point, il ne les regrette point ; et, bien au contraire, le vol destructeur des révolutions n'est pas assez rapide, à son gré, et il espère que le monde se couvrira d'autres ruines. Byron est l'homme de tout ce qui est nouveau, de tout ce que l'avenir peut promettre ; Rutilius est l'homme du passé, l'homme de ce qu'on attaque, de ce qui meurt ; il invoque les divinités anciennes, pendant qu'elles roulent pêle-mêle dans le sépulcre ; poursuit de son vers la doctrine nouvelle qui se propose de changer l'univers, lance des sarcasmes contre les disciples de l'Evangile allant au désert pour la pénitence et la prière, et aussi pour échapper aux coups des Barbares et aux violences du paganisme désespéré. Nous le répétons, on peut

(1) *Biog. univ.* de Michaud, *Suppl.* tom. LIX, art. *Byron.* — Voir notre *Histoire des Lettres latines au IV et au Ve siècle*, pag. 110 et suiv. Nous y avons consacré un long article à Rutilius ; l'édition de M. Zumpt n'avait pas encore paru, notre livre étant de 1839.

reconnaître jusqu'à un certain point une ressemblance d'époque et de forme entre l'*Itinéraire* du poète Gaulois et le *Childe-Harold* du poète Anglais; mais là s'arrête, à notre avis, tout rapprochement (1). »

(1) *Histoire de Jérusalem*, tom. II, pag. 228.





IV.

ÉDITIONS DE RUTILIUS.

L'*Itinéraire* de Rutilius fut trouvé au monastère de Bobbio, dans les Alpes Pennines, en l'année 1494, par Giorgio Galbiato, qui, par ordre de Giorgio Merula, de Milan, fouillait les chroniques d'une riche bibliothèque et les diplômes des Empereurs. Giorgio Galbiato, dans une lettre placée en tête de l'édition princeps de Terentianus Maurus, édition faite à Milan, rapporte qu'il trouva au couvent de Bobbio ce dernier poète (1); et d'autre part, Rafaello

(1) Charles Lachmann a placé cette lettre au commencement de son édition de Terentianus Maurus, Berlin, 1836.

4

de Volterra écrit, dans ses Commentaires sur Rome (1), que Rutilius, Terentianus Maurus et quelques autres ouvrages furent trouvés à Bobbio, en 1494. Néanmoins, le poème de Rutilius ne fut pas publié tout aussitôt, mais il resta quelque temps encore dans les murs du couvent, jusqu'à ce que Tommaso Inghirami, surnommé Fedro, et né à Volterra, lequel bientôt devint Préfet du Vatican, s'étant rendu à Bobbio, en 1495, sur l'invitation de Giorgio Merula (2), transcrivit le poème de Rutilius, et apporta sa copie à Rome, un peu avant 1506.

Vers la même époque, Iacopo Sannazaro, l'auteur du poème sur l'*Enfantement de la Vierge*, revenait de France à Rome, avec quelques manuscrits nouvellement découverts, car il est constant que c'est lui qui trouva les *Halieutiques* d'Ovide, ainsi que les

(1) « Bobium ad Apennini iuga situm, ubi nobile coenobium a Theodolinda, regina Longobardorum, extructum. Hic anno MCCCCXCIIII huiuscemodi libri reperti sunt. Rutilius Naumatianus. Heroicum Sulpitii carmen. LXX epigrammata. Terentianus Maurus de litteris, syllabis, et metris omnis generis, etc. Quorum bona pars his annis proximis a meo municipe Thoma Phaedro, bonarum artium professore, est advecta in Urbem. » Comment. Urb. libr. IV, pag. 45, édit. Basil. 1530.

Lachmann, d'après l'édition de Rome, indique l'année 1493, mais l'édition de Bâle porte 1494.

Le même Rafaello écrit encore, au livre IV, fol. 220 : Rutilius Gallus poeta. Cuius elegia quaedam iter suum continens haud ignobilis nuper inventa est. »

(2) Amédée Peyron, de *Bibliotheca Bobiensi*, p. XIX, edit. Ciceronis fragm. orat. p. Scauro, etc.

Cynégétiques de Gratius et de Némésianus (1). Inspiré par sa passion pour les manuscrits nouveaux, Sannazaro prit copie à son tour de la transcription déjà faite, et se rendit à Naples avec son riche trésor. C'est ce que nous apprenons d'une lettre de Gioviano Pontano à Sannazaro, lettre insérée dans les œuvres de Pontano (2) ; et Summonte, dans une épître à Francesco Poderico, expose son opinion sur les élégiaques de Rutilius Namatianus, à lui adressés par Sannazaro (3).

M. Zumpt pense que le manuscrit original datait

(1) Hauptii Praefat. ad edition. Ovidii Halieuticon, etc. pag. XXII et sqq.

(2) Basil. tom. III, pag. ult. 1538. — Wernsdorf, *Poet. lat. min.*, tom. I, pag. 19; — Haupt, L. I, p. XXIII, l'ont reproduite. Nous n'en citerons que ce qui concerne Rutilius : «Quae ad Pudericum scripsisti, ea me mirificum in modum delectarunt. Sunt enim plena pietatis tuae erga vetustatem ac diligentiae. Quocirca vel aventissime expecto videre Ovidianos illos pisciculos in Euxino lusitantes, Maeotideque in palude. Quod vero ad venationem attinet, visus est mihi vates ille lepidus, numerosus et cultus; deque eo, si recte memini, fit ab Apollinare mentio in hendecasyllabis. Rutiliani illi versiculi enodes sunt et nitidi; cultus vero ipse peregrinus potius, quam urbanus, ne dicam arcessitus. Sed de his omnibus cuius erit iudicium rectius aut probatius quam tuum? »

(3) Pontani Opp. tom. II, pag. 187. — Voir Haupt, lib. I, p. XXII extr. et Wernsdorf, *Poet. Lat. min.* tom. V, pag. 67. Nous citerons comme eux le fragment suivant : « Is etiam (*Sannazarius*) ad nos attulit Ovidii fragmentum de Piscibus, Gratii poetae Cynegeticon, item Aurelii Nemesiani, qui floruit sub Numeriano imperatore; et Rutilii Namatiani Elegos, quorum tenuitatem et elegantiam e saeculo illo agnoscas Claudiani. Atque haec quidem omnia statim post Pontani libros emittentur. »

du VIII[e] ou du IX[e] siècle, et qu'il était en lettres lombardes. La conjecture, en ce qui regarde l'âge, repose sur ce que la Bibliothèque de Vienne possède quelques manuscrits venus de Bobbio, lesquels sont de l'époque indiquée ci-dessus. En ce qui regarde les lettres, la conjecture de M. Zumpt est fondée sur ce que nous savons, par la préface de l'édition *princeps* de Terentianus Maurus, que ce poète était écrit en lettres lombardes. Le monastère même de Bobbio était un monastère lombard.

M. Peyron a imprimé que le manuscrit original fut enlevé par le comte A. de Bonneval, et qu'il est maintenant caché quelque part en France. M. Zumpt observe, de son côté, que le comte de Bonneval, français de naissance, mais exilé et combattant sous le prince Eugène en Autriche, mettait plus de soin à faire bonne chère qu'à fréquenter les livres (1), et que, s'il prit le manuscrit de Bobbio, ce fut pour le compte du prince Eugène, de la Bibliothèque duquel il dut passer dans la Bibliothèque publique de Vienne.

Quant à la copie de Fedro, il lui arriva, sans doute, comme à tout manuscrit de quelque importance, d'être assez souvent transcrite en Italie, et enfin elle vit le jour en 1520. On a imprimé que la première édition du poème de Rutilius fut donnée à Naples, par Summonte, mais personne ne l'a jamais vue, comme le remarque le docte M. Boissonade (2), avec Burmann et Wernsdorf.

(1) Bibendo potius quam legendo operam dare consueverat. *Praefat.* ag. VII. — (2) *Biog. univ.* de Michaud, art. *Rutilius.*

I. 1520. La seconde, ou la première, si celle-là n'existe point, parut à Bologne, en 1520, par les soins de G.-B. Pio. Elle a pour titre, *Claudius Rutilius*, *poeta priscus*, *de laudibus Urbis*, *Etruriae et Italiae;* Bononiæ, in aedibus Hieronymi de Benedictis, in-4°. Cette édition est dédiée au pape Léon X, et précédée d'une pièce en vers élégiaques, dans laquelle on dit de Rutilius :

Interea pro me querulo canat entheus ore
  Claudius, Aonidum garrula plectra ciens,
Qui Tuscos modulatur agros, et Lydia regna,
  Romuleosque lares, Ausoniumque decus :
Roma tibi patria est coelestis, Etruria mater,
  Ergo pie laudes huius et huius amas.

« Maintenant, que de sa bouche plaintive, le divin Claudius qui manie l'archet causeur des Aonides, et qui chante les champs de la Toscane, les royaumes Lydiens, les lares de Romulus, la gloire Ausonienne, te dise : « Rome « est ta patrie céleste ; l'Etrurie est ta mère ; donc tu aimes « pieusement les louanges de l'une et de l'autre. »

A la fin du volume, se trouvent quelques épigrammes grecques traduites en latin.

Le texte et le système orthographique de cette édition diffèrent très-peu du manuscrit que M. Zumpt a suivi ; encore les différences viennent-elles de ce qu'on n'a pas toujours parfaitement copié l'original. Les passages mêmes où le premier éditeur, si ce n'est avant lui quelque copiste, a changé quelque chose au texte, font assez voir qu'il y avait eu simplement difficulté à se tirer d'une écriture peut-être mauvaise en ces endroits-là. Ainsi, livre I, vers 166, on lisait :

Dicere non possum lumine sicco vale,

que l'on remplaçait par ceci :

Non possum sicca dicere luce vale.

Dans le même livre, au vers 474, le manuscrit actuel de Vienne ayant cette fautive leçon :

Ad decessoris maior amore fuit,

on s'imagina, sans doute, qu'*ad* était une préposition, et qu'elle ne convenait pas ici, de sorte qu'on introduisit une expression de basse latinité, *praedecessoris*.

Au 178 vers du I[er] livre, comme on lisait *divisos-ter et*, et qu'on ne pouvait se rendre compte de cette leçon, il fallut recourir à un changement, et delà *diviso-fuit*, au lieu de *tenet*, si voisin de *ter et*.

II. 1523. — Trois ans après, au commencement de 1523, le poème de Rutilius fut encore imprimé à Rome, chez Mazocchi avec les traités de divers auteurs *sur Rome ancienne et moderne*; 1 vol. in-4°, cette nouvelle édition n'était qu'une spéculation de libraire, et fut assez mal exécutée, quant à la typographie.

III. 1546. — En 1546, autre édition, sous la rubrique de Paris, et in-8°. *Bibliothèque* Barberin; t. II, pag. 328. Les Bénédictins, *Hist. litt. de la France*, tom. II, pag. 75, disent que François de Piémont inséra le poéme de Rutilius dans une dissertation sur la poétique d'Horace, imprimée à Venise, chez Alde, en 1546, in-4°.

IV. 1558. — Onofrio Panvinio plaça Rutilius, à la suite du livre intitulé : *Reipublicae Romanae commentarorium libri III*; Venetiis, ex officina Erasmiana, 1558, in-8°. Dans cette édition, qui est élégante, Rutilius va de la page 255 à la 287 inclusivement. L'éditeur a donné dans une singulière méprise, car il fait deux ouvrages séparés du poème de Rutilius. Il veut qu'il y ait un itinéraire de Rome dans les Gaules, et un autre des Gaules à Rome. Il ajoute que l'auteur, quoique déjà imprimé une fois, il y avait bien des années, était néanmoins tombé peu à peu dans un tel oubli qu'on ne se souvenait pas plus de lui que s'il n'eût jamais existé. « Nam etsi multis annis antea semel excusus fuerit, paulatim tamen annis eius memoria oblivioni ita tradita erat perinde ac si nun-

quam fuisset. » Panvinio enrichit son édition de quatre vers qui manquaient aux précédentes, et s'en déclare redevable à Gabriel Faerne. » Eum autem, et multis librariorum vitio abortis erroribus sublatis, emendatum, et aliquot versibus qui in vulgato deerant, completatum Gabrielis Faerni, viri optimi doctissimi, poetarumque omnium suo saeculo celeberrimi, opera denuo in lucem dare decrevi. » Le passage rétabli commence au vers 575 :

Hic oblata mihi sancti genitoris imago, etc.

L'édition de Panvinio reparut avec les *Commentaires sur la République Romaine*, en 1588 ; Parisiis, apud Egidium et Nicolaum Gillios, in-8, pag. 270-297; puis en 1575 et 1597, Francofurti, apud Andreae Wecheli heredes, in-fol. p. 126-141. Nous avons sous les yeux, — Bibliothèque de Lyon, — les éditions de 1558, 1588, 1597, et nous ne voyons entre elles aucune différence, si ce n'est que celle de 1597 présente une ponctuation, mais une ponctuation assez vicieuse.

V. 1562.—Sous le titre de *Rutilii Claud. Numat. Galli Itineraria*, l'édition de Panvinio fut placée à la suite des poésies de Jérome Frascator ; Anvers, 1562, in-8°. On y reproduit même la préface de Panvinio, mais avec des fautes.

VI. 1575. — L'*Itinéraire* de Rutilius fut publié par Josias Simler avec l'Itin. d'Antonin et d'autres traité ; Bâle, 1575, in-12. Simler avait ajouté quelques conjectures aux variantes de ses devanciers.

VII. 1575. — Rutilius se trouve dans le recueil intitulé : *Hodoeporica, sive Itineraria a diversis clariss. viris, tum veteribus, tum recentioribus, carmine descripta*, etc. *Studio Nathanis Chytraei*; Francofurti ad Moenum, *apud haeredes Chr. Egenolphi*, 1575, in-8° Rutilius va de la page 14 à la 40. Nathanael Chrytrée a reproduit le texte d'après l'édition de Josias Simler, et n'a pas ajouté de variantes.

VIII. 1580. — C'est encore la leçon de Simler qui se trouve reproduite dans cet autre recueil : *Hodoeporicorum, sive itinerum totius fere orbis lib. VII*, etc. Basileae, 1580, in-8,

recueil publié par Nic. et Jérém. Reusner. Selon Freytag, *Apparat. crit.* tom. III, n. C et CI, ce volume est rare.

IX. 1582. — En 1582, Joseph Castaglione donna enfin une édition de Rutilius, avec des corrections et des commentaires: *Cl. Rutilii Numatiani Itinerarium, a Jos. Castalione emendatum.* Rome, Vincenzo Accolti, in-8. Sans avoir de manuscrit en main, il rectifia plusieurs passages avec sagesse et réserve, et jeta le premier la base des annotations.

X. 1590. — En 1590, Pierre Pithou inséra l'*Itinéraire* dans ses *Epigrammata et Poematia vetera*; Paris, in-12.

XI. 1592. — Une seconde édition du Rutilius de Nic. Reusner parut en cette année, dans un recueil ayant pour titre : *Itinerarium totius orbis, sive opus peregrinationum variarum, in VII classes distinctum, historicum, ethicum, physicum et geographicum. Ex recensione Nic. Reusneri. Secunda editio auctior, cum tergemino indice, Basileae, per Cunradum Waldkirch,* in-8. Rutilius va de la page 170 à la 194. L'Index contient les noms des auteurs, les titres des itinéraires, le sommaire des choses et des mots. Quant au texte, il ne diffère pas de celui de 1580.

XII. 1596. — Rutilius figure dans le volume des épigrammes et des poèmes de Pithou, réimprimés à Lyon, en 1596.

XIII. 1611 — En 1611, l'*Itinéraire* fut placé parmi les fragments imprimés dans le *Corps des anciens poètes latins*; Genève, 2 vol. in-4.

XIV. 1616. — A la fin de 1616, Just Zinzerling publia une édition de Rutilius, avec les notes de Sitzman : elle est intitulée : *Claudii Rutilii Numatiani, Galli, Itinerarium, cum Animadversionibus Theodori Sitzmani, Thuringi, I. C. et philologi ; Lugd. excudebat Nicolaus Jullieron;* 1616, in-8° de 118 pages. Lemaire donne la date de 1618; c'est une erreur; nous avons sous les yeux l'édition, et elle est bien de 1616, comme le disent les auteurs de l'*Hist. litt. de la France.*

Dans une dédicace à Jacques Daveyne, conseiller et procureur du roi en la province de Lyon, nous apprenons de Zinzerling que son ami Sitzman avait écrit le commentaire

depuis plusieurs années, mais qu'appelé aux graves fonctions de la magistrature, il regarda la publication de son travail comme peu compatible avec ses emplois. Zinzerling, qui avait demandé, pour les lire, ces notes de Sitzman, les trouva plus dignes *promi quam premi*, dit-il; ce qui l'engagea à les publier à Lyon, c'est que *locus ipse in quo ago, emporium hoc librorum in quo non hodie solum, sed et ante multa secula nobilissimum allexit*, ajoute l'éditeur.

Le Rutilius de Lyon porte en marge les variantes de Pio, d'Onofrio Panvinio, de Leandro Alberti, de Simler, de Castaglione, et les commentaires sont rejetés à la fin du volume. — Il est imprimé en lettres italiques.

XV. 1619. — Rutilius est imprimé de nouveau avec les épigrammes et les poëmes de Pithou; Genève, 1619, in-8°.

XVI. 1623. — Gaspard Barth revit l'Itinéraire, et y ajouta d'amples annotations, qui furent imprimées avec le texte, en 1623, sous le titre suivant: *Claudii Rutilii Numatiani Galli Itinerarium, sive de Reditu suo libri* II, *in Germania nunquam editi. Gaspar Barthius recensuit, et animadversionum commentarium adiecit.* Francofurti, *typis Wechelianis, sumtibus Danielis et Davidis Aubriorum, et Clementis Schleichii*, 1623, in-8°. Cette édition n'a de particulier que les notes de Barth; le texte est celui de Sitzman, reproduit page pour page, et conservant même les fautes typographiques. Les annotations chargent plutôt le poète qu'elles ne l'éclaircissent.

XVII. 1628. — On vit cette édition reparaître à Francfort en 1628.

XVIII. 1687. — Toutes ces additions furent effacées par celle d'Almeloveen, laquelle parut sous ce titre: *Cl. Rutilii Numatiani, Galli, Itinerarium, integris Simleri, Castalionis, Pithoei, Sitzmani, Barthii, Graevii aliorumque animadversionibus illustratum, e museo Th. J. ab Almeloveen;* Amstelod. apud Wolters, 1687, in-12, pagg. 363. Le Clerc a consacré un article à cette édition, dans la *Bibliothèque universelle et hist.* tom. V, pag. 233-49. Nous reproduisons ce que renferment de principal les remarques de la *Bibliothèque.*

« On voit particulièrement dans les notes de Castalio plusieurs inscriptions romaines, que l'auteur cite, ou pour éclaircir quelques passages de Rutilius, ou pour faire voir comment il faut orthographier des mots latins, où l'on fait souvent des fautes, ou dans lesquelles les anciens mêmes ont varié. Ainsi, quoique Priscien, livre XV, ait dit que les adverbes tirés des nombres, depuis cinq jusqu'à mille, se terminaient en E S, comme *quinquies*, *millies*, etc.; mais que ceux qui viennent de *quot* et de *tot* se terminaient en ENS, *quotiens*, *totiens;* cependant, on trouve dans les anciens marbres tous ces adverbes terminés en ENS, comme *quinquiens*, ce qui paraît par une inscription que l'on rapporte. On prouve par de semblables autorités qu'il faut écrire *caelum*, le ciel, et non pas *coelum*; *felix*, sans diphtongue; que l'on peut écrire *lachrimae*, avec une H ou sans H, quoique le plus souvent il n'y en ait point; qu'il faut orthographier *genetrix*, et non pas *genitrix; deliciae*, et non pas *delitiae; inlustris*, et non pas *illustris*, etc.

« A la fin des notes de Castalio, on voit quelques corrections de Pierre Pithou, qui ne remplissent que deux pages. »

« Les remarques du savant allemand, Théodore Sitzman, sont remplies d'un plus grand nombre de recherches et de remarques critiques que celles de Castalio. L'auteur y cite une infinité d'auteurs du Bas-Empire, sans oublier néanmoins les plus anciens écrivains Grecs et Latins, lorsqu'ils servent à l'explication de Rutilius. L'on ajoute encore à cela les modernes, dans les écrits desquels on peut trouver des éclaircissements, ou des *illustrations* des matières que l'on traite. Il est vrai qu'il y a un grand nombre de citations, aussi bien que dans Barthius, qui ne contiennent rien qui soit digne de remarque, et qui ne semblent avoir été ramassées que pour faire paraître une vaste lecture ou une grande mémoire. On rapporte souvent plusieurs passages parallèles des autres auteurs sur des sujets qui n'ont rien de difficile ou de particulier. Barthius est surtout abondant dans ces sortes de citations.... Ce n'est pas qu'elles soient

tout-à-fait inutiles ; on y peut trouver par hasard de quoi confirmer quelque correction, lorsque l'on a besoin de faire voir qu'un auteur a pu parler comme on le fait parler, parce que plusieurs autres en ont usé de même.

« Après les notes de Barthius, viennent celles de Graevius, qui s'est particulièrement attaché à expliquer quelques endroits obscurs de Rutilius, et à y oser quelques fautes que la négligence des copistes y a laissées. »

Enfin, Almeloveen ajoute de petites notes, « où il explique quelques endroits obscurs, en corrige d'autres, fait remarquer quelques anciennes coutumes, et apprend à son lecteur où il les pourra trouver expliquées plus au long. »

XIX. 1713. — Michel Maittaire publia Rutilius dans ses *Opera et fragmenta veterum poetarum latinorum, profanorum et ecclesiasticorum;* Londini, 1713, in-fol. Voy. le tom. II, pag. 1410 et seqq.

XX. 1721. — En 1721, Christian-Frédéric Schmid publia un Rutilius soigneusement revu, mais où il ne mit pas de notes; cette édition est intitulée : *Cl. Rutilii Numat., Galli; de Reditu suo in patriam, et laudibus Urbis Romae, vulgo Itinerarium vocatum;* Luneburgi, 1721, in-8°.

Burmann plaça Rutilius dans le tom. II de la collection des *Poetae Latini minores;* Leidae, 1731, 2 vol. in-4°, et reproduisit les notes de l'édition d'Almeloveen, en y ajoutant les siennes propres.

XXII. 1741 et 1743.—En 1741, parut une édition intitulée : *Rutilii Cl. Numat. Galli, Itinerarium. Integris Jo. Georgii Graevii, Theod. Jans. ab Almeloveen animadversionibus, Andreas Goetzius Norimb. recensuit;* Altorphii, 1741, et, avec un titre rafraîchi, 1743, in-8°. Édition négligemment faite.

XXIII. 1752. — *Poetae latini minores,* ex editione Petri Burmanni fideliter expressi; Glasguae, excud. Robert. et And. Foulis, 1752, petit in-8°, caractère elzévirien. Ce volume renferme Gratius, Faliscus, Némésianus, Calpurnius, Rutilius, Sérénus Samonicus, Marcellus, Rhemnius Fannius et Sulpicia.

L'itinéraire de Rutilius va de la page 71e à la 92e. Cette édition est sans note aucune.

XXIV. 1760. — En 1750, parut une des meilleures éditions de Rutilius, avec ce titre : *Cl. Rutilii*, *V. C. de Reditu suo libri II. Accurate recensuit Christianus Tobias Damm.*, Brandeburgi, 1760, in-8°. Damm revit le texte avec un soin éclairé, et il y joignit une paraphrase fort utile pour l'intelligence du poème, mais parfois trop hasardeuse.

XXV. 1766.— Rutilius entra dans le tome IV, page 189 et suiv. de la collection des poètes latins publiés à Pesaro, en 1766, in-4°.

XXVI. 1780. — En 1780, Rutilius fut imprimé dans les *Poetae Latini minores* de Jo-Chr. Wernsdorf; Altenburgi, 1780, 10 vol. in-8°.

XXVII. 1786. — En 1786, Jos.-Christian Kapp donna une nouvelle édition de Rutilius, avec ce titre : *Cl. Rutilii Numat. Galli*, *V. C. Itinerarium*, *sive de Reditu quae supersunt*; *recensuit*, *varietatem lectionis et Gottl. Cortii notarum in Rutilium fragmentum addidit Io. Christ. Kappius. Accedit. Gottl. Christoph. Harles Epistola.* C'est une reproduction de la plupart des erreurs et des changements de Damm. Les notes de Gottl. Cortius sont judicieuses, mais ne vont pas au-delà du 28e vers.

Cette édition de Kapp a été louée par de bons juges. Il a suivi Damm pour le texte, et propose des variantes, des conjectures nombreuses; ce travail est accompagné d'une nomenclature des différentes éditions.

XXVIII. 1788. — Dans le tom. V, partie 1re des *Poetae Latini minores* de Wernsdorf; Altenburg, Richter, se trouve l'*Itinéraire* de Rutilius avec de savantes notes. Le texte est meilleur aussi que dans les éditions antérieures.

XXIX. 1804. — Jos.-Sigis. Gruber publia, en 1804, en Nuremberg, une édition de Rutilius, format in-8°.

XXX. 1809. — Le poème de Rutilius figure parmi d'autres poèmes ou écrits géographiques, dans le Pomponius Mela de Strasbourg, 1809, in-8°. Il va de la page 195 à la 218. Le

texte n'est accompagné d'aucune remarque, d'aucune variante. On trouve une notice littéraire sur l'auteur et une nomenclature des éditions, pag. LXVIII-LXXII. L'édition de Sitzman est placée à tort sous le millésime de 1618, au lieu de 1616, et dans le même alinéa on écrit *Zingerlingius*, au lieu de *Zinzerlingius*.

XXXI. 1825. — En 1825, Lemaire inséra dans le tom. IV de ses *Poetae Latini minores* l'Itinéraire de Rutilius, en profitant des travaux de tous les éditeurs, et surtout de Wernsdorf. Les notes des divers commentateurs sont d'une longueur démesurée, et bien souvent d'une insignifiance, d'une inutilité absolue. Cette édition contient ce qu'elles offrent de principal, et l'on y éclaircit des passages obscurs. Le commentaire est, en général, satisfaisant; s'il reste beaucoup de difficultés à lever, c'est qu'elles sont assez peu abordables. Les dissertations préliminaires mettent au courant de la vie de Rutilius, et des éditions de son poème. Les *Excursus* qui sont rejetés à la fin de l'ouvrage ont aussi leur utilité.

XXXII. 1829. — L'Itinéraire de Rutilius a été inséré dans les *Poetae Latini minores ad fidem optimarum editionum expressi*; Florentiae, typis Molini, ad signum Dantis, 1829, in-8° à deux colonnes. L'éditeur a suivi le texte de Burmann. Notre poéte va de la page 1524 à la 1529. Il n'y a pas de notes.

XXXIII. 1832.— *Corpus poet. lat. uno volumine absolutum, cum selecta varietate lectionis et explicatione brevissima edidit Guilielmus Ernestus Weber;* Francofurti ad Menum, sumpt. Broenneri, 1832, gr. in-8° à deux colonnes.

Rutilius n'est accompagné que de quelques notes.

XXXIV. 1840.—*Rutilii Claudii Namatiani* DE REDITU SUO *libri duo. Recensuit et illustravit* AUG. WILH. ZUMPTIUS, *phil. Dr. praec. ord. gymn. Frid. Werd. Berol. Addita est Etruriae orae tabula lithographica.* Berolini, 1840, Sumptibus Ferd. Dümmleri, in-8, pagg. XXVI — 230.

Cette édition a été faite sur un manuscrit de la Bibliothèque publique de Vienne en Autriche, manuscrit qui est du XVIe siècle, et qui renferme différents livres, tels que les *Halieutiques* d'Ovide, les *Cynégétiques* de Gratius. Quant à l'*Itinéraire* de notre poète, il va du feuillet 84 au 93, et présente en tête du texte ces lignes : *Ex fragmentis Rutilii Claudii Namatiani de reditu suo e Roma in Galliam Narbonensem*. L'inscription du second livre est ainsi conçue : *Rutilii Claudii Namatiani de reditu suo explicit liber I. Incipit liber II.* Le manuscrit porte en marge de nombreuses notes, et quelques corrections très plausibles. Ou bien elles étaient dans le manuscrit de Bobbio, ce qui n'est guère probable; ou bien elles viennent de la main du transcripteur, quel qu'il soit, et M. Zumpt pense que ce pourrait bien être Sannazaro. Les corrections attaquent en général les endroits où le texte n'offrant qu'une absurdité, donne ensuite, au moyen d'un léger changement, un sens raisonnable et juste.

M. Zumpt, tout en s'attachant à ce précieux manuscrit, n'a pas laissé de le confronter avec l'édition sortie des presses de Jacques Mazocchi, en 1523. Il s'en est tenu à cette édition, parce qu'il n'a pu trouver celle de J.-B. Pio, sur laquelle celle de Mazocchi fut imprimée. Or, le résultat de la confrontation, c'est que les différences qui existent entre le manuscrit de Vienne et l'édition *Princeps* tiennent simplement à ce que beaucoup de lettres de l'édition de Bobbio ne furent pas bien lues.

On doit donc à M. Zumpt la plus sûre et la meilleure édition qu'il y ait du texte de Rutilius; il a en outre écrit d'excellents commentaires sur ce poète, qui n'est pas aussi facile que Gibbon le prétend. Autre chose est de lire un poète pour le simple plaisir de le lire et de le connaître un peu ; autre chose de l'étudier à fond, et surtout de le traduire. C'est en ayant à la faire passer d'une langue à l'autre, à formuler nettement ce qui est vague et indécis, à dessiner rigoureusement des contours flottants et insaisissables, c'est alors qu'on aperçoit une certaine difficulté là même où

l'on n'en soupçonnait pas. Gibbon peut ici nous en fournir la preuve. Le 523e vers du Ier livre :

Infelix putat illuvie coelestia pasci,

n'a pas, croyons-nous avec M. Zumpt, le sens que l'écrivain anglais lui donne, d'après les anciens commentateurs, qui entendent *coelestia*, non point de ce qu'il y a de *céleste* dans l'homme, c'est-à-dire les pensées divines, mais bien la divinité. Le sens adopté par Gibbon, c'est donc ici : « Malheureux! qui pense que la divinité voit avec plaisir les souffrances de ses créatures, » et ce sens-là nous prétendons qu'il peut être combattu. Ainsi en est-il pour beaucoup d'autres endroits qui, à première vue, semblent clairs et faciles.

Les commentaires de M. Zumpt, quoiqu'ils paraissent bien longs pour un poème de 732 vers, n'ont cependant qu'une raisonnable dimension, et n'admettent pas souvent les superfluités. Ils sont exacts, judicieux, nourris d'une bonne érudition et écrits convenablement ; enfin, ce qui est rare dans les travaux de ce genre, les difficultés sont abordées sérieusement par M. Zumpt.

Ce qu'il y a de variantes d'une certaine valeur se trouve rejeté au bas des marges, comme dans la présente édition.

En adoptant le texte de M. Zumpt, nous nous en sommes éloigné cependant, mais seulement pour le sens ; c'est au Ier livre, vers 83, et nous nous sommes expliqué là-dessus dans les Notes.

Au vers 415, il y a dans M. Zumpt *aures* pour *auras*. Evidemment, c'est une faute d'impression.

On remarquera que, d'après le manuscrit de Vienne, M. Zumpt au lieu de *Numatianus*, écrit *Namatianus*, orthographe qui déjà se trouvait dans un fragment de lettre donné en note à la page lj de cette Introduction. Gesner et Funccius avaient lu *Numantianus*, ce qui nous fait souvenir que dans les *Recherches sur les Monuments Cyclopéens* par M. Petit-Radel (Paris, imprimerie royale, in-8, pag. 220) on cite en note Rutilius de *Numance*.

Dès l'année 1836, M. Zumpt avait publié en latin sur Rutilius des *Observations* que nous n'avons pas sous les yeux, mais dont la partie importante a été refondue dans ce nouveau travail. La Préface actuelle nous donne l'histoire du manuscrit de Bobbio, parle de la découverte de celui qui est à Vienne, rappelle les différentes éditions de l'*Itinéraire*, et contient une courte notice sur le poëte.

Enfin le volume est terminé par un *Index rerum et verborum*, et par une bonne carte des bords maritimes de l'Etrurie.

M. Zumpt donne pour titre au poème de Rutilius, non pas *Itinerarium*, comme ont fait tous ses devanciers, mais simplement *de Reditu suo*. Le poème étant plus connu sous son ancien titre, nous avons gardé cette vieille désignation, et l'avons mise avant la nouvelle. C'est une affaire de peu d'importance.

Aux Variantes, le manuscrit de Vienne est désigné par un C.
L'édition Mazocchi, Rome 1523, par un . . . . E.
Celle de Wernsdorf par un . . . . W.

La seule traduction française de Rutilius est celle que Lefranc de Pompignan publia dans son volume de *Mélanges*; Paris, Nyon, 1779. Ce volume est le VIe des *OEuvres* de l'auteur; *ibid*. 1784, in-8. Rutilius va de la page 289 à la 355. « Il y a plus de trente ans, dit l'auteur, que cette traduction et l'avant-propos furent insérés dans un recueil de l'Académie de Montauban. » On la retrouve aussi dans le tome III, pag. 47-90 d'un *Recueil amusant de Voyages, en vers et en prose*; Paris, 1783, 6 vol. in-12. Les éditeurs de Rutilius, tout en faisant mention du *Recueil*, n'ont pas parlé du volume de *Mélanges*, ni cité Lefranc de Pompignan.

Cette version est une *belle infidèle*, qui s'éloigne trop aisément du texte, surtout aux endroits compliqués et difficiles. Pourtant, nous devons reconnaître que le travail de Lefranc nous a aidé plus d'une fois.

LIBER PRIMUS.

RUTILII CLAUDII NAMATIANI

DE REDITU SUO.

LIBER PRIMUS.

[*Desunt pauca.*]

VELOCEM potius reditum mirabere, lector,
Tam cito Romuleis posse carere bonis.
Quid longum toto Romam venerantibus aevo?
Nil unquam longum est, quod sine fine placet.
O quantum et quotiens possum numerare beatos,
Nasci felici qui meruere solo!
Qui, Romanorum procerum generosa propago,
Ingenitum cumulant urbis honore decus!
Semina virtutum demissa et tradita coelo
Non potuere aliis dignius esse locis.
Felices etiam, qui proxima munera primis
Sortiti, Latias obtinuere domos!

VARIETAS SCRIPTURAE.

3. E. *tot.* 5. E. W. *quoties possem.* 6. E. *faelici*, ut ubique. 12. C. *optinuere.*

RUTILIUS CLAUDIUS NAMATIANUS.

DE SON RETOUR.

LIVRE PREMIER.

[*Manque quelque chose.*]

Bien plutôt, Lecteur, tu seras étonné de la promptitude de mon retour, étonné que j'aie pu si tôt me priver des avantages de Rome. Qu'y a-t-il de long pour quiconque, toute sa vie, vénère la Ville? Rien jamais de ce qui plaît sans fin ne peut être long. Oh! combien et que de fois je puis appeler heureux, ceux qui ont mérité de naître sur ce sol fortuné; ceux qui, généreuse descendance des nobles Romains, comblent leur gloire traditionnelle par l'honneur que donne la Cité! Non, les semences des vertus, ces semences venues et données d'en haut, ne pouvaient être plus dignement en d'autres lieux. Heureux encore ceux qui, ayant obtenu des faveurs voisines des premières, ont acquis des maisons dans le Latium! Le religieux sénat est ouvert au mérite étranger, et il ne regarde point comme étrangers ceux qu'il juge dignes de lui. Ils sont admis à l'empire de l'Ordre et de leurs collègues; ils participent à ce Génie que ceux-là vénèrent. Tel à travers les axes éthérés

Relligiosa patet peregrinae curia laudi,
Nec putat externos, quos decet esse suos.
Ordinis imperio collegarumque fruuntur,
Et partem genii, quem venerantur, habent:
Quale per aetherios mundani vorticis axes
Concilium summi credimus esse dei.

At mea dilectis fortuna revellitur oris,
Indigenamque suum Gallica rura vocant:
Illa quidem longis nimium deformia bellis,
Sed quam grata minus, tam miseranda magis.
Securos levius crimen contemnere cives:
Privatam repetunt publica damna fidem.
Praesentes lacrimas tectis debemus avitis,
Prodest admonitus saepe dolore labor.
Nec fas ulterius longas nescire ruinas,
Quas mora suspensae multiplicavit opis.
Iam tempus, laceris post saeva incendia fundis,
Vel pastorales aedificare casas.
Ipsi quin etiam fontes, si mittere vocem,
Ipsaque, si possent, arbuta nostra loqui,
Cessantem iustis poterant urguere querelis,
Et desideriis addere vela meis.

13. C. E. W. *religiosa*. 14. E. *quo*. 15. C. *feruntur*, in margine, quod edidimus. 17. E. *quare per* C. *etherios*. C. E. W. *verticis*. 18. E. W. *connubium*. 25. C. E. *lachrymas*. 29. E. W. *longa incendia*. 33. E. W. *urgere*. 34. E. W. *reddere vela*.

du pôle du monde, nous croyons qu'il y a l'ensemble du dieu suprême.

Mais voici que ma destinée m'arrache à ces climats chéris. Né Gaulois, les champs paternels me redemandent, ces champs défigurés, il est vrai, par des guerres trop longues, mais qui sont d'autant plus dignes de pitié qu'ils sont moins beaux. Ce peut être un faible tort que de mépriser des citoyens heureux et tranquilles, mais les calamités publiques requièrent la foi privée. C'est de près qu'il nous faut donner des larmes aux toits des aïeux ; souvent le travail averti par la douleur devient utile. Il n'est plus permis de ne pas savoir de longues ruines qui se sont multipliées, faute de prompts secours. Il est bien temps, dans nos campagnes ravagées par de cruels incendies, de rebâtir au moins d'humbles cabanes. Nos fontaines mêmes, si elles avaient une voix ; nos arbousiers mêmes, s'ils pouvaient parler, m'auraient adressé de justes plaintes sur mon retard, et auraient ajouté une voile à mes désirs.

Iamiam, laxatis carae complexibus urbis,
Vincimur, et serum vix toleramus iter.
Electum pelagus, quoniam terrena viarum
Plana madent fluviis, cautibus alta rigent.
Postquam Tuscus ager, postquamque Aurelius agger,
Perpessus Geticas ense vel igne manus,
Non silvas domibus, non flumina ponte coërcet,
Incerto satius credere vela mari.

Crebra relinquendis infigimus oscula portis,
Inviti superant limina sacra pedes.
Oramus veniam lacrimis et laude litamus,
In quantum fletus currere verba sinit:

Exaudi, regina tui pulcherrima mundi,
Inter sidereos Roma recepta polos!
Exaudi, genitrix hominum genitrixque deorum!
Non procul a coelo per tua templa sumus.
Te canimus semperque, siuent dum fata, canemus;
Sospes nemo potest immemor esse tui.
Obruerint citius scelerata oblivia solem,
Quam tuus ex nostro corde recedat honos.
Nam solis radiis aequalia munera tendis,
Qua circumfusus fluctuat Oceanus.

39. E. *Aurellius.* 41. C. *sylvas*; C. E. *cohercet.* 45. C. E. *lachrymis.* 48. E. *sydereos.*

Enfin, ayant rompu les embrassements de la cité chérie, nous sommes vaincu, et nous supportons à peine l'idée d'un voyage cependant tardif. La mer est préférée, parce que les plaines sont inondées par le débordement des fleuves, et que les chemins des montagnes sont hérissés de rochers. Depuis que les champs de la Tuscie et la voie Aurélienne ayant souffert, sous la main du Gète, et le fer et le feu, les forêts ne sont plus repoussées par les maisons, les fleuves ne sont plus domptés par les ponts, j'ai pensé qu'il valait mieux confier la voile à la mer incertaine.

Nous collons des baisers nombreux sur ces portes qu'il nous faut quitter, et nos pieds ne franchissent qu'à regret le seuil sacré. Nous demandons pardon avec nos larmes, et nous offrons à la Cité une effusion de louanges, autant que les pleurs laissent s'échapper nos paroles.

« Écoute-nous, ô magnifique reine de ton univers, « ô Rome, admise dans les cieux étoilés; écoute-nous, mère « des dieux, mère des hommes; grâce à tes temples, nous « ne sommes pas loin des cieux. Nous te chantons, et tou- « jours, tant que le destin le permettra, nous te chanterons; « quiconque est sain et sauf ne saurait ne pas se sou- « venir de toi. Bien plutôt, dans un criminel oubli, nous « effacerions de notre mémoire le soleil, que d'étouffer en « notre ame le culte de ta grandeur, car tu dispenses des « dons pareils aux rayons du soleil, et tu les jettes par- « tout où flotte la vaste ceinture de l'Océan. C'est pour toi « que roule Phœbus, qui contient toutes choses; c'est « dans ton empire que se lèvent, dans ton empire que « se couchent ses coursiers. Ni la Libye avec ses sables « brûlants ne t'a retardée; ni l'Ourse, armée de ses glaces, « ne t'a repoussée. Aussi loin que la nature habitable s'étend

Volvitur ipse tibi, qui continet omnia, Phoebus,
Eque tuis ortos in tua condit equos.
Te non flammigeris Libye tardavit arenis,
Non armata suo reppulit ursa gelu.
Quantum vitalis natura tetendit in axes,
Tantum virtuti pervia terra tuae.
Fecisti patriam diversis gentibus unam;
Profuit iniustis, te dominante, capi;
Dumque offers victis proprii consortia iuris,
Urbem fecisti quod prius orbis erat.

Autorem generis Venerem Martemque fatemur,
Aeneadum matrem, Romulidumque patrem.
Mitigat armatas victrix clementia vires,
Convenit in mores numen utrumque tuos.
Hinc tibi certandi bona parcendique voluptas:
Quos timuit, superat; quos superavit, amat.
Inventrix oleae colitur vinique repertor,
Et qui primus humo pressit aratra puer.
Aras Paeoniam meruit medicina per artem,
Factus et Alcides nobilitate deus.
Tu quoque, legiferis mundum complexa triumphis,
Foedere communi vivere cuncta facis.

58. E. *ortus*. 59. C. *flamigeris lybie*; E. *Lybiae*; C. E. *harenis*. 60. C. E. *repulit*. 70. C. E. *nomen*. 76. E. *fractus*; C. *fretus*; in margine *factus*. Paulo post C. *donis*, cui eraso suprascriptum *deus*.

« vers les axes, aussi loin la terre a été pénétrable à ta va-« leur. Tu as fait aux diverses nations une seule patrie; « c'est un bonheur pour les peuples qui étaient sans principes « de justice d'avoir été domptés par tes armes, car, en « accordant aux vaincus le privilége de ton propre droit, « tu as fait une ville de ce qui était auparavant l'univers.

« Nous appelons auteurs de ton origine Vénus et Mars: « celle-là, mère des Énéades, celui-ci, père des Romulides. « La clémence victorieuse adoucit la puissance armée du « glaive; le caractère de ces deux divinités forme le tien. « De là ce doux plaisir de combattre et de pardonner; tu « domptes ceux que tu craignais, tu aimes ceux que tu as « domptés. On honore et la déesse qui trouva l'olivier, et « le dieu qui nous donna la vigne, et l'enfant qui, le pre-« mier, enfonça le soc dans le sein de la terre. La médecine, « par l'art de Pæon, a mérité des autels, et Alcide, par « sa noblesse, est devenu un dieu. Toi, ô Rome, après « avoir embrassé l'univers dans tes triomphes qui lui ont « porté des lois, tu fais vivre tous les peuples sous un « pacte commun. Toi, déesse, le coin le plus reculé du « monde, qui est romain, célèbre ta louange, et sous un « pacifique joug porte une tête libre. Les astres qui pour-« suivent leurs éternelles révolutions ne virent jamais em-« pire plus beau que le tien. Qu'y eut-il d'ainsi réuni sous « les armes assyriennes, lorsque les Mèdes domptèrent « leurs voisins? Les grands rois des Parthes, les tyrans des

Te, dea, te celebrat Romanus ubique recessus,
Pacificoque gerit libera colla iugo.
Omnia perpetuos quae servant sidera motus,
Nullum viderunt pulchrius imperium.
Quid simile Assyriis connectere contigit armis,
Medi finitimos cum domuere suos?
Magni Parthorum reges Macetumque tyranni
Mutua per varias iura dedere vices.
Nec tibi nascenti plures animaeque manusque,
Sed plus consilii iudiciique fuit.
Iustis bellorum causis, nec pace superba
Nobilis ad summas gloria venit opes.
Quod regnas, minus est, quam quod regnare mereris:
Excedis factis grandia fata tuis.

Percensere labor densis decora alta tropaeis,
Ut si quis stellas pernumerare velit.
Confunduntque vagos delubra micantia visus:
Ipsos crediderim sic habitare deos.

Quid loquar aërio pendentes fornice rivos,
Qua vix imbriferas tolleret Iris aquas?
Hos potius dicas crevisse in sidera montes:

81. E. *sydera.* 83. E. *quid simile assyriis connectere contigit arma.* W. *quid simile? Assyriis connectere contigit arva.* 85. C. E. *macedumque.* 87. E. *animeque.* 89. W. *caussis.* 92. E. *grandia facta.* 93 *persensere-trophaeis.* 96. E. *ipso.* 98. C. *tolerat*, in margine *tollerat*, *tolleret.* 99. C. *sidere*, in margine *sidera.*

« Macédoniens gérèrent, avec des chances diverses, un « pouvoir alternatif. Toi, à ta naissance, tu n'avais pas plus « d'hommes ni de mains qu'eux, mais tu avais plus de « sagesse et de prudence. C'est par des guerres justes dans « leurs causes, c'est par une paix sans orgueil qu'une noble « gloire s'est élevée à de grandes richesses. Tu règnes, mais « avoir mérité de régner, c'est bien plus encore; tes ex- « ploits dépassent tes grands destins.

« Ce serait un aussi difficile labeur de compter tes beaux « monuments aux épais trophées, que de vouloir nom- « brer les étoiles. L'œil est ébloui du resplendissant éclat « de tes temples; on croirait que les dieux mêmes n'ont « pas une habitation différente.

« Que dirai-je de ces ruisseaux suspendus sur des voûtes « aériennes, là où Iris élèverait à peine son arc pluvieux? « On dirait, en vérité, que ces montagnes grandirent con- « tre l'olympe; que la Grèce se vante d'un pareil ouvrage « de géant! Détournés de leur cours, les fleuves se perdent « dans tes murs, et tes thermes élevés absorbent des lacs « entiers. Ton enceinte cependant n'en est pas moins arrosée « d'eaux vives à elle propres, et l'on entend partout le bruit « des sources qui naissent dans tes murailles. De là vient

Tale giganteum Graecia laudet opus.
Intercepta tuis conduntur flumina muris,
Consumunt totos celsa lavacra lacus.
Nec minus et propriis celebrantur roscida venis,
Totaque nativo moenia fonte sonant.
Frigidus aestivas hinc temperat halitus auras,
Innocuamque levat purior unda sitim.
Nempe tibi subitus calidarum gurges aquarum
Rupit Tarpeias, hoste premente, vias.
Si foret aeternus, casum fortasse putarem:
Auxilio fluxit, qui rediturus erat.
Quid loquar inclusas inter laquearia silvas,
Vernula qua vario carmine ludit avis?
Vere tuo nunquam mulceri desinit annus,
Deliciasque tuas victa tuetur hiems.

Erige crinales lauros, seniumque sacrati
Vorticis in virides, Roma, refinge comas.
Aurea turrigero radient diademata cono,
Perpetuosque ignes aureus umbo vomat.
Abscondat tristem deleta iniuria casum,
Contemptus solidet vulnera clausa dolor.
Adversis sollemne tuis sperare secunda,

100 E. W. *laudat*; C. *lauda* (*e*) *t*. E. *gigantaeum*. 102. E. *lavachra*. 112. E. *vernulaque-ludat*. 114. C. *hyems*. 116 C. E *verticis-recinge*. 117. C. *radiant*, in margine *radient*. 119. C. *abscundat*. 121. E. *adversus solem ne vis*; C. *solem ne vis*.

« qu'un vent frais y tempère les chaleurs de l'été, qu'une eau « pure y étanche une soif sans danger. Ce fut pour te sauver « que tout à coup, sous les pas pressés de l'ennemi, un « torrent d'eaux brûlantes rompit les chemins de la roche « Tarpéienne. Si ce torrent coulait éternellement, je croi- « rais qu'il venait peut-être du hasard, mais il parut pour « te secourir, puisqu'il rentra dans son gouffre. Que dirai- « je des forêts renfermées en tes palais, et où résonne le « chant joyeux de mille oiseaux domestiques? L'année ne « cesse point d'être embellie de ton printemps, et l'hiver « désarmé protége tes délices.

« Lève ton front triomphant, et la vieillesse d'une tête « sacrée, ô Rome, orne-la encore d'une verte chevelure. « Agite fièrement les tours qui forment le cône de ta « couronne; que ton bouclier d'or jette partout des feux étin- « celants. Que l'injure effacée cache ton triste désastre, « et que la douleur maîtrisée laisse tes plaies s'affermir. « Toujours, dans l'adversité, ce fut ta coutume d'espérer « le bonheur; et, à l'exemple du ciel, tu éprouves d'heu- « reuses pertes. Les astres renouvellent dans leur coucher « l'éclat de leur lever; on voit la lune finir son cours, et le « recommencer avec splendeur. La victoire de l'Allia ne « tarda point à devenir fatale à Brennus; le Samnite paya « par le servage ses cruels traités. Après tes nombreuses

Exemplo coeli ditia damna subis.
Astrorum flammae renovant occasibus ortus,
Lunam finiri cernis, ut incipiat.
Victoris Bremi non distulit Allia poenam,
Samnis servitio foedera saeva luit.
Post multas Pyrrhum clades superata fugasti,
Flevit successus Hannibal ipse suos.
Quae mergi nequeunt, nisu maiore resurgunt,
Exiliuntque imis altius acta vadis;
Utque novas vires fax inclinata resumit,
Clarior ex humili sorte superna petis.
Porrige victuras Romana in saecula leges,
Solaque fatales non vereare colos,
Quamvis, sedecies denis et mille peractis,
Annus praeterea iam tibi nonus eat.
Quae restant, nullis obnoxia tempora metis,
Dum stabunt terrae, dum polus astra feret.
Illud te reparat, quod cetera regna resolvit:
Ordo renascendi est crescere posse malis.

Ergo age, sacrilegae tandem cadat hostia gentis,
Submittant trepidi perfida colla Getae.

123. C. *novant*, in margine *renovant*. 125. E. *Breni-paenum*. C. *poenum*, in margine *poenam*. 127. E. *Pirrhum*. 128. E. W. *Annibal*. 129. E. *nixu*. 130. E. *altius alta*; C. idem, sed in margine *altius acta*. 133. C. E. *secula*. 134. W. *colus*. 135. C. *sexdecies* (?).

« défaites, tu vis Pyrrhus fuir devant toi ; Hannibal lui-même
« pleura ses succès. Les choses qui ne peuvent être sub-
« mergées remontent avec un plus rapide essor, s'élancent
« plus haut, du fond des ondes; et de même qu'un flam-
« beau incliné reprend de nouvelles forces, de même tu te
« relèves plus glorieuse de ton abaissement. Propage ces
« lois qui vivront des siècles romains, et sois la seule à ne
« point redouter le fatal ciseau, quoiqu'après mille et seize
« fois dix ans s'écoule maintenant ta neuvième année. Les
« siècles qui te restent à vivre ne connaîtront aucune borne,
« tant que subsisteront les terres, tant que le ciel portera
« les astres. Ce qui détruit les autres empires ne fait que for-
« tifier le tien ; c'est une manière de renaître que de pouvoir
« grandir par ses maux.

« Sus donc ! qu'une sacrilége nation tombe enfin en holo-
« causte à ta gloire; que les Gètes tremblants soumettent
« leur tête perfide. Que leurs terres conquises te paient de
« riches tributs, et que le butin enlevé à ces barbares vienne
« remplir ton auguste sein. Qu'éternellement le Rhin laboure
« pour toi, que pour toi déborde le Nil, et que le fertile globe
« approvisionne sa nourrice. Bien plus, que l'Afrique t'ap-

Ditia pacatae dent vectigalia terrae,
Impleat augustos barbara praeda sinus.
Aeternum tibi Rhenus aret, tibi Nilus inundet,
Altricemque suam fertilis orbis alat.
Quin et fecundas tibi conferat Africa messes,
Sole suo dives, sed magis imbre tuo.
Interea et Latiis consurgant horrea sulcis,
Pinguiaque Hesperio nectare prela fluant.
Ipse, triumphali redimitus arundine, Tibris
Romuleis famulas classibus aptet aquas,
Atque opulenta tibi placidis commercia ripis
Devehat hinc ruris, subvehat inde maris.

Pande, precor, gemino placatum Castore pontum,
Temperet aequoream dux Cytherea viam,
Si non displicui, regerem cum iura Quirini,
Si colui sanctos consuluique patres.
Nam quod nulla meum strinxerunt crimina ferrum,
Non sit praefecti gloria, sed populi.
Sive datur patriis vitam componere terris,
Sive oculis unquam restituere meis,
Fortunatus agam votoque beatior omni,
Semper digneris si meminisse mei.

145. E. *tibi renus.* 148. C. *hibre tuo.* 149. E. W. *Interea Latiis.* 151. C. E. *Tybris.* 152. E. *Ossibus*; W. *usibus.* 153. C. E. *comertia.* 155. C. *portum.* 157. E. *cui*, C. *cum.*

« porte ses fécondes moissons, l'Afrique si riche de son soleil, « mais plus riche encore de tes pluies. Cependant que « les grains du Latium s'amoncellent dans tes greniers, « et que des pressoirs de l'Hespérie coule un nectar « abondant. Que le Tibre lui-même, couronné d'un roseau « triomphal, prête ses dociles ondes aux besoins des Romu- « lides, et que sur ses rives paisibles il t'amène d'un côté « les trésors de la campagne, de l'autre ceux de la mer.

« Ouvre-moi, je t'en conjure, ouvre-moi la mer apaisée « par le double Castor, et que Cythérée, me servant de « guide, aplanisse les routes maritimes, si je n'ai point « déplu, lorsque j'exerçais la suprême autorité chez les fils « de Quirinus; si j'ai honoré et consulté les Pères véné- « rables. — Je compte pour rien de n'avoir jamais trempé « dans le sang le glaive de la justice; que ce soit la gloire « non pas du Préfet, mais du peuple. — Eh bien! soit « que je doive tranquillement finir mes jours sur le sol de « la patrie, soit que tu doives être rendue encore à mes « yeux, je vivrai heureux, j'aurai au delà de tous mes « désirs, si toujours tu daignes te souvenir de moi. »

His dictis, iter arripimus. Comitantur amici.
Dicere non possunt lumina sicca vale.
Iamque aliis Romam redeuntibus, haeret eunti
Rufius, Albini gloria viva patris;
Qui Volusi antiquo derivat stemmate nomen,
Et reges Rutulos, teste Marone, refert.
Huius facundae commissa palatia linguae,
Primaevus meruit principis ore loqui.
Rexerat ante puer populos pro consule Poenos;
Aequalis Tyriis terror amorque fuit.
Sedula promisit summos imitatio fasces:
Si fas est meritis fidere, consul erit.
Invitum tristis tandem remeare coegi,
Corpore divisos mens tamen una tenet.
Tum demum ad naves gradior, qua fronte bicorni
Dividuus Tiberis dexteriora secat.
Laevus inaccessis fluvius vitatur arenis,
Hospitis Aeneae gloria sola manet.
Et iam nocturnis spatium laxaverat horis
Phoebus, chelarum pallidiore polo:
Cunctamur tentare salum, portuque sedemus,
Nec piget oppositis otia ferre moris,

165. C. E., ut eddimus *arripimus*. 166. C. *dicere non possum* (*t*) *lumine* (*a*) *sicco* (*a*) *vale*. E. W. *non possum sicca dicere luce vale*. 175. C. *imitantia*, in margine *imitatio*. 178. C. *divisos ter et*, in margine *tenet*; E. W. *diviso-fuit*. 180. C. E. *Tyberis*. 183. C. *spacium*. 185. E. *solum*. 186. C. E. *ocia*.

A ces mots, je me mets en route; mes amis m'accompagnent; mes yeux qui sont à sec ne peuvent leur dire : Adieu. Comme les autres s'en retournent à Rome, voilà que s'attache au voyageur ce Rufius, gloire vivante de son père Albinus, et qui tire son nom de l'antique stemmate de Volusus, puis, au rapport de Maron, descend des rois Rutules. C'est à son éloquente plume qu'a été confié le Palais, et il a mérité, jeune encore, de parler par la bouche du Prince. Il avait dans sa jeunesse gouverné les Africains en qualité de Proconsul; les Tyriens l'aimaient autant qu'ils le craignaient. Une attentive imitation lui promet les souverains faisceaux; s'il est permis de se reposer sur le mérite, il sera consul.

Triste que j'étais, je le contraignis enfin de retourner sur ses pas; séparés que nous sommes de corps, nos cœurs toutefois restent unis. Alors, je m'achemine vers nos vaisseaux, là où le Tibre, partagé en deux branches, se jette sur la droite. On évite le côté gauche que les sables ont rendu inaccessible; il ne lui reste que la gloire d'avoir eu Enée pour hôte.

Déjà Phébus avait cédé un plus large espace aux heures de la nuit, et le ciel du Scorpion était devenu pâle. Nous hésitons à nous confier à la mer, nous restons au port, et ne voyons point avec déplaisir ce repos qu'apporte un délai forcé, tandis que le coucher des Pléiades agite l'abime, et que tombe le courroux de la mer tempétueuse. J'aime à regarder souvent Rome voisine encore, et les collines éternelles que le regard devient impuissant à suivre. Partout où

Occidua infido dum saevit gurgite Plias,
Dumque procellosi temporis ira cadit.
Respectare iuvat vicinam saepius urbem
Et montes visu deficiente sequi.
Quaque duces oculi, grata regione fruuntur,
Dum se, quod cupiunt, cernere posse putant.
Nec locus ille mihi cognoscitur indice fumo,
Qui dominas arces et caput orbis habet:
Quamquam signa levis fumi commendat Homerus,
Dilecto quotiens surgit in astra solo.
Sed coeli plaga candidior, tractusque serenus
Signat septenis culmina clara iugis.
Illic perpetui soles, atque ipse videtur,
Quem sibi Roma facit, purior esse dies.
Saepius attonitae resonant Circensibus aures,
Nuntiat accensus plena theatra favor.
Pulsato notae redduntur ab aethere voces,
Vel quia perveniunt, vel quia fingit amor.
Explorata fides pelagi ter quinque diebus,
Dum melior lunae fideret aura novae.
Tum discessurus studiis urbique remitto
P a l l a d i u m, generis spemque decusque mei.
Facundus iuvenis Gallorum nuper ab oris

192. C. *capiunt*, in margine *cupiunt*. 196. E. W. *quoties*. 197. C. *tractuque*, in margine *tractusque*. 203. E. *ad aethera*. 208. E. *Palladium*.

se portent mes regards, ils jouissent d'une agréable contrée, car ils croient toujours apercevoir ce qu'ils désirent. Et ce n'est point à des nuages de fumée que je reconnais le lieu qui possède les citadelles souveraines et la capitale du monde. Homère toutefois vante ce signal d'une légère fumée, alors que d'un endroit chéri il s'élève dans les cieux ; mais un horizon plus pur, un ciel plus serein annoncent les sept fameuses collines. Là, sont des soleils perpétuels, et le jour que Rome se fait à elle-même semble avoir plus d'éclat. Souvent résonnent à mes oreilles étonnées les bruits du cirque ; les applaudissements chaleureux m'annoncent que les théâtres sont pleins. L'air frappé m'apporte des voix connues, soit qu'elles me parviennent en effet, soit que l'amour me le persuade.

Nous attendons quinze jours pour nous assurer de la mer, et pour que la nouvelle lune vienne ramener un vent favorable. Enfin, prêt à partir, je renvoie à ses études à Rome Palladius, l'espoir et la gloire de ma maison. Cet éloquent jeune homme avait été naguère envoyé des Gaules, afin d'apprendre à sa source le droit romain. Il est pour moi le sujet d'une bien douce sollicitude ; c'est mon fils par l'affection que je lui porte, c'est mon parent par les liens du sang. Son père Exupérantius fait maintenant goûter aux contrées Armoriques revenues de l'agitation, toutes les douceurs de la

Missus, Romani discere iura fori.
Ille meae secum dulcissima vincula curae,
Filius affectu, stirpe propinquus, habet.
Cuius Aremoricas pater Exuperantius oras
Nunc postliminium pacis amare docet;
Leges restituit, libertatemque reducit,
Et servos famulis non sinit esse suis.

Solvimus aurorae dubio, quo tempore primum
Agnosci patitur redditus arva color.
Progredimur parvis per litora proxima cymbis,
Quarum perfugio crebra pateret humus.
Aestivos penetrent oneraria carbasa fluctus,
Tutior auctumnus mobilitate fugae.
Alsia praelegitur tellus, Pyrgique recedunt,
Nunc villae grandes, oppida parva prius.
Iam Caeretanos demonstrat navita fines,
Aevo deposuit nomen Agylla vetus.
Stringimus [hinc exesum] et fluctu et tempore Castrum;
Index semiruti porta vetusta loci.
Praesidet exigui formatus imagine saxi,
Qui pastorali cornua fronte gerit.

211. C. *cune*. E. *cunnae*. 213. C. *ore medicas*, in margine *anemoricas*. 214. C. *amore*. 219. C. E. *littora*. 220. C. *crebre*, sed *e* mutatum in *a*. 222. C. E. *autumnus*; E. *nobilitate*. 223. E. *Pyrrhique*. 225. E. *Caeretanos*. 227. C. E. *stringimus..... et fluctu* cum lacuna. 230. E. W. *nomina fronte*.

paix. Restaurateur des lois, protecteur de la liberté, il ne souffre pas que ses peuples soient les esclaves de ses valets.

Nous levons l'ancre, à la pointe du jour, au moment où les campagnes se colorent et sont aisées à reconnaître. Nous côtoyons les prochains rivages sur de légers esquifs, qui voyaient s'ouvrir de nombreux asyles où ils pouvaient s'abriter. Que les gros navires s'exposent l'été aux hasards de la pleine mer; il est plus sage, en automne, de naviguer sur un bâtiment prompt à la fuite. Nous passons près d'Alsium; nous laissons derrière nous Pyrgi, maintenant grandes villas, et jadis petites cités. Bientôt le nautonnier nous montre les rivages de Cœré, qui a quitté dans le cours des âges son ancien nom d'Agylla. Nous serrons ensuite Castrum détruit par les flots et par le temps; une vieille porte est l'indice d'un lieu à moitié détruit. Là préside une petite statue en pierre du dieu protecteur qui porte des cornes à son front pastoral. Quoique le grand nombre des années ait effacé l'ancien nom de cet endroit, la renommée dit néanmoins que ce fut le Castrum d'Inuus. Soit que, sous le nom de Pan, il ait quitté le Ménale pour les monts Tyrrhéniens, soit que, sous le nom de Faunus, il habite les retraites de la patrie, toujours est-il que, en renouvelant, par des germes féconds, la race des choses mortelles, le dieu montre qu'il est enclin aux plaisirs de Vénus.

Multa licet priscum nomen deleverit aetas,
Hoc Inui castrum fama fuisse putat.
Seu Pan Tyrrhenis mutavit Maenala silvis,
Sive sinus patrios incola Faunus init:
Dum renovat largo mortalia semina fetu,
Fingitur in Venerem pronior esse deus.

Ad Centumcellas forti defleximus austro.
Tranquilla puppes in statione sedent.
Molibus aequoreum concluditur amphitheatrum,
Angustosquo aditus insula facta tegit;
Attolit geminas turres, bifidoque meatu
Faucibus artatis, pandit utrumque latus.
Nec posuisse satis laxo navalia portu;
Ne vaga vel tutas ventilet aura rates,
Interior medias sinus invitatus in aedes
Instabilem fixis aëra nescit aquis:
Qualis in Euboicis captiva natatibus unda
Sustinet alterno brachia lenta sinu.

Nosse iuvat Tauri dictas de nomine Thermas,
Nec mora difficilis milibus ire tribus.
Non illic gustu latices vitiantur amaro,
Lymphave fumifico sulphure tincta calet.

233. C. *immutant*, deleta prima syllaba *im*. E. *maenalia silvis*. 235. C. scribendi errore *longo mortalia*. 237. E. *haustro*. 242. C. *arctatus*. E. *arctatis*. 248. E. W. *lenta sono*; idem C., sed in margine *sinu*. 250. C. *millibus*. 251. E. *latics*. 252. C. E. W. *lymphaque*. E. *sulphura*.

Un furieux Auster nous force de relâcher à Centumcelles ; notre vaisseau est à l'abri dans un port tranquille. Son enceinte, que forment de grands moles, ressemble à un amphithéâtre ; son étroite ouverture est resserrée et défendue par une île faite de main d'homme. Deux hautes tours le dominent, et dans un double passage, en des gorges resserrées, l'on entre de chaque côté de l'île. Ce n'est pas assez que des arsenaux aient été construits dans la plus large partie du port; de crainte qu'il ne vienne la moindre brise agiter les navires paisibles, le golfe, amené dans l'intérieur des édifices, voit les eaux stables ne pas connaître les variations de l'air. Telle aux natations euboïques l'onde captive soutient dans ses golfes opposés des bras remués avec lenteur.

Je veux visiter les Thermes qui reçurent leur nom d'un Taurean ; la distance n'est pas difficile à franchir, car il ne faut marcher que l'espace de trois milles. Les eaux n'en sont point viciées par un goût amer; de chaudes vapeurs de souffre n'en altèrent point la couleur. Celui qui s'y baigne ne sait à leur odeur si pure et à leur saveur si molle, lequel vaut le mieux, les boire ou s'y plonger. S'il faut croire ce qu'on en dit, ce fut un taureau qui, avec son front, découvrit la fontaine dont ces bains chauds ont été

Purus odor mollisque sapor dubitare lavantem
Cogit, qua melius parte petantur aquae.
Credere si dignum famae, flagrantia taurus
Investigato fonte lavacra dedit,
Ut solet excussis pugnam praeludere glebis,
Stipite cum rigido cornua prona terit:
Sive deus, faciem mentitus et arma iuvenci,
Noluit ardentis dona latere soli;
Qualis, Agenorei rapturus gaudia furti
Per freta, virgineum sollicitavit onus.
Ardua non solos deceant miracula Graios.
Auctorem pecudem fons Heliconis habet.
Elicitas simili credamus origine nymphas:
Musarum latices ungula fodit equi.
Haec quoque Pieriis spiracula comparat antris
Carmine Messalae nobilitatus ager,
Intrantemque capit, discedentemque moratur
Postibus affixum dulce poëma sacris.
Hic est, qui primo seriem de consule ducit,
Usque ad Publicolas si redeamus avos.
Hic et praefecti nutu praetoria rexit;
Sed menti et linguae gloria maior inest.
Hic docuit qualem poscat facundia sedem,
Ut bonus esse velit, quisque disertus erit.

253. C. E. *labantem*, scribendi errore. 259. E. W. *ora iuvenci*. 265. W. *lymphas*. 266. W. *Musarum ut latices*.

formés; il préludait au combat, en faisant voler la poussière, comme c'est la coutume des taureaux, et sa corne inclinée donna contre un vieux tronc. Peut-être aussi un dieu, ne voulant pas que le trésor de ce sol brûlant fût ignoré, se cacha-t-il sous la figure et les armes d'un taureau, de même que, lorsqu'il s'apprêtait à goûter sur les mers la joie du larcin fait à Agénor, il sollicita la vierge pour qu'elle devînt son fardeau. Non, la Grèce n'est pas le seul pays des prodiges difficiles. La fontaine d'Hélicon a pour auteur un cheval. Croyons que les eaux de nos Nymphes ont jailli par une origine pareille; le pied d'un coursier creusa la fontaine des Muses. Ces sources, Messala qui, dans ses vers, a ennobli ce lieu, les met en lutte avec les antres Piériens; et ceux qui arrivent sont charmés, ceux qui sortent sont retardés par un gracieux poème attaché à la porte sacrée. Messala, si nous remontons jusqu'aux Publicola, ses aïeux, descend de celui qui fut le premier consul. Messala a rempli la charge de Préfet du Prétoire, mais il lui revient plus de gloire de sa sagesse et de son éloquence. Messala nous a appris quelle demeure exige l'éloquence: il faut être homme de bien, si l'on veut être habile orateur.

Roscida puniceo fulsere crepuscula coelo:
Pandimus obliquo lintea flexa sinu.
Paulisper fugimus litus Munione vadosum,
Suspecto trepidant ostia parva solo.
Inde Graviscarum fastigia rara videmus,
Quas premit aestivae saepe paludis odor.
Sed nemorosa viret densis vicinia lucis,
Pineaque extremis fluctuat umbra fretis.

Cernimus antiquas, nullo custode, ruinas
Et desolatae moenia foeda Cosae.
Ridiculam cladis pudet inter seria causam
Promere, sed risum dissimulare piget.
Dicuntur cives quondam, migrare coacti,
Muribus infestos deseruisse lares.
Credere maluerim Pygmaeae damna cohortis,
Et coniuratas in sua bella grues.

Haud procul hinc petitur signatus ab Hercule Portus.
Vergentem sequitur mollior aura diem.
Inter castrorum vestigia sermo retexit
Sardoam, Lepido praecipitante, fugam.
Litore namque Cosae cognatos depulit hostes
Virtutem Catuli Roma secuta ducis.

277. E. *rosida*. 278. E. *linthea*. 279. W. *Paullisper-Minione*. 280. E. *hostia*. 282. E. *aestive*. 287. E. *putet*. 291. C. E. *Pygmeae*. 297. C. E. *Littore*.

Le frais crépuscule brille au ciel enflammé ; nous déployons obliquement les voiles au sein flexible. Nous nous éloignons un peu d'un rivage que remplit de bancs de sable le Munio, dont l'étroite embouchure retarde les ondes sur un sol suspect. Nous apercevons les rares toits de Graviscæ, que souvent, pendant l'été, vient infecter l'odeur pestilentielle d'un marais ; mais la campagne des environs est toute verdoyante de bois épais et de pins, qui portent jusque dans les flots de la mer leur ombre mobile.

Nous découvrons les antiques ruines, sans aucun gardien, et les hideuses murailles de la déserte Cosa. J'ai honte de mêler à des choses sérieuses la ridicule histoire de sa calamité, mais je ne puis comprimer mon rire. On prétend que jadis ses habitants furent obligés d'émigrer, et d'abandonner leurs foyers infectés par des rats. J'aimerais autant croire aux revers de la cohorte Pygméenne, et aux batailles des grues acharnées à des guerres intestines.

Non loin de là nous gagnons le Port qui a reçu le nom d'Hercule. Une molle brise s'élève avec la fin du jour. Des vestiges de vieux camps nous rappellent dans la conversation la fuite précipitée de Lépidus, se réfugiant en Sardaigne, quand Rome, qui suivait la fortune de son chef Catulus, chassa du rivage de Cosa des ennemis, ses proches. Toutefois, il était plus coupable ce Lépidus, qui, dans les discordes civiles, fit avec deux collègues des guerres impies, et par des secours nouveaux, tua, au grand effroi de Rome, la liberté relevée dans la bataille de Modène. Le troisième Lépidus osa essayer de troubler la paix de l'empire ; il subit le destin que méritent de tristes criminels. Le quatrième,

Ille tamen Lepidus peior , civilibus armis
Qui gessit sociis impia bella tribus,
Qui libertatem, Mutinensi Marte receptam,
Obruit auxiliis, urbe pavente, novis.
Insidias paci moliri tertius ausus
Tristibus excepit congrua fata reis.
Quartus, Caesareo dum vult irrepere regno,
Incesti poenam solvit adulterii.
Nunc quoque... Sed melius de nostris fama queretur,
Iudex posteritas semina dira notet.
Nominibus certos credam decurrere mores?
Moribus an potius nomina certa dari?
Quicquid id est, mirus Latiis annalibus ordo,
Quod Lepidum totiens reccidit ense malum.

Necdum decessis pelago permittimur umbris.
Natus vicino vortice ventus adest.
Tenitur in medias Mons Argentarius undas,
Ancipitique iugo caerula curva premit.
Transversos colles bis ternis milibus artat,
Circuitu ponti ter duodena patet:
Qualis per geminos fluctus Ephyreïus Isthmos

302. E. *urbe favente.* W. *orbe pavente.* 305. C. *inrepere.* 307. W. *queratur.* 312. C. W. *toties recidit.* 313. E. *permittitur.* 314. W. *vertice.* 317. C. *arctat.* 319. E. *Istmos.*

voulant se glisser au trône des Césars, fut puni de son incestueux adultère. Maintenant aussi... Mais la renommée se plaindra mieux de nos contemporains; que la postérité juge et flétrisse cette race funeste. Faut-il croire qu'à des noms s'attachent certaines mœurs, ou plutôt qu'à certaines mœurs soient donnés certains noms? Quoi qu'il en soit, c'est chose étonnante, dans les annales du Latium, que le fléau des Lépidus renaissant tant de fois avec l'épée.

Les ténèbres ne sont point encore dissipées que déjà nous nous confions à la mer, par un vent qui nous vient des hauteurs voisines. Le mont Argentarius s'avance au milieu des ondes, et sa double cime presse les flots arrondis. Cette montagne n'a que six milles de largeur, et offre trente-six milles de circonférence. Tel au milieu de deux flots l'isthme Ephyréen sépare les eaux d'Ionie d'avec le rivage de Corinthe aux deux mers. Nous suivons à grand'peine les détours des rochers épars çà et là, et cette navigation sinueuse réclame des attentions laborieuses, car, dans notre course oblique, nous changeons sans cesse de vent, et les voiles qui servaient tout à l'heure, deviennent bientôt nuisibles.

Ionias bimari litore findit aquas.
Vix circumvehimur sparsae dispendia rupis,
Nec sinuosa gravi cura labore caret.
Mutantur totiens vario spiramina flexu;
Quae modo profuerant vela, repente nocent.
Eminus **Igilii** silvosa cacumina miror:
Quam fraudare nefas laudis honore suae.
Haec proprios nuper tutata est insula saltus
Sive loci ingenio, seu domini genio,
Gurgite cum modico victricibus obstitit armis,
Tamquam longinquo dissociata mari.
Haec multos lacera suscepit ab urbe fugatos,
Hic fessis posito certa timore salus.
Plurima terreno populaverat aequora bello
Contra naturam classe timendus eques.
Unum mira fides vario discrimine portum
Tam prope Romanis, tam procul esse Getis.

Tangimus **Umbronem**. Non est ignobile flumen,
Quod tuto trepidas excipit ore rates.
Tam facilis pronis semper patet alveus undis,
In pontum quotiens saeva procella ruit.
Hic ego tranquillae volui succedere ripae,
Sed nautas, avidos longius ire, sequor.

323. C. E. W. *toties*. 324. E. *non profuerant*. W. *nunc profuerant*. 326. E. *nephas*. 329. W. *gurgite quum*. 338. C. *toto* (?). Idem W. 340. E. *quoties*. 342. *avidas*.

J'admire de loin les cimes boisées d'Igilium, qu'il n'est pas permis de priver de la louange qui lui est due. Naguère, soit par le bonheur de sa position, soit par le génie du maître, cette île défendit ses forêts; et, avec son petit détroit, résista à des armes victorieuses, comme si elle eût été isolée par une longue étendue de mer. Elle reçut plusieurs citoyens forcés de fuir d'une ville saccagée; ici, fatigués qu'ils étaient, ils bannirent la crainte et trouvèrent un asyle assuré. Des cavaliers en une guerre sur terre, avaient cependant ravagé plusieurs îles, et, contre nature, étaient devenus terribles sur les flots. Chose bien étrange que le même port ait été, au milieu de ces fortunes diverses, et si près pour les Romains, et si loin pour les Gètes!

Nous touchons à l'Umbro; c'est un fleuve assez considérable, qui ouvre aux navires effrayés une embouchure assurée. Le lit présente toujours des flots d'une pente si inclinée qu'il est facile d'y trouver un sûr abri, quand une rude tempête bouleverse la mer. J'aurais voulu aborder sur cette rive paisible, mais il me fallut suivre les matelots, empressés d'aller plus loin. Pendant que je me hâte ainsi, le jour et le vent m'abandonnent tout à la fois; je ne puis faire un pas ni en avant, ni en arrière. Nous campons sur le sable du rivage pour y prendre le repos de la nuit; un bois de myrte nous procure le foyer du soir. Nous construisons

Sic festinantem ventusque diesque reliquit;
Nec proferre pedem nec revocare licet.
Litorea noctis requiem metamur arena,
Dat vespertinos myrtea silva focos.
Parvula subiectis facimus tentoria remis;
Transversus subito culmine contus erat.

Lux aderat. Tonsis progressì stare videmur;
Sed cursum prorae terra relicta probat.
Occurrit Chalybum memorabilis Ilva metallis,
Qua nihil uberius Norica gleba tulit.
Non Biturix largo potior strictura camino,
Nec quae Sardonico cespite massa fluit.
Plus confert populis ferri fecunda creatrix,
Quam Tartessiaci glarea fulva Tagi.
Materies vitiis aurum letale parandis:
Auri caecus amor ducit in omne nefas.
Aurea legitimas expugnant munera taedas,
Virgineosque sinus aureus imber emit.
Auro victa fides munitas decipit urbes:
Auri flagitiis ambitus ipse furit.
At contra ferro squalentia rura coluntur:
Ferro vivendi prima reperta via est.

343. W. *festinantes*, idem paulo post errore *relinquit*. 345. C. E. *littorea*. 346. E. *myrthea*. 351. C. *calybum*. 352. W. *nil*. 354. E. *Sardonio-masse*, W. *Sardoo*. 355. E. *foecunda*. 356. C. *Tartesiaci*. 363. E. *fero*.

de petites tentes avec nos rames fichées en terre ; notre aviron, étendu transversalement, forme aussitôt une toiture.

Le jour avait paru. Nous avançons à coups pressés et semblons néanmoins rester immobiles, mais l'éloignement de la terre nous montre la vitesse de la proue ; à nos yeux se présente Ilva, célèbre par les métaux des Chalybes : la terre Norique n'a point de mines plus abondantes. Ni la fonte du Biturix dans son large foyer, ni les masses de fer que produit la terre Sarde ne sont préférables. Féconde créatrice du fer, elle est plus utile aux hommes que le jaune sable du Tage Tartessiaque. L'or est le père fatal de tous les vices ; l'aveugle amour de l'or mène à tous les forfaits. Les présents d'or emportent d'assaut les couches légitimes, une pluie d'or achète le sein des vierges. Domptée par l'or, la confiance trompe les cités les mieux défendues ; la brigue assouvit sa fureur par les corruptions de l'or. Mais c'est avec le fer que s'enrichissent les campagnes incultes ; c'est avec le fer que l'homme trouva son premier moyen de vivre. Les âges des demi-dieux, ces âges qui ne connaissaient pas les armes meurtrières, se servaient du fer contre les bêtes féroces. A nos mains d'hommes ce n'est point assez de leur faible usage, s'il n'y a d'autres mains, des instruments de fer.

Saecula semideum, ferrati nescia Martis,
Ferro crudeles sustinuere feras.
Humanis manibus non sufficit usus inermis,
Si non sint aliae, ferrea tela, manus.

His mecum pigri solabar taedia venti,
Dum resonat variis vile celeuma modis.
Lassatum cohibet vicina Faleria cursum,
Quamquam vix medium Phoebus haberet iter.
Et tum forte hilares per compita rustica pagi
Mulcebant sacris pectora fessa iocis.
Illo quippe die tandem renovatus Osiris
Excitat in fruges germina laeta novas.

Egressi, villam petimus lucoque vagamur:
Stagna placent septo deliciosa vado.
Ludere lascivos intra vivaria pisces
Gurgitis inclusi laxior unda sinit.
Sed male pensavit requiem stationis amoenae
Hospite conductor dirior Antiphate.
Namque loci querulus curam Iudaeus agebat,
Humanis animal dissociale cibis.
Vexatos fructices, pulsatas imputat algas,

365. C. *inertia*, in margine *nescia*. 369. E. *sanabar*. 370. W. *celeusma*. 371. W. *laxatum*. 372. E. *quanquam*. 373. E. *rustica fagi*. 375. E. *Osyris*. 377. E. *petimusque lutoque vagamur*. W. *Petimus ludoque vacamus*. 378. E. W. *delitiosa*. 379. C. E. *inter vivaria*. 382. C. E. W. *durior*.

Ainsi je soulageais par ces pensées l'ennuyeuse lenteur de notre navigation, pendant que résonnait en modes variés un misérable céleusme. Notre course lassée vient s'arrêter à la voisine Faléria, bien que Phébus ait à peine atteint le milieu de sa carrière. Les joyeux paysans, répandus alors à travers les places du village, délassaient par des jeux sacrés leurs poitrines fatiguées; ce jour-là Osiris, enfin renouvelé, fait germer en fécondes moissons les semences joyeuses.

Sortis du vaisseau, nous gagnons la villa, et nous errons dans un bosquet; nous contemplons avec plaisir un gracieux petit lac, fermé de murs. L'eau profonde et large du vivier permettait aux poissons frétillants de jouer en toute liberté. Mais le fermier de ce lieu, personnage plus cruel qu'Antiphate ne l'était pour ses hôtes, nous sut mauvais gré du repos que nous avions pris en cet agréable séjour. Celui, en effet, qui gérait la villa était un Juif hargneux, animal qui ne sait pas vivre de la commune nourriture des hommes. Il nous impute les branchages coupés, les algues foulées; il jette des cris sur les graves dommages que nous lui avons causés en buvant son eau. Nous rendons à sa race infâme les injures qu'elle mérite, à cette nation qui fait d'ignominieuses incisions à la tête du membre génital; à cette nation, source de folie, qui a tant à cœur ses froids sabbats, mais dont le cœur est plus froid que sa religion. Chaque septième jour est consacré chez eux à une honteuse oisiveté,

Damnaque libatae grandia clamat aquae.
Reddimus obscenae convicia debita genti,
Quae genitale caput propudiosa metit:
Radix stultitiae, cui frigida sabbata cordi,
Sed cor frigidius relligione sua.
Septima quaeque dies turpi damnata veterno,
Tamquam lassati mollis imago dei.
Cetera mendacis deliramenta catastae
Nec pueros omnes credere posse reor.
Atque utinam nunquam Iudaea subacta fuisset
Pompeii bellis imperioque Titi!
Latius excisae pestis contagia serpunt,
Victoresque suos natio victa premit.

Adversus surgit Boreas, sed nos quoque remis
Surgere certamus, cum tegit astra dies.
Proxima securum reserat Populonia litus,
Qua naturalem ducit in arva sinum.
Non illic positas extollit in aethera moles
Lumine nocturno conspicienda pharos,
Sed speculam validae rupis sortita vetustas,
Qua fluctus domitos arduus urguet apex,
Castellum geminos hominum fundavit in usus,

387. E. *oscenae;* C. *obscaenae.* 390. E. W. *sua est.* 400. W. *dum tegit.* 401. C (?). E. *littus.* 405. E. *speculum valide.* 406. E. W. *urget* 407. E. *fraudavit.*

molle image d'un Dieu en quelque sorte lassé par le travail. Que les autres rêveries de cette race trompeuse et digne de la cataste, puissent trouver foi chez aucun enfant, je ne le crois pas. Et plût au ciel que jamais la Judée n'eût été soumise par les guerres de Pompée, ni sous le commandement de Titus! La contagion de cette peste extirpée ne s'en répand que plus au loin, et une nation vaincue triomphe de ses vainqueurs.

Borée s'élève avec violence; nous tâchons de le vaincre à force de rames, lorsque le jour éclipse les astres. Populonia bientôt nous ouvre son rivage tranquille, et son port que la nature a creusé au milieu des terres. Il n'y a point là de phare visible de loin qui élève ses môles jusqu'aux nues, mais de toute antiquité il se trouvait une védette sur un énorme rocher qui, de ses flancs aigus, repousse les ondes; un château bâti sur ces hauteurs servait à un double usage: c'était une défense pour les terres, et un signal pour la mer. On ne peut connaître les monuments des âges passés; le temps rongeur a détruit ces grandes murailles; il ne reste que les vestiges des murs disparus; les toits sont ensevelis sous de vastes décombres. Ne nous indignons pas de ce que des corps mortels se dissolvent; nous voyons par des exemples que les cités peuvent mourir.

Praesidium terris, indiciumque fretis.
Agnosci nequeunt aevi monumenta prioris,
Grandia consumpsit moenia tempus edax.
Sola manent interceptis vestigia muris,
Ruderibus latis tecta sepulta iacent.
Non indignemur mortalia corpora solvi:
Cernimus exemplis oppida posse mori.

Laetior hic nostras crebrescit fama per aures,
Consilium Romam paene redire fuit.
Hic praefecturam sacrae cognoscimus urbis
Delatam meritis, dulcis amice, tuis.
Optarem verum complecti carmine nomen,
Sed quosdam refugit regula dura pedes.
Cognomen versu Veneris, carissime Rufi:
Illo te dudum pagina nostra canit.
Festa dies, pridemque meos dignata penates
Poste coronato vota secunda colat:
Exornent virides communia gaudia rami,
Provecta est animae portio magna meae.
Sic mihi, sic potius placeat geminata potestas:
Per quem malueram, rursus honore fruor.

Currere curamus velis, Aquilone reverso,

409. E. *monimenta*, ut infra v. 517. 412. W. *late tecta.* W. *nos indignemur-solvi?* 417. C. *cognovimus*, correctum *cognoscimus.* 421. W. *veniat, carissime.* 425. C. *exornant*, correctum *exornent.* 428. E. W. *fruar-*

Une joyeuse nouvelle vient ici frapper mes oreilles ; je forme presque le dessein de retourner à Rome. Nous apprenons ici que la Préfecture de la Ville sacrée vient d'être confiée à ton mérite, mon doux ami. Je voudrais faire entrer dans mon vers ton véritable nom, mais une fâcheuse règle n'admet pas certains pieds. Que ton surnom entre dans mon vers, très cher Rufius ; ces pages déjà l'ont célébré. Ce jour de fête, qui jadis visita mes pénates, qu'il orne encore ma porte de riants festons, et ramène de seconds vœux. Que de verdoyants rameaux embellissent nos joies communes ; on a mis au comble des honneurs une grande part de mon âme. Oh ! oui, qu'ainsi plutôt j'aime à me voir rétabli dans mon ancienne dignité ; je jouis de nouveau des honneurs, en la personne de celui que j'aurais préféré.

Nous avons soin de courir de toutes voiles, l'aquilon revenu, aussitôt qu'Eous a brillé sur son char de rose. Corsica commence à nous montrer ses obscures montagnes, dont les cimes nuageuses se perdent dans les sombres nues. C'est ainsi que la pâle lune s'évanouit d'ordinaire avec son

Cum primum roseo fulsit Eous equo.
Incipit obscuros ostendere **Corsica** montes,
Nubiferumque caput concolor umbra levat.
Sic dubitanda solet gracili vanescere cornu,
Defessisque oculis luna reperta latet.
Haec ponti brevitas auxit mendacia famae:
Armentale ferunt quippe natasse pecus,
Tempore Cyrnaeas quo primum venit in oras
Forte secuta vagum femina Corsa bovem.

Processu pelagi iam se **Capraria** tollit:
Squalet lucifugis insula plena viris.
Ipsi se monachos Graio cognomine dicunt,
Quod soli nullo vivere teste volunt.
Munera fortunae metuunt, dum damna verentur:
Quisquam sponte miser, ne miser esse queat?
Quaenam perversi rabies tam stulta cerebri,
Dum mala formides, nec bona posse pati?
Sive suas repetunt ex fato ergastula poenas,
Tristia seu nigro viscera felle tument.
Sic nimiae bilis morbum assignavit Homerus
Bellerophonteis sollicitudinibus:
Nam iuveni offenso saevi post tela doloris
Dicitur humanum displicuisse genus.

431. E. *Cosica.* 433. C. *hic.* correctum *sic.* 440. E. *squallet.* 441. C. E. *monacos.* 445. E. *quae nam.* 449. C. W. *adsignavit.* 450. E. *Bellerophonthaeis.*

disque léger, et se dérobe peu à peu à l'œil fatigué qui la suit. Ce court espace de mer a confirmé les fables de la renommée. On dit, en effet, qu'un troupeau de bœufs passa à la nage ce détroit, alors qu'une femme du nom de Corsa, ayant par hasard suivi un bœuf fugitif, vint aborder aux rives Cyrnéennes.

Sur la haute mer, s'élève bientôt Capraria; cette île est pleine d'hommes hideux, qui fuient la lumière. Eux-mêmes, parce qu'ils veulent vivre seuls, et sans nul témoin, se donnent le nom grec de *moines*. Ils appréhendent les faveurs de la fortune, car ils craignent les torts qu'elle peut causer. Quelqu'un peut-il bien, de peur d'être malheureux, le devenir spontanément? Quelle stupide rage d'un cerveau dérangé que de ne pouvoir pas même, en redoutant les maux de la vie, jouir de ses biens! C'est donc que, par la loi du destin, ces vils esclaves s'infligent eux-mêmes leurs peines, ou bien que leurs entrailles s'enflent d'un fiel noir. Ainsi Homère attribue aux tourments de Bellérophon le mal d'un excès de bile; car ce fut, dit-on, après les traits d'une cruelle douleur, que ce jeune homme blessé prit en haine le genre humain.

In Volaterranum, vero Vada nomine, tractum
  Ingressus dubii tramitis alta lego.
Despectat prorae custos clavumque sequentem
  Dirigit, et puppim voce monente regit.
Incertas gemina discriminat arbore fauces,
  Defixasque offert limes uterque sudes.
Illis proceras mos est annectere lauros,
  Conspicuas ramis et fruticante coma,
Ut, praebente viam densi symplegade limi,
  Servet inoffensas semita clara notas.

Illic me rapidus consistere Corus adegit,
  Qualis silvarum frangere lustra solet.
Vix tuti domibus saevos toleravimus imbres:
  Albini patuit proxima villa mei.
Namque meus, quem Roma meo subiunxit honori,
  Per quem iura meae continuata togae.
Non expectatos pensavit laudibus annos,
  Vitae flore puer, sed gravitate senex.
Mutua germanos iunxit reverentia mores,
  Et favor alternis crevit amicitiis.
Praetulit ille meas, cum vincere posset, habenas,
  At decessoris maior amore fuit.

Subiectas villae vacat aspectare Salinas:

457. C. E. *incertus*. 461. E. W. *praebente algam*. 474. C. *ad* (u te *decessoris*. E. W. *praedecessoris*.

J'entre dans le pays de Volaterra, dont le vrai nom est Vada, et je prends le milieu d'une route douteuse. Le gardien de la proue regarde de tous côtés, dirige le gouvernail qui suit, et, de sa voix conseillère, avertit la poupe. Ces routes incertaines sont enfermées par deux arbres, et de chaque côté du chemin se trouvent fichés en terre des poteaux. On a coutume d'y attacher de hauts lauriers, remarquables par leurs rameaux et par une chevelure bourgeonnante; c'est pour que, les symplégades d'un épais limon présentant une route, le sentier bien net conserve intacts ces signaux.

Le Corus, impétueux alors, comme lorsqu'il brise les forêts épaisses, me force d'aborder. A peine avons-nous le temps de chercher dans les maisons voisines un abri contre une violente pluie. Bientôt nous est ouverte la prochaine villa de mon Albinus, car il est mien celui que Rome a honoré de mes fonctions, celui en qui se continuent les droits de ma toge. Il compense par son mérite les années non attendues : c'est un jeune homme à la fleur de la vie, mais il a une maturité de vieillard. La conformité de nos mœurs nous lia d'abord par des égards mutuels, et cette union s'accrut par des amitiés réciproques. Il aima mieux que j'eusse les rênes du pouvoir, quoiqu'il pût l'emporter sur moi, et il n'en fut que plus grand par son affection pour son devancier.

J'eus le temps de considérer au pied de cette villa, les Salines, car c'est le nom que l'on donne à un marais salant. Des canaux creusés en pente dans les terres amènent l'eau de la mer, et de petites rigoles vont

Namque hoc censetur nomine salsa palus,
Qua mare terrenis declive canalibus intrat,
Multifidosque lacus parvula fossa rigat.
Ast, ubi flagrantes admovit Sirius ignes,
Cum pallent herbae, cum sitit omnis ager:
Tum cataractarum claustris excluditur aequor,
Ut fixos latices torrida duret humus.
Concipiunt acrem nativa coagula Phoebum,
Et gravis aestivo crusta calore coit:
Haud aliter quam cum glacie riget horribus Ister,
Grandiaque astricto flumine plaustra vehit.
Rimetur solitus naturae expendere causas,
Inque pari dispar fomite quaerat opus:
Vincta fluenta gelu conspecto sole liquescunt,
Et rursus liquidae sole gelantur aquae.

O quam saepe malis generatur origo bonorum!
Tempestas dulcem fecit amara moram.
Victorinus enim, nostrae pars maxima mentis,
Congressu explevit mutua vota suo.
Errantem Tuscis considere compulit agris
Et colere externos capta Tolosa lares.
Nec tantum duris nituit sapientia rebus,
Pectore non alio prosperiora tulit.

479. C. *Syrius.* 481. C. E. *cum catharactarum.* 482. E. *horrida.* C. *horrida*, in margine *torrida.* 483. C. *Hister.* 487. C. E. *solitas natura.* 489. C. E. *iuncta.* 496. E. *excollere.* 498. E. *pectora.*

arroser des réservoirs formés en compartiments. Aussitôt que Sirius fait sentir ses ardeurs brûlantes, que les herbes pâlissent, que tous les champs sont altérés, alors les barrières des cataractes repoussent la mer, afin que le sol échauffé durcisse les ondes immobiles. Les coagulations natives reçoivent les pénétrants rayons de Phébus, et il se forme sous les chaleurs de l'été une dure croûte. Telle se voit la surface glacée du sauvage Ister, quand sur les flots enchaînés il porte de pesants chariots. Que celui qui a coutume d'étudier les opérations de la nature s'exerce sur celle-ci, et dise pourquoi dans un même foyer se trouvent des effets si disparates. Là, des eaux enchaînées par le froid se fondent aux rayons du soleil; ici ces mêmes rayons glacent des eaux liquides.

Oh! comme souvent le bien trouve sa source dans le mal! Une fâcheuse tempête me cause un agréable retard, car Victorinus, cette grande portion de mon âme, se trouva là, et notre rencontre combla nos vœux réciproques. Contraint d'errer, après la prise de Tolosa, il s'arrêta aux champs de la Toscane, et cultiva des lares étrangers. Sa sagesse ne brilla pas seulement dans l'infortune; il n'avait pas montré un autre cœur dans la prospérité. L'Océan connaît ses vertus, Thulé aussi les connaît; tout le sol que laboure le sauvage Breton les connaît également. Le pouvoir qu'il exerça dans ces régions, en qualité de vicaire des Préfets, lui est devenu le gage éternel d'une grande affection. Ces contrées, il est vrai, sont rejetées aux extrémités du globe,

Conscius Oceanus virtutum, conscia Thule
Et quaecunque ferox arva Britannus arat,
Qua praefectorum vicibus frenata potestas
Perpetuum magni foenus amoris habet.
Extremum pars illa quidem discessit in orbem,
Sed tanquam medio rector in orbe fuit.
Plus palmae est illos inter voluisse placere,
Inter quos minor est displicuisse pudor.
Illustris nuper sacrae comes additus aulae
Contempsit summos ruris amore gradus.
Hunc ego complexus ventorum adversa fefelli,
Dum videor patriae iam mihi parte frui.

Lutea protulerat sudos aurora iugales:
Antennas tendi litoris aura iubet.
Inconcussa vehit tranquillus aplustria flatus,
Mollia securo vela rudente tremunt.
Assurgit ponti medio circumflua Gorgon,
Inter Pisanum Cyrniacumque latus.
Adversus scopulus, damni monumenta recentis:
Perditus hic vivo funere civis erat.
Noster enim nuper iuvenis, maioribus amplis,
Nec censu inferior, coniugiove minor,

499. E. *consulis Oceanus.* C. *Tyle.* 500. E. *quicunque..* C. *quaecunque.* 508. *W. contemsit.* 511. C. *Luthea.* 512. C. *antemnas.* E. *littoris unda.* 515. C. *udsurgit.* 516. E. *Cyrnaicumque.* 517. E. C. *adversus scopulos;* W. *aversor scopulos.*

mais le Recteur y a été comme au milieu de l'univers. C'est un plus grand honneur d'avoir voulu plaire à certains peuples, lorqu'il y a moins de honte à avoir déplu chez eux. Nommé dernièrement à la haute dignité de comte du Sacré Palais, il a dédaigné, par amour pour les champs, un grade si élevé. En l'embrassant, j'oubliai les vents contraires, et crus jouir déjà d'une portion de ma patrie.

L'aurore sereine et pure avait attelé ses coursiers ; le vent qui venait du rivage nous fit hisser nos antennes. Un souffle tranquille poussait les ornements des mâts sans les agiter, et les voiles mollement enflées ne fatiguaient point les cordages. Au milieu des flots qui la ceignent s'élève Gorgon, entre la côte de Pise et celle de Cyrné. Vis-à-vis est un écueil, théâtre d'un naufrage récent. Là, par de vivantes funérailles, s'est perdu un de mes concitoyens. Il était naguère des nôtres, ce jeune homme, issu de nobles aïeux, possédant une belle fortune, heureux d'un brillant mariage ; mais poussé par les Furies, il a abandonné les hommes et les dieux, et crédule exilé, il aime une honteuse retraite. Malheureux, qui croit que les choses célestes s'alimentent de malpropreté, et qui se tourmente lui-même, plus cruel, certes, que les dieux offensés. La secte, je vous prie, est-elle donc pire que les poisons de Circé ? Alors se transformaient les corps, maintenant se métamorphosent les ames.

Impulsus furiis homines divosque reliquit,
  Ét turpem latebram credulus exul agit.
Infelix putat illuvie coelestia pasci,
  Seque premit, laesis saevior ipse deis.
Num, rogo, deterior Circaeis secta venenis?
  Tunc mutabantur corpora, nunc animi.

Inde Triturritam petimus. Sic villa vocatur,
  Quae latet expulsis insula paene fretis.
Namque manu iunctis procedit in aequora saxis,
  Quique domum posuit, condidit ante solum.
Contiguum stupui portum, quem fama frequentat
  Pisarum emporio divitiisque maris.

Mira loci facies. Pelago pulsantur aperto
  Inque omnes ventos litora nuda patent.
Non ullus tegitur per brachia tuta recessus,
  Aeolias possit qui prohibere minas:
Sed procera suo praetexitur alga profundo,
  Molliter offensae non nocitura rati;
Et tamen insanas cedendo interrigat undas,
  Nec sinit ex alto grande volumen agi.

Tempora navigii clarus reparaverat Eurus,
  Sed mihi Protadium visere cura fuit.

522. W. *exul amat.* 528. W. *quae iacet.* 533. C. E. W. *pulsatur.* 535. C. E. *non nullus.* 536. E. *possint.* W. *interligat.*

Nous gagnons ensuite Triturrita; c'est ainsi que s'appelle une villa cachée dans une péninsule que forme l'expulsion des eaux, car elle s'avance dans la mer sur des rochers unis de main d'homme, et celui qui a bâti la maison en a auparavant construit le sol. J'admirai le port voisin. La renommée le célèbre, parce qu'il est le marché des Pisans et qu'il a les richesses de la mer.

L'aspect du lieu est admirable; les flots le battent à nu, et ses rivages dégarnis sont ouverts à tous les vents. Pas de bras sûrs qui en couvrent l'intérieur, ni qui puissent repousser les menaces d'Eole. Seulement, la haute algue qui s'étend dans son fond, sans danger pour les navires dont le poids la fait mollement ployer, l'algue disperse en s'y courbant les ondes agitées, et ne permet pas que de la haute mer arrive un grand volume d'eau.

Le doux Eurus avait ramené un temps favorable pour la navigation, mais j'avais à cœur de voir Protadius. Si on veut le reconnaître à des signes certains, il faut, d'un cœur voyant, aborder un modèle de vertu. La peinture ne saurait avec ses couleurs en donner une plus fidèle image

Quem qui forte velit certis cognoscere signis,
Virtutis specimen corde vidente petat.
Nec magis efficiet similem pictura colore,
Quam quae de meritis mixta figura venit.
Aspicienda procul certo prudentia vultu,
Formaque iustitiae suspicienda micat.
Sit fortasse minus, si laudet Gallia civem,
Testis Roma sui praesulis esse potest.
Substituit patriis mediocres Umbria sedes:
Virtus fortunam fecit utramque parem.
Mens invicta viri pro magnis parva tuetur,
Pro parvis animo magna fuere suo.
Exiguus regum rectores cespes habebat,
Et Cincinnatos iugera pauca dabant.
Haec etiam nobis non inferiora feruntur
Vomere Serrani Fabriciique foco.

Puppibus ergo meis fida in statione locatis,
Ipse vehor **P i s a s**, qua solet ire pedes.
Praebet equos, offert etiam carpenta tribunus,
Ex commilitio carus et ipse mihi,
Officiis regerem cum regia tecta magister,
Armigerasque pii principis excubias.
Alpheae veterem contemplor originis urbem,

544. E. W. *virtutis speciem.* 545. C. E. W. *colorem.* 552. E. *utraque.* 555. W. *exiguus rerum.* 557. W. *feruntur.* 565. E. *Alphae.*

que celle qui vient de l'assemblage de tous les mérites. On voit de loin briller la prudence sur son visage assuré; l'on y voit reluire l'image de la justice. Si mes louanges paraissent exagérées, parce que c'est la Gaule qui vante son citoyen, Rome peut rendre témoignage à son préfet. L'Ombrie lui a donné une médiocre habitation à la place de la demeure paternelle; la vertu lui a rendu égale la bonne et la mauvaise fortune. Son ame invaincue possède peu, après avoir eu beaucoup, mais à son cœur ce beaucoup avait été comme peu. Un petit champ possédait les maîtres des rois, et quelques arpents donnaient les Cincinnatus. Pour nous, ces vertus récentes ne nous semblent pas moins admirables que le soc de Serranus ou le foyer de Fabricius.

Mes vaisseaux étant donc placés dans une station sûre, je me rends à Pise par le chemin que le piéton a coutume de prendre. Le tribun me donne des chevaux et m'offre aussi des voitures; il m'était cher, depuis qu'il avait été mon compagnon d'armes, lorsque, Maître des Offices, je gouvernais la maison impériale, et que je commandais la garde armée du pieux souverain.

Je contemple la vieille cité originaire de l'Alphée, elle que l'Arnus et l'Auser environnent de leurs doubles eaux. Ce confluent des deux fleuves forme le cône d'une pyramide; le front du sol par où l'on entre est un espace assez étroit. L'Arnus

Quam cingunt geminis Arnus et Ausur aquis.
Conum pyramidis coëuntia flumina ducunt,
Intratur modico frons patefacta solo;
Sed proprium retinet communi in gurgite nomen,
Et pontum solus silicet Arnus adit.
Ante diu, quam Troiugenas fortuna penates
Laurentinorum regibus insereret,
Elide deductas suscepit Etruria Pisas,
Nominis indicio testificata genus.

Hic oblata mihi sancti genitoris imago,
Pisani proprio quam posuere foro.
Laudibus amissi cogor lacrimare parentis,
Fluxerunt madidis gaudia moesta genis.
Namque pater quondam Tyrrhenis praefuit arvis,
Fascibus et senis credita iura dedit.
Narrabat, memini, multos emensus honores,
Tuscorum regimen plus placuisse sibi.
Nam neque opum curam, quamvis sit magna, sacrarum,
Nec ius quaesturae grata fuisse magis.
Ipsam, si fas est, postponere praefecturam
Pronior in Tuscos non dubitabat amor.
Nec fallebatur, tam carus et ipse probatis:
Aeternas grates mutua cura canit,
Constantemque sibi pariter mitemque fuisse

566. W. *Auser*. 575–578. desunt in E. 577. C. *lachrimare*.

garde son nom propre dans un lit commun, et seul le porte jusqu'à la mer. Long-temps avant que le sort entât sur les rois Laurentini les pénates troyens, l'Etrurie avait reçu chez elle Pisa de l'Elide, Pisa dont le nom atteste l'origine.

Là s'offrit à mes yeux la sainte image de mon pere, que les Pisani ont placée dans leur Forum. Les éloges donnés à ce père que j'ai perdu me forcent de pleurer, et mes tristes joies coulent de mes joues humides, car mon père autrefois gouverna les champs tyrrhéniens et exerça la magistrature que confèrent les six faisceaux. Il racontait, je m'en souviens, qu'il avait rempli beaucoup de charges, mais que, de toutes, c'était le gouvernement de Tuscie qui lui avait été le plus agréable. Ni la dignité de dispensateur des Sacrées Largesses, bien que cette dignité soit grande; ni l'office de questeur ne lui avaient été aussi agréables. Enfin cette charge il n'hésitait pas, si je l'ose dire, à la placer avant la préfecture, tant il avait d'affection pour les Tusci. Et il ne se trompait pas, car il était cher aussi à ces hommes éprouvés; un soin héréditaire lui chante d'éternelles actions de graces. Les vieillards, qui se souviennent de lui, racontent à leurs enfants que pour eux il fut doux et ferme. De ce que je n'ai point dégénéré des grades paternels, ils s'en réjouissent et me choyent avec une double attention. En allant par les régions de la voie Flaminia, j'ai trouvé souvent cette même foi à la gloire paternelle. Entre ses

Insinuant natis, qui meminere, senes.
Ipsum me gradibus non degenerasse parentis
Gaudent, et duplici sedulitate fovent.
Haec eadem, cum Flaminiae regionibus irem,
Splendoris patrii saepe reperta fides,
Famam Lachanii veneratur numinis instar
Inter Tyrrhigenas Lydia tota suos.

Grata bonis priscos retinet provincia mores,
Dignaque rectores semper habere bonos,
Qualis nunc Decius, Lucilli nobile pignus,
Per Corythi populos arva beata regit.
Nec mirum, magni si redditus indole nati
Felix tam simili posteritate pater.
Huius vulnificis satira ludente Camenis,
Nec Turnus potior nec Iuvenalis erit.
Restituit veterem censoria lima pudorem,
Dumque malos carpit, praecipit esse bonos.
Non olim sacri iustissimus arbiter auri
Circumsistentes reppulit Harpyïas?
Harpyïas, quarum discerpitur unguibus orbis,
Quae pede glutineo, quod tetigere, trahunt;
Quae luscum faciunt Argum, quae Lyncea caecum,

593. E. *Flamminiae.* 594. C. *patris saepe.* 595. C. E. *nominis instar.* 596. C. *terrigenas* (?) E. *turrigenas.* 603. E. *Camoenis.* 604. E. *patior.* 605. E. *instituit.* 608. E. *circonsistentes.* 609. C. E. W. *decerpitur.*

Tyrrhigènes, la Lydie tout entière vénère, à l'instar d'une divinité, la renommée de Lachanius.

Cette province, agréable aux gens de bien, conserve les mœurs antiques; elle est digne d'avoir toujours de bons magistrats, tel que maintenant ce Décius, noble fils de Lucillus, lequel gouverne les peuples des heureux champs de Corytus. Rien d'étonnant que, reproduit dans la grande ame de son fils, il soit l'heureux père d'un enfant à lui si semblable. Quand sa muse jouera avec des satyres mordantes, ni Turnus, ni Juvénal n'auront la prééminence. Sa lime censoriale a fait revivre l'antique pudeur; et, en décriant les méchants, il apprend à être bon. Jadis, très-juste administrateur de l'or sacré, ne repoussa-t-il pas les harpyes qui l'assiégeaient, ces harpyes dont les ongles déchirent l'univers, et qui entraînent de leurs pieds glutineux tout ce qu'elles touchent; qui rendent Argus louche et Lyncée aveugle, et qui volent au milieu des publics larcins des gardiens. Mais cette rapine briaréenne ne put échapper à Lucillus, et une main résista seule à tant de mains conjurées.

Inter custodum publica furta volant.
Sed non Lucillum Briareïa praeda fefellit,
Totque simul manibus restitit una manus.

Iamque Triturritam Pisaea ex urbe reversus
Aptabam nitido pendula vela Noto,
Cum subitis tectus nimbis insorduit aether;
Sparserunt radios nubila rupta vagos.
Substitimus. Quis enim sub tempestate maligna
Insanituris audeat ire fretis?
Otia vicinis terimus navalia silvis,
Sectandisque iuvat membra movere feris.
Instrumenta parat venandi villicus hospes
Atque olidum doctas nosse cubile canes.
Funditur insidiis et rara fraude plagarum,
Terribilique cadit fulmine dentis aper,
Quem Meleagreï vereantur adire lacerti,
Qui laxet nodos Amphitryoniadae.
Tum responsuros persultat buccina colles,
Fitque reportando carmine praeda levis.

Interea madidis non desinit Africus alis
Continuos picea nube negare dies.

612. E. W. *inter custodes;* idem C., sed in margine, quod edidimus. 615. C. E. *Triturritam*, ut supra v. 527. 616. *vela Notho*. 621. C. *ocia*. 624. C. *canis*. 627. E. *quam Meleagraei;* C. *Meleagraei*. 629. E. *bucina*. 630. E. *reportanda*.

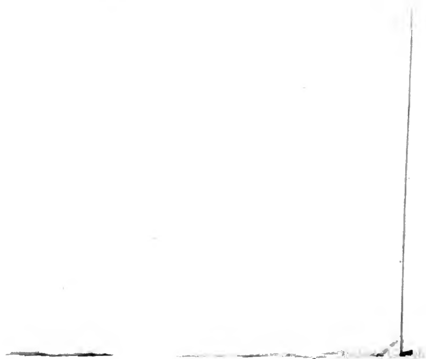
Revenu de la ville de Pise à Triturrita, je livrais à un blanc Notus ma voile pendante, lorsque le ciel couvert se noircit d'orages soudains; les nuages se brisant jetèrent çà et là des éclairs. Nous nous arrêtâmes; quel homme oserait, en effet, par une maligne tempête, s'aventurer sur une mer en démence? Ce loisir de notre navigation, nous le passons dans les forêts voisines, et c'est pour nous une joie que de mouvoir nos membres à poursuivre les bêtes sauvages. Notre hôte champêtre nous fournit les choses nécessaires pour la chasse, et nous donne des chiens habiles à connaître l'odorante retraite des animaux. Bientôt vient se prendre dans nos piéges, dans la rare embûche de nos rêts, et tombe sous nos coups un sanglier aux dents foudroyantes; un sanglier que les bras de Méléagre n'eussent pas osé attaquer, et qui se fût échappé de ceux de l'Amphitryoniade. Alors, la trompette fait résonner les parlants échos des collines, et au bruit des chansons la proie devient légère à porter.

Cependant l'Africus ne cesse point de ses ailes humides de nous voiler plusieurs jours le soleil sous de noirs nuages; déjà était humide le coucher matinal des Hyades; déjà des pluies violentes nous cachaient le Lièvre, cet astre petit par ses rayons, mais grand par ses flots, et sous lequel personne ne quitte la terre par lui humide, car il est voisin de l'orageux Orion, et fuit, humide proie, le Chien

Iam matutinis Hyades occasibus udae;
  Iam latet hiberno conditus imbre Lepus,
Exiguum radiis, sed magnis fluctibus astrum,
  Quo madidam nullus navita linquit humum.
Namque procelloso subiungitur Oarioni,
  Aestiferumque Canem roscida praeda fugit.
Vidimus excitis pontum flavescere arenis,
  Atque eructato vortice rura tegi:
Qualiter Oceanus mediis infunditur agris,
  Destituenda vago cum premit arva salo,
Sive alio refluus nostro colliditur orbe,
  Sive corusca suis sidera pascit aquis.

634. E. *hyberno-hymbre*. 635. W. *magnum fluctibus*. 643. C. *conliditur*.

brûlant de l'été. Nous vîmes la mer jaunir par les sables qu'elle soulevait, et couvrir les champs de ses impétueux tourbillons. Tel l'Océan, quand il inonde de ses flots errants les sillons qu'il abandonnera, se jette au milieu des campagnes, soit que, repoussé d'un autre globe, il vienne se briser contre le nôtre ; soit qu'il nourrisse de ses ondes les astres étincelants.



LIBER SECUNDUS.

RUTILII CLAUDII NAMATIANI

DE REDITU SUO.

LIBER SECUNDUS.

Nondum longus erat, nec multa volumina passus:
Iure suo poterat longior esse liber.
Taedia continuo timuit cessura labori,
Sumere ne lector iuge paveret opus.
Saepe cibis affert serus fastidia finis;
Gratior est modicis haustibus unda siti.
Intervalla viae fessis praestare videtur,
Qui notat inscriptus milia crebra lapis.
Partimur trepidum per opuscula bina ruborem,
Quem satius fuerat sustinuisse semel.

Tandem nimbosa maris obsidione solutis
Pisano portu contigit alta sequi.
Arridet placidum radiis crispantibus aequor,
Et sulcata levi murmurat unda sono.
Incipiunt Apennini devexa videri,

1. C. *non dum*. 3. W. *timui*. 6. C. *hausibus unda sitis*, in margine *siti*. 8. C. *millia*. 12. W. *Pisano e portu*. 13. E. *adridet*. 15. C. *Appennini*, E. *Appenini*.

RUTILIUS CLAUDIUS NAMATIANUS.

DE SON RETOUR.

LIVRE SECOND.

Il n'était point encore long, il ne formait point encore plusieurs volumes, et il avait bien le droit d'être plus étendu, ce livre; mais il a craint que l'ennui ne cédât à un labeur continu, et que le lecteur ne s'effrayât d'un ouvrage perpétuel. Souvent un repas qui ne finit point fait prendre les mets à dégoût; l'eau devient plus agréable dans la soif, quand on la boit à petites gorgées. Elle semble donner des points de repos aux voyageurs fatigués, cette pierre qui porte inscrits des milles réitérés. Nous répartissons à travers deux opuscules une honte tremblante, qu'il eût été mieux d'endurer une seule fois.

Sortis enfin de l'orage obsidional de la mer, nous pûmes quitter le port de Pise et prendre le large. La mer sourit paisible sous les rayons qui la crispent, et l'onde sillonnée murmure un bruit léger. Alors commencent à se voir les flancs inclinés de l'Apennin, là où frémit Thétis repoussée par un mont aérien.

Celui qui voudrait embrasser des yeux toute l'Italie, cette maîtresse du monde, et toute également l'apercevoir de l'esprit, celui-là trouverait qu'elle s'avance pareille à

Qua fremit aërio monte repulsa Thetis.
Italiam, rerum dominam, qui cingere visu
Et totam pariter cernere mente velit,
Inveniet quernae similem procedere frondi,
Artatam laterum conveniente sinu.
Milia per longum decies centena teruntur
A Ligurum terris ad freta Sicaniae.
In latum variis damnosa anfractibus intrat
Tyrrheni rabies Hadriacique salis.
Qua tamen est iuncti maris angustissima tellus,
Triginta et centum milia sola patet.

Diversas medius mons obliquatur in undas,
Qua fert atque refert Phoebus uterque diem:
Urget Dalmaticos Eoo vertice fluctus,
Caerulaque occiduis frangit Etrusca iugis.
Si factum certa mundum ratione fatemur,
Consiliumque dei machina tanta fuit:
Excubiis Latiis praetexuit Apenninum,
Claustraque montanis vix adeunda viis.
Invidiam timuit natura, parumque putavit
Arctois Alpes oppossuisse minis:
Sicut vallavit multis vitalia membris,
Nec semel inclusit, quae pretiosa tulit.

21. C. *millia.* 24. E. W. *Adriacique.* 26. C. *millia.* 29. E W. *urget.* 30. C. *ethrusca.* 33. W. *Latii praetexuit.* C. *Appenninum.* E. *Appeninum.*

une feuille de chêne, resserrée par une ceinture qui embrasse ses deux flancs. On fait un million de pas, depuis le pays des Ligures jusqu'au détroit de Sicanie. Les vagues courroucées et rongeantes de la mer tyrrhénienne et de l'Adriatique pénètrent dans sa largeur par les différentes anfractuosités. Dans l'endroit où la terre est le plus resserrée par le voisinage de la mer, elle offre une largeur seulement de cent trente milles.

L'Apennin s'étend obliquement entre les deux mers, là où un soleil emporte le jour et où l'autre le ramène. Le sommet oriental commande la mer de Dalmatie, et le sommet occidental brise la mer de Toscane. Si nous avouons que le monde a été fait par une raison sûre, et qu'une si grande machine a été le conseil d'un dieu, nous devons croire qu'il a étendu l'Apennin pour servir de garde au Latium; pour être, avec ses voies montagneuses, une barrière à peine franchissable. La nature a craint l'envie, et a pensé que c'était peu d'avoir opposé les Alpes aux menaces d'Arctos. C'est ainsi qu'elle a mis une circonvallation de plusieurs membres autour des parties vitales, et ne se contente pas d'une seule enveloppe pour ce qu'elle a produit de plus précieux. Elle méritait d'être munie d'une multiple enceinte, et d'avance elle occupait la sollicitude des dieux, cette ville qui devait être Rome.

Iam tum multiplici meruit munimine cingi,
Sollicitosque habuit Roma futura deos.

Quo magis est facinus diri Stilichonis acerbum,
Proditor arcani qui fuit imperii.
Romano generi dum nititur esse superstes,
Crudelis summis miscuit ima furor,
Dumque timet quicquid se fecerat ipse timeri,
Immisit Latiae barbara tela neci.
Visceribus nudis armatum condidit hostem,
Illatae cladis liberiore dolo.
Ipsa satellitibus pellitis Roma patebat,
Et captiva, prius quam caperetur, erat.
Nec tantum Geticis grassatus proditor armis;
Ante Sibyllinae fata cremavit opis.
Odimus Althaeam consumpti funere torris,
Niseum crinem flere putantur aves.
At Stilicho aeterni fatalia pignora regni
Et plenas voluit praecipitare colos.
Omnia Tartarei cessent tormenta Neronis,
Consumat Stygias tristior umbra faces.
Hic immortalem, mortalem perculit ille;
Hic mundi matrem perculit, ille suam.

41. E. *Stiliconis.* 42. E. *quod fuit.* 51. C. E. *crassatus.* 53. W. *consumti.* 54. C. E. *Nisaeum.* 55. E. *Stilico.* 56. C. (?) W. *colus.*

Voilà pourquoi devient plus amer le crime de ce malheureux Stilichon qui a trahi l'arcane de l'empire. Pendant qu'il s'efforçait de survivre au peuple romain, sa cruelle fureur bouleversait tout en haut et en bas. Pendant qu'il redoutait les choses mêmes par lesquelles il s'était rendu redoutable, il introduisait de barbares traits pour la mort du Latium. Il cachait dans les entrailles nues de la patrie un ennemi armé, et causait cette calamité par un dol qui le laissait plus libre. Rome était ouverte à des satellites couverts de fourrures, et se trouvait captive avant d'être prise. Le traître ne s'est pas contenté d'employer contre elle les armes du Gète, il a brûlé d'abord les salutaires oracles des Sibylles. Nous haïssons Althée qui fit consumer le fatal tison; des oiseaux pleurent, dit-on, le cheveu de Nisus; mais Stilichon a voulu briser les gages fatidiques d'un empire éternel, et dérouler les pleins fuseaux. Que les atroces tourments du cruel Néron finissent désormais, et que les feux du Styx consument une ombre plus odieuse. Néron ne frappa qu'une mortelle, Stilichon a frappé une immortelle; celui-là frappa sa mère, celui-ci a frappé la mère du monde.

Sed deverticulo fuimus fortasse loquaces;
   Carmine propositum iam repetamus iter.
Advehimur celeri candentia moenia lapsu:
   Nominis est auctor sole corusca soror.
Indigenis superat ridentia lilia saxis,
   Et levi radiat picta nitore silex.
Dives marmoribus tellus, quae luce coloris
   Provocat intactas luxuriosa nives.

RELIQUA DESUNT.

61. C. E. W. *diverticulo*. 62. E. *proposito*. 67. E. *telus*.

Mais, dans notre digression, peut-être avons-nous été loquaces ; il faut reprendre maintenant le chemin que se propose notre poëme. Une rapide course nous jette dans une ville aux blanches murailles : c'est la brillante sœur du soleil qui lui a donné son nom. Les pierres qu'elle produit éclipsent la blancheur des lis, et rayonnent en veines bigarrées et polies. La contrée est riche en marbres dont l'éclat luxuriant défie la pureté de la fraîche neige.

LE RESTE MANQUE.

NOTES

SUR LE LIVRE PREMIER.

1. Potius. — Quelques commentateurs de Rutilius ont pensé qu'il pouvait manquer un distique au début de cet ouvrage; mais le mot *potius*, qui les a induits en erreur, n'est qu'un mot explétif, qui se trouve souvent ainsi dans les auteurs latins. Virgile a dit, par exemple, *Aen.* X, 631 :

« Quod ut oh! *potius* formidine falsa
Ludar. »

Puissé-je bien plutôt n'être abusé que par de fausses terreurs!

Et Rutilius ailleurs encore, I, 99 :

Hos *potius* dicas crevisse in sidera montes.

2. Tam-cito. — Ce vers contient une pensée semblable à celle de Symmaque, *Epist.* I, 24 : « Difficile est hinc abire « cum veneris, adeo si contemplari majestatem urbis nostrae « velis, justo citius videbitur revertisse. » *Il est difficile de s'en aller d'ici, quand on y est venu, tellement, si vous voulez contempler la majesté de notre cité, il vous semblera en être sorti trop tôt.*

3. Venerantibus. — Dans le sens d'habiter avec admiration : l'idée d'habiter n'est pas très-éloignée de celle du mot de l'auteur. Heinsius voulait qu'on lût *celebrantibus*.

5. Oh! quantum. — Imitation d'Ovide, qui a dit, III, *Trist.* XII, 25 :

« Oh! quater et quoties non est numerare beatum,
Non interdicta cui licet urbe frui! »

Oh! quatre fois et mille fois heureux le mortel à qui n'est point interdite la jouissance de Rome!

6. Nasci. — C'est ainsi qu'Ausone a dit, *in Grat. act.*, cap. 7 : « Dantur enim multa nominibus, et est Roma pro merito : » *On accorde beaucoup aux noms, et c'est un titre que celui de Rome.*

8. Ingenitum. — Dammius et Wernsdorf entendent cela d'une naissance illustre. Je crois que ce passage de Suétone en fera comprendre à peu près le véritable sens : *Plures e familia cognosci referre arbitror, quo facilius appareat ita degenerasse a suorum virtutibus Nero, ut tamen vitia cujusque quasi tradita et* ingenita, *retulerit.* Sueton. *Nero.* I. *extr.*

10. Non potuere. — C'est aussi la pensée d'Ovide, *Fast.* IV, 270 :

> Dignus Roma locus quo deus omnis eat.
> *Rome est digne de réunir tous les dieux dans son sein.*

Voyez encore Ammien Marcellin, XIV, 6.

12. Latias domos. — Le poète appelle moins heureux que ceux qui sont nés à Rome, mais heureux pourtant, ceux qui ont acquis des *maisons latiennes.* Wernsdorf a cru qu'il s'agissait ici du droit de Latium conféré par la constitution de Caracalla, et en vertu duquel des familles qui avaient exercé des magistratures obtenaient le droit de cité à Rome. Mais on sait que Caracalla avait fait autant de citoyens romains que l'Empire comptait de gens libres. Ainsi donc, ce n'est pas de cela que doit parler Rutilius, et alors nous croyons qu'il veut dire que heureux étaient ceux qui, tout en ayant pris naissance sur une terre étrangère, avaient néanmoins acquis des *maisons*, ou plutôt des domiciles dans le Latium, c'est-à-dire dans Rome même.

Le mot *Latium*, chez les poètes est souvent la même chose que celui de *Romanum*, comme dans Stace, *Sylv.* I, 112 ; comme dans Claudien, qui dit, *de Stilich.* III, 34 :

> Nec similis Latias patefecit gloria portas,

en parlant des *portes de Rome.*

Quant à *primis*, il veut dire ici *praecipuis*, *maximis*, *optimis*, comme dans ce passage d'Ovide, v. *Trist.* 8, 38 :

Haec sunt a primis proxima vota meis;

et dans celui de Cicéron, *Tuscul.*, I, II, 24 : *Idque primum ita esse velim, deinde mihi persuaderi tamen velim.*

12. Relligiosa patet. — C'est pour cela que Nazarius disait, *in paneg. Constantin. Aug.* XXXV : « Sensisti, Roma, tandem « arcem te omnium gentium, et terrarum esse reginam, cum « ex omnibus provinciis optimates viros curiæ tuæ pignora- « veris, ut senatus dignitas non minus nomine quam re « esset illustrior, cum ex totius orbis flore constaret. » *Tu as enfin senti, ô Rome, que tu es la capitale de toutes les nations, la reine de toutes les contrées; tu l'as compris, lorsque tu as enrôlé dans ta curie les principaux personnages de toutes les provinces, en sorte que la dignité du sénat ne soit pas moins illustre de nom que d'effet, puisqu'il se compose de la fleur du globe entier.*

Ici Rutilius parle un peu pour lui-même. Du reste, la république d'Athènes se montrait aussi généreuse que Rome envers les étrangers. Ælian. *Var. Hist.* XIV, 5.

15-16. Genii. *L'ordo* du 15e vers désigne évidemment le sénat, mais que faut-il entendre par les collègues? Quant au Génie, nous croyons avec Zumpt qu'il s'agit du célèbre Autel de la Victoire; et, quoiqu'il eût disparu, malgré le plaidoyer de Symmaque, notre poète, fidèle à ses souvenirs de mythologie païenne, pouvait très-bien en rappeler la mémoire dans son livre. —Voyez à propos de *Genii*, la note sur le vers 328.

17. Quale per aetherios. — L'aggrégation du Dieu suprême à la nature et à tout ce qui est renfermé en elle, se trouve ainsi comparée ici à la manière dont le génie de la Curie, ou du Sénat de Rome est uni à chaque sénateur. De même, en effet, que leur aggrégation constitue un génie que tous les hommes vénèrent, de même il y a un Dieu suprême dans

la nature entière, mais il se compose de toutes les choses diverses, dans lesquelles la totalité de sa force, se connaissant elle-même, est disséminée et répandue. L'association, le *concile* du latin, c'est l'assemblage et l'unité dans la variété, conditions avec lesquelles se forme la notion du Dieu.

Il n'y a pas de difficulté sur le sens de *concilium* et *conciliandi*, que Lucrèce prend souvent pour l'agglomération et la connexion des atomes. On peut voir les commentateurs, au liv. I, v. 134.

La comparaison de Rutilius est prise de la doctrine des Stoïciens, qui ont suivi la physiologie d'Héraclite, comme l'enseigne Cicéron, *de Nat. Deor.* III, 14. Or, les Stoïciens, tout en faisant de leur Dieu l'ame du monde, présentent ce Dieu comme un assemblage, un composé de toutes les choses qui existent. Vid. Marcus Antoninus, lib. IV, § 40; V. § 9.

On voit assez maintenant ce que le poète entend par *concilium*, à la place duquel il y avait autrefois *conjugium*.

Quant à ces mots *aetherios mundani vorticis axes*, ils désignent l'universalité de la nature, car de même qu'il y a l'axe et la pointe ou le pôle de la terre, de même il y a l'axe, le pôle de l'*éther*, c'est-à-dire du monde. Rutilius a employé le pluriel pour désigner les deux parties d'un seul axe du monde, l'une desquelles appartient à la terre par le pôle septentrional du monde, et l'autre au pôle méridional du monde par la terre. C'est ainsi qu'on lit dans Virgile, *Aen.* II, 512, *aetheris axes*; dans Ovide, *Fast.* III, 368; *Trist.* liv. II, 46. Il eût mieux valu nommer les deux *pôles*, mais puisque Rutilius avait mis pour le pôle le *vertex*, qui est le pôle septentrional, il était nécessaire de s'arrêter au nombre singulier.

18. Summi. . . . Dei. — Barthius, dans ses *Adversaria*, corrige cette leçon par *Summis. . . diis.*

21. Deformia. — Le poète semble avoir eu souvenir de ce passage de Cicéron, *Epist.* IV, 9 : « Nunc vero nec locus « tibi ullus dulcior esse debet patria, nec eam diligere

« minus debes, quod deformior est, sed misereri potius,
« nec multis claris viris orbatam privare etiam adspectu
« tuo. »

Maintenant, aucun lieu ne doit vous être plus agréable que la patrie; et vous devez non pas la chérir moins, parce qu'elle est défigurée, mais plutôt avoir compassion d'elle, puis, lorsquelle a perdu déjà tant d'illustres citoyens, ne pas la priver encore de votre présence.

Quant aux guerres qui avaient désolé toutes les Gaules, voy. Salvien, *Du Gouvernement de Dieu*, liv. VII; St. Prosper d'Aquitaine, *prologue* de l'opuscule *sur la divine Providence*, et Marius Victor, Eglogue *sur les Mœurs corrompues de son siècle*, tom. II, pag. 161 des *Poetae lat. min.*, édit. Lemaire. Nous avons traduit ces fragments dans nos Commentaires sur saint Jérôme, tom. V, pag. 473.

27. Nescire. — C'est-à-dire ne pas vouloir connaître, compter pour rien, comme dans Stace, *Thebaid*, VII, 575:

Et sua vulnera *nescit;*

et dans Lucain, *Pharsal.* VII, 410:

Tempora signavit leviorum Roma malorum,
Hunc voluit *nescire* diem.

30. Casas. — Lefranc de Pompignan s'est mépris sur le sens de *pastorales casas*, lorsqu'il a traduit ces mots par ceux-ci: *les cabanes de nos bergers*. L'expression *pastorales*, croyons-nous, signifie plus que cela, dans le vers de Rutilius; il s'agit do rustiques habitations, de maisons quelconques. C'est la *casa* des Italiens.

32. Arbuta nostra. — *Le nostra* désigne les terres de la Gaule ou celles du poète. Il a songé certainement à ce vers de Virgile, *Eclog.* 1,40:

Ipsi te fontes, ipsa haec arbusta vocabant.

Nous pensons que Rutilius parle ici de l'*arbousier*, l'espèce

pour le genre, la nature inculte et sauvage, car il a déjà désigné la nature cultivée; et l'*ipsos etiam fontes* ne peut se rapporter à celle-ci. *Arbuta* désigne les arbres sauvages, comme dans ce vers de Calpurnius. *Eclog.* VII, 72:

> Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.

L'*aurea poma* fait voir de quoi il s'agit. Quant à *arbusta*, il désigne les arbres cultivés par la main de l'homme.

35. Laxatis complexibus. — Les liens par lesquels Rome, cité aimée du poète, le retenait dans ses murs, sont transformés en *embrassements*. L'orateur Mamertinus a dit de même, *Paneg. Max. Aug.* 14, 4 (edit. Iaegeri): *Amplexus Romae carissimos interdum piis manibus resolvere*. Barthius lisait *lassatus*, Almeloveen approuvait cette leçon, et conjecturait *luctati;* puis enfin approuvait *laxati* ou *laxatis;* Schrader conjecturait *lassati*.

36. Vincimur. — Non point par le désir de revoir la patrie, mais par l'intérêt que lui inspirent mes affaires et mes possessions, et il entreprend ce dur et pénible voyage qu'il aurait dû entreprendre plutôt, mais encore s'y décide-t-il à peine. Burmann trouvait ici un autre sens, à savoir: Je puis à peine supporter en moi l'idée d'un voyage si tard entrepris. Il vaut mieux retourner Rutilius de cette manière; *Tolero iam iter sero a me suscipi*, comme dans Virgile, *Aen.* VI, 688:

> Vicit iter durum pietas,

pour *Pietas vicit me ut iter durum susciperem*.

39. — *Agger*, qui veut dire, *amas*, *monceau*, désigne la voie publique, laquelle ordinairement se forme de matériaux accumulés. Sidon. *Carm.* XXIV, 5:

> Antiquus tibi nec teratur agger,
> *Ne suis point l'ancienne voie.*

Severus Sanctus, dans son Eglogue *de Mortibus Boum*, 39, emploie la même expression dans le même sens:

> » Medio nam ruit aggere.

L'*agger* désigne spécialement le point élevé, le milieu de la route, comme dans ces vers de Paulinus de Périgueux, *Vita Mart.* IV, 155 :

> Carpebat praegressus iter, quo publicus agger
> Porrigit erectam per plana jacentia molem.

Cicéron, dans sa *Philippique* XIIe, 9, fait mention de la voie Aurélienne. Elle fut tracée l'an 512 de Rome, par les ordres de Caius Aurelius Cotta, et prit son nom. Voyez Sigonius, *de Antiquo jure Italiae*, lib. II. cap. ult. Nic. Bergier, *Hist. des Chemins de l'empire romain*, tom. 1, pag. 23. Il y avait deux voies Aurélia, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne commençait à la porte du Janicule, maintenant *porta di S. Pancrazio*, et, par les côtes maritimes de l'Etrurie, conduisait à Pise, puis de là jusques à Arles. La nouvelle prenait à la porte Aurélia, maintenant *Castel S. Angelo*, puis à quatre milles de Rome, atteignait l'ancienne voie. Fabretti, *De Aquis et Aquaeductibus veteris Romae*, pag. 51 et suiv. Nous apprenons de Flavius Vopiscus, *Aurelian.* 47, que la voie Aurélienne, qui offrait le plus court chemin pour venir dans les Gaules, passait par des terres boisées : *Etruriae per Aureliam usque ad Alpes maritimas ingentes agri fertiles sunt ac silvosi.*

40. Geticas. — « Gothi a Magoth, filio Iaphet, nominati « putantur de similitudine ultimae syllabæ, quos veteres « magis Getas quam Gothos vocavere ; gens fortis et poten- « tissima, mole ardua corporum, armorum genere terri- « bilis, de quibus Lucanus : »

> *Hinc Dacus premat, inde Getae succurrat Hibernus.*

« Daci autem Gothorum soboles fuerunt, et dictos putant « Dacos, quasi Dagos, quia de Gothorum stirpe creati sunt. « Isid. *Etymolog.* IX, 2. »

(1) Le passage de Lucain n'est pas tel dans les éditions de cet auteur, car elles portent, *Pharsal*, II, 54 :

> Hinc Dacus premat, inde Getes; occurrat Iberis
> Alter.

On pense que, d'après la ressemblance de la dernière syllabe, les Goths ont été nommés ainsi de Magoth, fils de Japhet; les anciens les appellent Gètes plutôt que Goths. C'est une nation forte et très-puissante, une nation à la stature et à la corpulence gigantesques, aux armes terribles, et dont Lucain a dit:

Que le Dace nous presse d'un côté, que de l'autre l'Ibère appuie le Gète.

Les Daces descendent des Goths, et sont appelés Daces, pense-t-on, comme qui dirait Dages, parce qu'ils viennent de la race des Goths.

Quant aux ravages exercés en Italie par les Gètes, on peut consulter Jornandès, *De Rebus Geticis*, XXX.

Ense vel igne du même vers est une locution poétique pour *ense et igne*. Virgile en offre une pareille dans le vers suivant, *Aen.* VI, 769:

Silvius Aeneas pariter pietate vel armis
Egregius;

et Claudien, de *Bello Get.*, 131:

Pectora Fabricii donis invicta vel armis.

Les Gètes avaient ravagé surtout la voie Aurélienne, lorsque en 412, sous la conduite d'Ataulphe, ils passèrent de l'Italie dans les Gaules.

Les peuples du Nord détruisirent ainsi partout les plus beaux ouvrages des Romains, et brisèrent leurs ponts, leurs grandes voies de communication. En vain quelques hommes d'un bras ferme et hardi essayèrent de relever tant de ruines; les ravages des Barbares et ceux du temps y allaient trop vite. Narsès, cet habile général de Justinien, fut un de ceux qui tentèrent d'opposer une digue au torrent destructeur. Ainsi, nous le voyons relevant sur la voie Salaria un pont que Totila avait abattu, et y faisant graver l'inscription suivante (1):

Quam bene curvati directa est semita pontis,
Atque interruptum continuatur iter?

(1) Lemaire, *Poetae latini min.*, tom. IV, pag. 555.

Calcamus rapidas subiecti gurgitis undas,
Et libet iratae cernere murmur aquae.
Ite igitur faciles per gaudia vestra, Quirites,
Et Narsin resonans plausus ubique canat.
Qui potuit rigidas Gothorum subdere mentes,
Hic docuit durum flumina ferre iugum.

« Comme elle est bien dirigée la route du pont arqué, et que le chemin interrompu se continue bien ! Nous foulons aux pieds les rapides ondes du gouffre soumis, et nous aimons à voir le murmure de l'eau irritée. Allez donc facilement par vos joies, vous Quirites, et que le nom de Narsès retentisse en d'universels applaudissements. Celui qui a pu soumettre les farouches esprits des Goths, celui-là a enseigné aux fleuves à porter un rude joug. »

41. Non silvas domibus. — Lefranc de Pompignan n'a pas, croyons-nous, le vrai sens de ces mots. « Plus de maisons sûres pour les voyageurs, dit-il, plus de ponts pour traverser les fleuves. » Rutilius veut dire que, les habitations étant devenues très-rares, les forêts peuvent désormais envahir le sol. Lemaire a parfaitement expliqué ce passage, auquel les divers commentateurs avaient donné le sens adopté par Lefranc.

43. Oscula. — Ces baisers donnés aux portes et aux seuils des maisons reviennent fréquemment chez les poètes anciens. — Voy. Virgile, *Æn.* II, 490; Val. Flacc. IV, 373, et Amien Marcellin, XXV, 9.

44. Limina sacra. — Ovide disait de lui-même partant pour l'exil, I, *Trist.* III, 56 :

Ter limen tetigi; ter sum revocatus, et ipse
Indulgens animo pes mihi tardus erat.

Trois fois je touchai le seuil, trois fois je revins sur mes pas; et mes pieds mêmes, par leur lenteur, étaient d'intelligence avec mon ame.

L'épithète de *sacra* vient ici de ce que le poète fait de Rome une divinité. Tibulle a dit, I, *Eleg.* II, 84 :

> Et dare sacratis oscula limiuibus.
> *Et donner des baisers aux seuils sacrés.*

46. Fletus. — Ovide encore dit comme Rutilius, I *Trist.*, III, 42 :

> Singultu medios praepediente sonos.
> *Les sanglots entrecoupant ses paroles.*

47. Pulcherrima mundi. — Ammien Marcellin, XIV, 6 : « Per omnes tamen, quotquot sunt, partes terrarum, ut « domina suspiceris et regina. » *Puisses-tu, dans toutes les parties du monde, être regardée comme la dominatrice et la reine!*

Et Virgile, *Georg.* II, 534 :

> Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma.
> *Rome est devenue la plus belle des choses.*

Dans la bonne latinité, *mundus* désigne le ciel, ou la terre et le ciel, et tout ce qui existe. L'acception donnée à ce mot par notre poète serait empruntée de la tradition des livres saints, d'après la conjecture de Wagner, *ad Ammian. Marcell.*, XIV, 8, et celle de Gesner, *ad Claudian. in Ruf.* I, 87. Cependant, *mundus* a déjà le sens d'ici, dans Lucain, I, 160; II, 48; IV, 393; VII, 70, 108, 250, 278; — dans Claudien, *de Bell. Gild.* 161, 237; *in Ruf.* I, 143; *de Bell. Get.* 573, etc...

49. Genitrix. — Claudien a dit, *Stilich.* III, 150 :

> Haec est in gremium victos quae sola recepit,
> Humanumque genus communi nomine fovit,
> Matris, non dominae ritu; civesque vocavit
> Quos domuit, nexuque pio longinqua revinxit.

C'est elle qui seule ouvrit son sein aux vaincus, et, mère plutôt que maîtresse du genre humain, étendit à l'univers entier son

nom protecteur, donna aux peuples conquis le nom de concitoyens, et s'attacha par des liens pieux les contrées les plus lointaines.

Voilà pour le *genitrix hominum.*

Rutilius entend par le *Deorum genitrix*, les dieux que Rome se fit à elle-même, tels que Romulus et les Césars, puis les dieux étangers qu'elle importa chez elle :

> Moerent Indigetes, et si quos Roma recepit
> Aut dedit ipsa Deos,

disait Claudien, *Bell. Gild.* 131.

Les Indigètes pleurent aussi, et, avec eux, les dieux que reçut ou que donna Rome.

Voy. Florus III, 13, 18. — Ovid. I, *Trist.* IV, 70.

50. Per tua templa — Martial a dit de même, *Epigr.* X, 51 :

> ..... Capitolini summum penetrale Tonantis,
> Quaeque nitent coelo proxima templa suo.

Le gigantesque sanctuaire de Jupiter Capitolin, et ces temples éclatants qui touchent au séjour de leurs dieux.

Tertullien est encore plus concis et plus énergique. « Capitolia coelo certantia, » dit-il. *Apologet.* XXV.

52. Sospes. — Non seulement tant qu'il y a vie, mais encore tant que l'esprit reste sain. Le poète semble faire allusion à ceux qui précipitaient la ruine de l'Empire, et c'est ainsi qu'il parle de la fureur de Stilichon, II, 44.

Cuper, *Observat.* lib. II, pag. 6, conjecture *hospes*, c'est-à-dire : quiconque t'a vue, t'a habitée, ne saurait t'oublier vivre loin de toi.

57. Tendis. — Graevius et Broukhusius, *ad Tibull.* II, *Eleg.* II, 59, substituaient *fundis*; Burmann voulait qu'on lût :

> Radios aequali munere pensas.

Barthius, *Advers.* XXII, pag. 17, lisait de son côté :

> Solis radiis aequalia muenia tendis,

C'est-à-dire, tu embrasses l'univers dans tes murailles immenses.

63. Patriam. — Ce sont presque les mêmes expressions que dans Pline, *Hist. nat.* III, 5 : « Numine Deum electa,... « quae una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret. *Ville privilégiée des dieux, et destinée à devenir la patrie de toutes les nations répandues sur le globe.*

64. Par *iniustis*, Rutilius veut dire que les nations vivaient presque toutes sans lois fixes, et étaient conséquemment injustes, du moins dans la pensée des Romains, qui regardaient comme quelque chose d'excellent et leur droit et leurs lois. Notre poète ici encore paraît s'être rappelé Claudien, *Stilich.* III, 136 :

> Armorum legumque parens, quae fundit in omnes
> Imperium, primique dedit cunabula juris.

Mère des armes et des lois, elle étend son empire sur l'univers, et fut le berceau de ta science du droit.

Castalion lisait *invictis*, parce qu'il ne trouvait pas de sens à *iniustis*, qui est, en effet. un peu forcé, dans le sens que nous lui donnons d'après Wernsdorf et Zumpt. Nous ne croyons pas que, dans la langue latine, on trouve souvent ce mot avec cette signification.

66. Urbem—orbis. Ce parallélisme ne peut se traduire en français. C'est comme l'*urbi* et *orbi* de la bénédiction papale.

67. Cette origine est souvent rappelée par les poètes latins. Ainsi Ovide, *Fast.* I, 39 :

> Martis erat primus mensis, Venerisque secundus;
> Haec generis princeps, ipsius ille pater.

Le premier mois fut consacré à Mars, le second à Vénus; celle-

ci était la source de la race de Quirinus, celui-là était son père.

Et ailleurs, *Fast.* IV, 57 :

> Ille suos semper Venerem, Martemque parentes
> Dixit, et emeruit vocis honore fidem.

Toujours Quirinus compta Mars et Vénus parmi les auteurs de sa race, et sa parole mérita confiance.

Martial dit également, V, 7 :

> .... Sumus Martis turba, sed et Veneris.
> *Nous sommes le peuple de Mars et aussi de Vénus.*

69. Clementia. — Properce dit de même, III. *Eleg.* XXII, 20 :

> Famam, Roma, tuae non pudet historiae,
> Nam quantum ferro, tantum pietate potentes
> Stamus; victrices temperat ira manus.

La Renommée, ô Rome, n'a point à rougir de ton histoire, car autant nous sommes puissants par le fer, autant nous le sommes par la clémence; tu sais, quoique courroucée, retenir ta main victorieuse.

71. Certandi, Parcendi. — C'est la pensée de Virgile, *Æn.* VI, 854 :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento;
> Parcere subiectis et debellare superbos.
>
> *Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;*
> *Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers.*
>
> Trad. de Delille.

73. Inventrix oleae. — Une dispute s'éleva entre Minerve et Neptune. Tous deux voulaient donner leur nom à la ville d'Athènes. Pris pour juges, les dieux déclarèrent que celui qui ferait aux hommes le présent le plus utile donnerait son nom à la ville nouvelle. Neptune, d'un coup de trident, fit sortir du sein de la terre un cheval; Minerve, de sa pique,

en fit sortir l'olivier; les dieux décidèrent en faveur de Minerve. C'est par allusion à ce mythe que Virgile a dit, *Georg.* I, 18 :

> Oleaeque Minerva
> Inventrix.
>
> *Minerve, inventrice de l'olivier.*

74. Puer. — C'est Triptolème, que Virgile appelle, *Georg.* I, 19 :

> Uncique puer monstrator aratri.
> *L'enfant qui enseigna l'usage de la charrue recourbée.*

Voyez encore Ovide, *Fast.* IV, 559.

75. Paeoniam. — Pæon, médecin des dieux, et dieu lui-même, guérit Pluton, blessé par Hercule; et Mars, blessé par Diomède. Hom. *Iliad.* V, 401, 899. *Odyss;* IV, 232.

76. Nobilitate. — Almeloveen croit qu'il y a une faute dans le 76ᵉ vers, où Rutilius dit :

> Aros Poeniam meruit medicina per artem,
> Factus et Alcides nobilitate deus.

Il aimerait mieux lire *ferocitate deus*, mais on ne peut pas faire un dactyle de *ferocitate*. On pourrait lire, ce semble :

> Factus et Alcides nobilis arte deus,

ou plutôt *fretus et Alcides*, comme il y a dans les anciennes éditions. Rutilius a imité cet endroit d'Horace, III, *Od.* III, 9 :

> Hac *arte* Pollux et vagus Hercules
> *Innixus* arces attigit igneas.

Outre cela, il y a ici une espèce de comparaison d'Hercule et d'Æsculape, laquelle demande qu'il y ait le mot *ars*, dans le second vers, aussi bien que dans le premier :

> Aras Paeoniam meruit medicina per *artem*,
> Fretus et Alcides nobilis *arte* deus.

On ne doit pas s'étonner de trouver ici *nobilis deus*, puisque Pedo Albinovanus a bien dit *nobile numen*, dans son *Elégie à Livie*, vers 409 :

> Sideris hoc obitus terris instare monebat,
> Et mergi Stygia *nobile numen* aqua.

J. Le Clerc, *Biblioth. univ.*, tom. V, pag. 248. M. Zumpt, en relatant ces diverses conjectures et quelques autres encore, explique *nobilitate*, non point par la vertu et par la magnanimité du courage, car en latin ce n'est pas *nobilitas* qui exprime ces choses, mais il entend le mot et de la renommée et de l'éclat des hauts faits d'Alcide, et rapporte ce passage de Cicéron : *Herculem illum quem hominum fama, beneficiorum memor, in concilio coelestium collocavit.* Offic. III, 5. Au reste, on voit que cet endroit de Rutilius a embarrassé les commentateurs.

82. Pulchrius imperium. — Souvenir d'Horace, *Carm. saec.* 11-13 :

> Alme sol,... possis nihil urbe Roma
> Visere majus!

Soleil sacré, puisses-tu ne rien voir de plus grand que la ville de Rome!

Claudien a dit de même, *Stilich.* III, 130 :

> Proxime dis Consul, qui tantae prospicis urbi,
> Qua nihil in terris complectitur altius aether;
> Cuius nec spatium visus, nec corda decorem,
> Nec laudem vox ulla capit.

Combien tu te rapproches des dieux, toi, Consul, qui veilles sur cette gigantesque cité, supérieure à tout ce que l'éther enveloppe ici-bas; sur cette cité dont la vue ne peut embrasser l'espace, ni l'esprit concevoir la puissance, ni la parole raconter la gloire!

83. Assyriis, etc. — Encore une imitation de Claudien, *Stilich.* III 162 :

> Sic male sublimes fregit Spartanus Athenas,
> Atque idem Thebis cecidit; sic Medus ademit
> Assyrio, Medoque tulit moderamina Perses;
> Subiecit Macedo Persen, cessurus et ipse
> Romanis.

Ainsi la trompeuse puissance d'Athènes a été brisée par le Spartiate; ainsi celui-ci est tombé ensuite sous les coups de Thèbes; ainsi le Mède a ravi l'empire à l'Assyrien, et le Perse l'a enlevé au Mède; le Perse à son tour, a subi le joug du Macédonien, qui, lui-même, a dû se soumettre aux Romains.

Et les Romains, après avoir tout dompté, ont vu leur vaste empire morcelé par les Barbares, que la Providence tenait en réserve aux froides régions du Nord. Ce n'est point là ce que le panégyriste de Stilichon prédisait à Rome.

Le vers 83 et le 84 ont torturé les commentateurs, sans que nous voyions sortir de leurs conjectures une solution satisfaisante. Indépendamment des variétés de leçons jetées au bas du texte, nous rapporterons encore celle de Crusius, qui, dans ses *Probab. Critic.*, pag. 57, lisait :

> Quid simile Assyriis comprendere contigit armis,

ou *contendere?* M. Zumpt ponctue ainsi :

> Quid simile Assyriis? Connectere contigit armis
> Medi finitimos cum domuere suos.

Il prétend que c'est là la seule ponctuation véritable, et il explique ensuite sa pensée. L'Empire Romain contient tout par les armes et par les lois; les Mèdes ou les Perses, car ceux-ci sont cachés sous le nom de ceux-là, dit M. Zumpt, soumirent seulement par les armes, c'est à dire par la force et la guerre quelques peuples, et ne s'avancèrent pas au delà des nations limitrophes. *Quid simile Assyriis?* voudrait dire suivant le docte éditeur : *Quid habent Assyrii simile im-*

perio Romano? Cela est un peu forcé, ce nous semble. Ne serait-on pas tout aussi bien admis à dire : *Qu'y a-t-il de semblable aux Assyriens*? Mais ensuite, d'après la ponctuation de M. Zumpt, comment arriver par une construction logique des mots au sens qu'il adopte?

Nous voyons qu'il s'agit, dans Rutilius, de la grandeur et de la dimension de l'Empire Romain. Or, quoique notre version ne soit pas dégagée de tout embarras, nous disons : *Quid simile contigit Assyriis armis connectere, cum Medi*, qui, juxta Claudianum, Assyrio moderamina ademerunt, *finitimos domuere suos*, et in vicem Assyriorum successere? Nous croyons cette interprétation plus facile et plus naturelle que celle de M. Zumpt.

85. Macetum Tyranni. — Nous conservons à ce mot de *tyran* le sens que présente le τύραννος des Grecs. Il n'avait rien d'abord de l'odieux qu'il prit ensuite et qu'il a chez nous dès longtemps.

Le poéte désigne par les *Macetum tyranni* les rois Macédoniens de Syrie, lesquels firent contre les rois Parthes différentes guerres pour avoir l'Empire de l'Asie, et furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. J'écris *Macetum*, dit M. Zumpt, parce que ce mot dérive du nominatif *Macetae*, en grec Μακέται, que l'on trouve daus Aulu-Gelle, IX, 3. Voir les commentateurs de Lucain, II, 647; V, 2.

87. Plures animae. — Allusion probablement à ce Géryon de la fable auquel les poètes donnent trois vies et six mains. C'est ainsi que Silius Italicus disait, *Punic.* I, 278 :

> Tres animas namque id monstrum, tres corpore dextras
> Armarat, ternaque caput cervice gerebat.

Le monstre, en effet, s'était armé d'une triple vie, d'un triple bras pour se défendre, et chacun de ses trois cous soutenait une tête.

93. Decora alta tropaeis. — Les *decora* du poète sont les magnifiques édifices, les temples, les arcs de triomphe, les

portiques ornés des dépouilles conquises sur les ennemis. *Vetera hostium spolia detrahunt templis porticibusque*, dit Tite-Live, XXII, 57. *Ianos arcusque cum quadrigis et insignibus triumphorum per regiones urbis tantos ac tot extruxit*, dit Suétone, *Domit.* 13. Voir Claudien, VI *Honor. Cons.* 50; *Stilich.* III, 67. — Stace, IV *Sylv.* III, 97.

100. Allusion aux travaux que les géants élevèrent contre Dieu, et qui font dire à Lucilius, dans son *Ætna*, 43 :

> Tentavere, nefas! olim detrudere mundo
> Sidera.

Jadis ils essayèrent, crime affreux, de faire tomber les astres sur le monde.

101. INTERCEPTA-MURIS. — Le poète a raison de dire que des fleuves allaient s'ensevelir dans les murs de Rome; les bouches d'acqueducs prenaient plus d'eau qu'il n'en parvenait à Rome, car on en dérivait une certaine quantité pour l'irrigation des champs suburbains. Quant aux rivières détournées, voyez Frontin, chap. 14, 15, 90 et 93.

102. CONSUMUNT LACUS. — Voir leurs noms dans Frontin, chap. 11 et 93. Les *celsa lavacra* du poète sont les thermes que les empereurs romains, depuis Auguste, faisaient construire pour le peuple; et, de peur qu'on n'en détournât l'eau, ils affectaient à ces magnifiques bains des acqueducs particuliers. Ainsi, il y avait les thermes de Trajan, d'Antonin. Lampride écrit d'Alexandre Sévère, chap. 25 : *Thermas nominis sui* (constituit), *iuxta eas quae Neronianae fuerunt, aqua inducta, quae Alexandrina nunc dicitur.*

106. INNOCUAM. — Par les mots *innocuam sitim*, Rutilius entend une soif que l'on peut assouvir, sans que cela devienne *nuisible*, parce que l'on use d'une eau très-pure.

107. SUBITUS GURGES. — Ovide et Macrobe racontent cet évènement; il n'est qu'indiqué dans les *Fastes*, I, 265-272. Le récit de Macrobe est plus détaillé.

« Cum, bello Sabino, quod virginum raptarum gratia

« commissum est, Romani portam quae sub radicibus collis « Viminalis erat, quae postea ex eventu Ianualis vocata « est, claudere festinarent, quia in ipsam hostes irruebant; « postquam est clausa, mox sponte patefacta est. Cumque « iterum ac tertio idem contigisset, armati plurimi pro « limine, quia claudere nequibant, custodes steterunt, cum- « que ex altera parte acerrimo praelio certaretur, subito « fama pertulit fusos a Tatio nostros. Quam ob causam « Romani, qui aditum tuebantur, territi profugerunt. Cum- « que Sabini per portam patentem irrupturi essent, fertur « ex aede Iani per hanc partem magnam vim torrentium « undis scatentibus erupisse, multasque perduellium ca- « tervas exustas ferventi aqua, aut, devoratas rapida vora- « gine, deperiisse. Ea re placitum est, belli tempore, velut « ad urbis auxilium profecto deo, fores reserarentur. » *Saturnal.* I, 9.

Dans la guerre Sabine, laquelle fut entreprise au sujet des jeunes filles enlevées, comme les Romains se hâtaient de fermer la porte qui était au pied de la colline Viminale, appelée depuis Januale, à cause même de l'évènement, et qu'ils la fermaient parce que les ennemis se précipitaient sur elle, il arriva que lorsqu'elle fut fermée, elle se rouvrit tout à coup d'elle-même. La chose étant arrivée une seconde et une troisième fois, de nombreux soldats se tinrent en armes pour la garder, puis qu'ils ne pouvaient la fermer, et, comme il se livrait de l'autre côté un très-opiniâtre combat, le bruit courut aussitôt que les nôtres avaient été mis en déroute par Tatius. A cette nouvelle, les gardiens de la porte s'enfuirent effrayés. et, lorsque les Sabins voulurent en gagner l'entrée, il vint par là, du temple de Janus, à ce que l'on raconte, des torrents d'eau bouillante, dont la chaleur étouffa des bataillons d'ennemis, ou les fit périr en de rapides tourbillons. On ordonna, à cause de cela, qu'en temps de guerre, cette porte fût ouverte comme pour donner entrée au dieu venant secourir la ville.

La porte Januale qui, selon la renommée, fut placée à l'endroit même où jaillirent les eaux, ne se trouvait donc

pas au pied du mont Viminal, mais ce n'est point une raison pour qu'on puisse, avec Bunsenius, *Descript. Romae*, tom. I, pag. 145, regarder ce récit de Macrobe comme intercalé par les copistes. Macrobe, en rapportant une fable encore accréditée de son temps, ne se sera pas soigneusement instruit de la situation des lieux.

La *voie Tarpéienne* était celle qui menait de la route de ce nom au mont Palatin ; les ennemis étaient placés sur cette roche, et les Romains sur le Palatin.

109. Aeternus veut dire ici qui coule non pas en tel ou tel temps, mais toujours; c'est ainsi qu'on lit dans Ovide, III *Amor.* VI, 20 :

Tu potius, ripis effuse capacibus amnis,
(Sic aeternus eas), labere fine tuo.

Et au XV[e] livre des *Métamorphoses*, 550 :

Gelidum de corpore fontem
Fecit et aeternas artus tenuavit in undas.

Burmann et Wernsdorf n'ont pas bien compris le sens de cet *aeternus*.

111. Inclusas inter laquearia. — Genre de luxe dont il est plus d'une fois question dans les auteurs latins. Tibulle, III *Eleg.* III, 15 :

Et nemora in domibus sacros imitantia lucos.

Des forêts qui, dans ma maison, imitent nos bois sacrés.

Horace, I *Epist.* X, 22 :

Nempe inter varias nutritur silva columnas.

Quoi! des forêts s'élèvent parmi vos diverses colonnes!

Sénèque, *Controv.* V, 5 : « Intra aedificia vestra undas et nemora comprehenditis. » *Vous enfermez dans vos édifices et des eaux et des bois.*

Voyez encore Statius, I *Silv.* II, 155 ; — *Ibid.* III, 59.

Les printemps d'hiver suggéraient cette phrase au déclamateur Sénèque, *Epist.* CXXII : « Non vivunt contra naturam, qui hieme concupiscunt rosam, fomentoque aquarum « calentium et calorum apta imitatione, bruma lilium, « florem vernum exprimunt? »

Ne violent-ils pas les lois de la nature ceux qui demandent la rose à l'hiver, et qui, par les irrigations d'une onde attiédie, par une température factice habilement ménagée, arrachent aux frimas le lis, cette fleur du printemps?

Voir Bekker, *in Gallo*, tom. I, pag. 289. Pacatus, écrivain du siècle de Rutilius, disait, dans son *Panégyrique de Théodose*, 14 : *Parum se lautos putabant, nisi luxuria vertisset annum, nisi hibernae poculis rosae innatassent*; et il mentionne, à ce sujet, un peu auparavant : *Peregrini aeris volucres, alieni temporis flores.*

Ces vergers factices étaient donc destinés à avoir des oiseaux et à offrir en tous temps des fleurs et des fruits. C'est pour cela que le poète ajoute *vere tuo annus.*

Au lieu de *vernula qua* (c'est-à-dire *où*), l'édition Princeps portait *vernulaque*, ce que l'on a pris pour *quae, quae ludat*, Pithou lisait *quis*, et le faisait rapporter à *silvis*; Graevius *quam*, c'est-à-dire *quam vario*; Crusius, *Probab. Crit.* p. 68 :

Quam vario carmine laudet avis.

Barthius, qui cherchait quelque chose de singulier, *Advers.* XXII, 17 :

Qua Iuuario carmine ludat.

Vernula veut dire un oiseau indigène, domestique; on emploie ordinairement le mot *vernacula*, comme dans Varron, III, *de Re rustica*, V, 5 : *Aves vernaculae.*

On lit dans Ovide, III *Trist.* XII, 8 :

Indocilique loquax gutture vernat avis;

et quelques manuscrits portent *garrit*, au lieu de *vernat*. Scriverius conjecturait de là que Rutilius avait écrit *garrula avis.*

Crusius, *Probab. Critic.* pag. 58, change en *aucta* le *victa* du vers 114.

116. In viridis comas. — Il y a quelque chose de semblable dans Prudentius, *in Symmach.* II, 655. C'est Rome qui parle :

> Senium omne renascens
> Deposui, vidique meam flavescere rursus
> Caesariem.

Renaissant, j'ai déposé toute vieillesse, et j'ai vu jaunir de nouveau ma chevelure.

117. Turrigero. — Dans Lucain, *Pharsal.* I, 185, Rome est aussi couronnée de tours, comme Cybèle :

> Ut ventum est parvi Rubiconis ad undas,
> Ingens visa duci patriae trepidantis imago,
> Clara per obscuram vultu maestissima noctem,
> Turrigero canos effundens vertice crines,
> Caesarie lacera nudisque adstare lacertis,
> Et fletu permixta loqui.

Dès qu'il est arrivé sur les bords de l'humble Rubicon, la grande ombre de la patrie tremblante apparaît à César, puis, le visage accablé de tristesse, et éclatante au milieu de la nuit obscure, elle laisse tomber de sa tête couronnée de tours ses cheveux blancs, sa chevelure en lambeaux, et, debout, les bras nus, jette ces paroles entremêlées de gémissements.

118. Aureus umbo. — Emprunté à Virgile, *Aen.* X, 271 :

> .... Et vastos umbo vomit aureus ignes.
> *Son bouclier vomit des torrents de clarté.*

trad. de Delille.

119. Tristem casum. — La prise de Rome par Alarich. Le poète veut que la Ville éternelle ne laisse pas paraître sur elle des traces de cet affront, *deleta iniuria.*

121. Adversis sollemne tuis. — Rutilius imite Claudien,

Stilich. III, 140-149, et les nobles élans d'Horace, IV *Carm.* IV, 53-68. Le *ditia damna* du vers suivant n'est-il pas la même chose que :

Per damna, per caedes ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Au milieu des pertes et des désastres, elle puise dans le fer même une force, une vie nouvelle.

125-128. Victoris Brenni. — « Voilà des vers d'une grande « beauté, dit Lefranc de Pompignan ; on n'en faisait « pas de meilleurs du temps d'Auguste. C'est un échantillon « du génie et du style de Rutilius. »

Mais toujours le poète semble se rappeler Claudien, car celui-ci a quelque chose d'analogue, *de Bello Getico*, 290 :

Saepe lacessitam, sed non impune, fatemur
Ausoniam ; haec Senonum restinxit sanguine flammas.

Souvent, nous l'avouons, l'Ausonie fut attaquée, mais non point impunément. Elle éteignit dans le sang des Sénones les flammes qu'ils allumèrent.

Il faut peut-être dire plutôt que Rutilius et Claudien ont mis en vers la phrase même de Florus, car on lit dans celui-ci : « Subito aggressus a tergo Camillus adeo cecidit ut omnia « incendiorum vestigia Gallici sanguinis inundatione de- « leret. » *Hist. rom.* I, 13.

Soudain Camille les attaque par derrière, et en fait un tel carnage qu'il efface dans des torrents de sang Gaulois toutes les traces de l'incendie.

Cette défaite des Sénonais vengea les Romains de l'échec éprouvé sur l'Allia, petite rivière qui prend sa source dans la Sabine, et se jette dans le Tibre, à trois lieues de Rome. La guerre contre les Gaulois dura de l'an de Rome 364 à 369. Les Romains ne méritèrent pas alors, non plus qu'en bien d'autres circonstances, l'éloge que leur donne Rutilius, dans le 89e vers, *iustis bellorum causis*, car les trois fils de

Fabius Ambustus, ayant été envoyés en ambassade auprès des Gaulois, se mirent contre eux à la tête des Clusiens. L'aîné des Fabius tua même de sa propre main un des chefs ennemis. Au lieu de se conduire en *barbares*, suivant l'épithète de Florus, les Gaulois, avant de tirer l'épée, envoyèrent à Rome des députés pour demander vengeance de cet attentat. On ne répondit à leurs plaintes qu'en donnant à ces mêmes Fabius le commandement des troupes levées contre les Gaulois. La guerre devint inévitable.

126. Foedera saeva. — C'est le traité, c'est l'humiliation des Fourches Caudines, l'an de Rome 321. Voyez Tite-Live, *Hist.* IX, 1-15. Les Samnites furent défaits par le consul Papirius Cursor, l'an de Rome, 434, Voyez Rollin, *Hist rom.* livre IX.

127. Pyrrhus, roi des Epirotes, fut un des plus terribles ennemis de la puissance romaine. Voyez Tite-Live, *ibid.*, et Florus, I, 18. Hannibal faillit jeter par terre ce colosse qui écrasait le monde, mais ces deux grands rivaux finirent tristement.

« Hannibal, de Hispaniae finibus orta tempestas, dit « saint Jérome, cum vastasset Italiam, vidit Urbem, nec « ausus est obsidere. Pyrrhum tanta tenuit Romani nomi- « nis reverentia ut, deletis omnibus, e propinquo recederet « loco, nec audebat victor adspicere quam regum didicerat « civitatem. Et tamen, pro hac iniuria, non enim dicam su- « perbia, quae bonos exitus habuit, alter, toto orbe fugiti- « vus, tandem Bithyniae mortem veneno reperit; alter, « reversus in patriam, in suo regno occubuit, et utriusque « provinciae populi Romani vectigales sunt. »

Hannibal, cet orage venu des extrémités de l'Espagne, vit Rome, après avoir ravagé l'Italie, et n'osa l'assiéger. Pyrrhus eut tant de respect pour le nom romain que, après avoir tout renversé, il s'éloigna des portes de Rome, et n'osa, quoique vainqueur, regarder une ville qu'il avait apprise à considérer comme une cité de rois. Cependant, en punition je ne dirai point de cet orgueil, mais de cette injure, qui eut des suites heureuses, celui-

là, fugitif sur toute la terre, mourut enfin de poison en Bithynie; celui-ci, de retour en son pays, fut tué dans son propre royaume, et les états de l'un et de l'autre sont tributaires du peuple romain. Lettres de Saint Jérome, tom. V, pag. 121-3 de notre édition.

Horace met dans la bouche d'Hannibal ces énergiques paroles de découragement, IV, *Od.* IV, 48 :

> Dixitque tandem perfidus Hannibal :
> Cervi, luporum praeda rapacium,
> Sectamur ultro quos opimus
> Fallere et effugere est triumphus.

Il s'écrie enfin le perfide Hannibal : « Nous, cerfs timides, proie assurée de ces loups rapaces, nous allons chercher ces hommes, et les tromper, leur échapper ce serait déjà un noble triomphe! »

Au lieu de *non distulit*, Burmann proposait *modo distulit*, parce que Brennus (ou plutôt le *brenn*, le chef des Gaulois, car les écrivains de Rome ont pris un titre pour un nom propre), périt en Grèce long-temps après ses succès contre Rome. Mais il y avait un châtiment suffisant, dès qu'il fut vaincu et chassé par le dictateur Furius Camillus.

Schrader proposait de lire *foedere foeda*, au lieu de *saeva*.

129. Nisu-resurgunt. — Ovide, IV *Pont.* VIII, 28, emploie le verbe *resurgere* dans le même sens :

> Obruta de mediis cymba resurget aquis.

Nous faisons cette observation, parce que Burmann, d'après cette ligne de Sénèque, *Nat. Quaest.* II, 9 : *Discus non descendit, sed resilit*, proposait à tort le verbe *resultat*.

131. Fax inclinata — On lit dans Ovide, I *Amor.* II, 11 :

> Vidi ego jactatas mota face crescere flammas,
> Et vidi, nullo concutiente, mori.

J'ai vu des flambeaux agités avoir une flamme plus active, et je les ai vus s'éteindre, quand on cessait de les agiter.

133. Porrige victuras romana in saecula leges. — Ces lois qui vivront, ou bien que tu dois étendre de façon à ce qu'elles vivent des *siècles romains*, c'est-à-dire qu'elles soient aussi éternelles que Rome.

Burmann conjecturait :

> Romanas ventura in saecula leges;

Schrader :

> Romanas victura in saecula leges.

Nous avons conservé dans la version ce que l'épithète offrait d'ambitieux et de fier.

135. Quamvis sedecies, etc. — Cela équivaut à 1169 ans, et l'année qui s'écoulait était l'an 416. Rutilius a suivi l'ère varronienne, comme le démontre M. Zumpt, dans ses *Observat.* sur notre poète, § III.

137. Nullis obnoxia metis. — Nous avons entendu, au vers 133[e], le poète nous parler de *siècles romains*, c'est-à-dire de *siècles éternels*, et nous le retrouvons ici avec cette grande pensée d'éternité dont s'énorgueillissaient les Romains. Il semble faire allusion à ces paroles de Jupiter, dans l'*Enéide*, I, 278 :

> His ego nec metas rerum, nec tempora pono;
> Imperium sine fine dedi.

Je n'assigne aucun terme à la durée de ce peuple, aucun terme à sa puissance; je lui ai donné un empire sans fin.

140. Ordo renascendi est. — Sidonius a dit de même, *Carm.* VII, 4 :

> Sidera sunt isti, quae sicut mersa nitescunt,
> Adversis sic Roma micat; cui fixus ab ortu
> Ordo fuit crevisse malis.

Les corps célestes brillent par leur immersion; Rome de même brille par l'adversité. Il fut dans sa destinée, dès son origine,

de s'accroître au sein des revers. Voy. les *OEuvres de Sidonius*, trad. de J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet, tom. III, p. 109.

142. Perfida colla. — Ammien Marcellin, XXII, 7; — Salvien, *du Gouvernement de Dieu*, liv. VII, tom. I, pag. 231 de notre édition, et Sidoine, *Epist*. VI, 6, représentent les Gètes comme des perfides et des trompeurs; *fallaces et perfidos*, dit Ammien; — *Gothorum gens perfida, sed pudica*, ajoute le prêtre de Marseille; *foedifragam gentem*, dit enfin Sidonius. Quand même ce peuple n'eût pas été tel qu'on le dépeint, il risquait fort de l'être aux yeux de ses ennemis naturels.

145. Rhenus arèt. — Le poète loue la fécondité des bords du Rhin, *per utrumque latus*, comme Claudien le souhaite en faveur de Rome, *in Prob. et Olybr. coss.* 161. Voyez là-dessus Flavius Vopiscus, vie de *Probus*. Lorsque Gildon retenait les bleds de l'Afrique, Stilichon en avait fait venir de grands approvisionnements et de la Gaule et de la Germanie.

145. Nilus inundet. — Africa. — Claudien disait la même chose, *de Bello Gildon.*, 52-59 :

> Tot mihi pro meritis, Libyam Nilumque dedere,
> Ut dominam plebem, bellatoremque senatum
> Classibus aestivis alerent, geminoque vicissim
> Littore diversi complerent horrea venti.
> Stabat certa salus; Memphis si forte negasset,
> Pensabam Pharium Gaetulis messibus annum.
> Frugiferas certare rates, lateque videbam
> Punica Niliacis concurrere carbasa velis.

Pour prix de tant de services, on me donna la Libye et le Nil; des flottes, chaque été, apportaient l'abondance au peuple-roi, au sénat, arbitre des batailles, et, de deux rives opposées, les vents tour à tour emplissaient mes greniers. Mon salut était assuré. Si Memphis me refusait ses produits, les moissons de Gétulie compensaient la stérilité de Pharos. Je voyais au loin arriver à l'envi les vaisseaux chargés de blés, et les voiles puniques le disputer en zèle aux voiles du Nil.

L'*Altricem* du vers 146 désigne Rome, qui, par ses institutions, ses lois et ses mœurs, par tous ses avantages enfin, était la ville nourricière de l'Empire. On pourrait aussi très-bien rapporter cette épithète aux images de Rome déesse, images qui la représentaient le sein nu, la mamelle découverte. De là vient que Corippus a dit, *de Laude Iustin.* I, 289 :

> Exserto et nudam gestantem pectore mammam,
> Altricem imperii libertatisque parentem.

Au lieu de *conferat*, dans le vers 147, Heyne, ad IV *Tibull.* I, 185, propose *congerat*, mais sans nécessité, comme M. Zumpt le fait voir par plusieurs autorités.

148. Imbre tuo. — Le poète oppose ici les pluies de l'Italie au soleil de l'Afrique. C'est une répétition de ce qui se trouvait déjà dans les poètes de Rome, notamment dans Lucain, *Pharsal.* III, 68 :

> Ubere vix glebae superat, cessantibus Austris,
> Quum medium nubes Borea cogente sub axem
> Effusis magnum Libye tulit imbribus annum.

A peine la Libye les surpasse-t-elle en fertilité (la Sicile et la Sardaigne), *lorsque triomphant de l'Auster, Borée rassemble les nuages sous le milieu de l'axe, et déverse les pluies qui fécondent l'année.*

Le même poète dit ailleurs, 420 :

> . . . . Libyae quod fertile terrae est,
> Vergit in occasus, sed et haec non fontibus ullis
> Solvitur; Arctoos raris Aquilonibus imbres
> Accipit, et nostris reficit sua rura serenis.

La Libye n'a de terres fertiles que sur la rive occidentale; encore n'est-elle arrosée par aucune source. L'Aquilon parfois lui verse les nuages du nord, et, pendant qu'il fuit la sérénité de notre ciel, va féconder ses plaines.

Voyez encore Statius, *Thebaid.* VIII, 411. — C'était la

commune opinion des Romains et des Africains, que Borée ramassant les nuages en Italie, les grossissait en Afrique, et y amenait ainsi les pluies et la fertilité.

155. Gemino Castore. — Castor et Pollux étaient regardés comme les dominateurs des vents et les génies pacificateurs de la mer. Ils furent pris et pour les étoiles favorables à la navigation, et pour les météores de bon augure:

> Sic fratres Helenae, lucida sidera;
> *Ainsi, que les frères d'Hélène, astres lumineux,*

te protègent, s'écrie Horace, I *Od.* III, 2; et les nautonniers croyaient voir apparaître les Dioscures à la pointe des mâts, sous la forme de ces petites lueurs électriques qui voltigent autour des mâts, ou qui rampent sur le tillac, en brûlant. Voy. la *Biog. univ.* de Michaud; *Part. Mythol.* art. Dioscures et Pollux. Ils avaient un temple au port d'Ostie.

156. Dux Cytherea. — Vénus avait un temple dans l'île formée par les deux branches du Tibre. Voir Cluvier, *Ital. Antiq.* lib. III, pag. 879. Horace invoquait Vénus, en même temps qu'il disait pour son cher Virgile à Castor et à Pollux, *Carm.* I, 3:

> Sic te, diva potens Cypri,
> Sic fratres Helenae, lucida sidera
> Ventorumque regat pater.

Rutilius, s'il a imité quelqu'un, semble avoir plutôt songé à Ovide, *Heroid.* XIX, 159.

157. Regerem iura Quirini. — Sidonius emploie de même l'expression de *regere iura* pour désigner les attributions de la Préfecture, *Carm.* VII, 297:

> Intemerata mihi praefectus iura regebat,

Il rendait en qualité de préfet, la justice la plus intègre.

Claudien de même, avant Sidonius, entendait par les mêmes termes la même charge. *In Ruf.* II, 82.

Quirinus, dieu Sabin, dont Rome adopta le culte, mais en le modifiant beaucoup, fut originairement Mars-lance (Cur, Quéir), fétiche grossier, qui eut son piédestal inondé de sang, puis Mars à formes humaines, et enfin Romulus-Mars. Ce prétendu fils du dieu de la guerre peut à volonté être distingué de son père, et se réabsorber en lui. Généralement, dans les derniers temps, on distingua Quirinus-Mars de Quirinus-Romulus, ce qui prouve seulement que les Romains en étaient venus à ne plus comprendre leur propre religion. Janus, ce dieu suprême et universel de l'Etrurie, est aussi Quirinus, du moins en un sens. Toutefois, on peut présumer que dans le principe il n'en fut point ainsi. Théocrates, et conséquemment plus pacifiques que guerriers, les Etrusques ne durent pas beaucoup songer d'eux-mêmes à un dieu de la guerre. Mais dès que le contact fréquent des peuplades belliqueuses de l'Italie leur eut donné l'idée du fétiche lancéiforme, ils durent faire de lui un attribut, une émanation, un fils ou une forme de leur être suprême. Mars dut être le fils de Janus, comme depuis il le fut de Jupiter; bientôt il fut Janus lui-même.

Comme tel, Janus Quirinus était le porte-clefs du temple de la guerre, qu'il ouvrait en qualité de Patulcius; qu'il fermait en qualité de Clusius. Le nom même de Janus-Quirinus fut donné au temple. *Ianum Quirinum clausit* devint la formule usitée pour indiquer que l'on fermait ce temple célèbre. N'oublions pas que Quirinus, en tant que Mars, était le dieu immobile, tandis que le dieu marchant aux combats prenait le nom de Gradivus. Le grand temple de Quirinus-Janus était situé entre le Tibre et le théâtre de Marcellus. Quirinus-Mars en avait un dans la première région de Rome. Enfin, Quirinus-Romulus en possédait quatre, qui étaient répartis dans les régions VI, VII, VIII et X. Sa fête, dite Quirinalies, et quelquefois aussi fête des fous, se célébrait le 17 février. Un flamine portait le titre de flamine Quirinal. Il y avait aussi un mont Quirinal, autrement Agonalis, Collinus, Salutaris, Caballinus, aujourd'hui *Monte Cavallo*; et une

porte Quirinale, porte Colline. Les médailles représentent Quirinus couronné de lauriers, avec une barbe qui forme de nombreux anneaux. *Biog. univ.* Part. *Mythol.*, au mot *Quirinus.*

158. Si colui-patres. — Depuis l'époque de Pertinax, le Préfet de Rome était président du Sénat romain, et cela dura jusqu'aux derniers temps de l'Empire. Quand donc Rutilius parle d'*honorer* les Pères conscrits, et de les *consulter*, de délibérer avec eux, c'est que, en effet, la puissance Préfectorale étant aussi grande qu'elle était, il y avait quelque mérite à n'en abuser pas.

159. Strinxerunt crimina ferrum. — Le Préfet de Rome, ainsi que tous ceux de qui relevaient les pouvoirs judiciaires en matière capitale, recevait de l'Empereur une épée comme symbole de puissance. Stace ne dit pas sans raison V *Silv.* II, 176 :

> Felix, qui magno iam nunc sub praeside iuras,
> Cuique sacer primum tradit Germanicus ensem!

Voir Godefroy, *Cod.Theod.* IX, 41; et Fabricius, *ad Dion. Cass.* LXVIII, 16.

164. Digneris. — Le verbe *dignari* est toujours pris au passif, dans Cicéron. *Qui apud maiores nostros ob egregiam virtutem tali honore dignati sunt.* De Inventione, I, 39, 114. *Ibid.* 2, 53, 161; *Academ.* I, 10, 36; *de Orat.* 3, 7, 25; fragm. ex Oeconomicis, ap. Priscian. 8, 4, 19, édit. Orelli. pag. 472. D'autres écrivains de la bonne latinité le prennent dans un sens déponent. A l'époque de Rutilius, on lui donnait le sens du grec ἀξιοῦν, celui à peu près de *vouloir*, ou de quelque expression d'urbanité. Cela se voit très-fréquemment dans Symmaque, comme *Epist.* I, 93 ; V, 24 et 25; VI, 7, 15, 25, 28, et dans les écrivains du IV[e], du V[e] siècle, etc. . . L'adverbe *dignanter* se prend, à la même époque, dans le sens de *libenter*. Voy. Vopiscus, *Tacit.* 8; Symmach. V, 65.

168. Rufius, Albini gloria viva patris. — Cet Albinus

paraît être Céionius Rufius Volusianus, Préfet de Rome sous Valentinien II. Voy. Gruter, pag. 285, n. 8. Son pére fut Céionius Rufius Albinus Volusianus, ex-Préfet du Prétoire et de Rome; et sa mère, Caecinia Lolliana, arriére petite-fille de Céionius Rufius Albinus, Consul en l'année 335, et dont le père, C. Céionius Rufius Volusianus, fut Correcteur de l'Italie, Proconsul de l'Afrique, Préfet de Rome, enfin Consul en l'année 314.

169. Volusi. — Allusion à ce passage de l'*Enéide*, XI, 463 :

> Tu, Voluse, armari Volscorum edice maniplis;
> Duc, ait, et Rutulos.

Toi, Volusus, ordonne aux bataillons Volsci de prendre les armes, et amène les Rutuli.

Barthius remarque avec raison que Rutilius a donné un faux sens aux vers de Virgile. En effet, Turnus ordonne à un certain Volusus d'armer les Volsci, et d'amener les Rutuli, ce qui ne signifie nullement que le Volusus dont parle Virgile fût issu de sang royal.

171-2. Rutilius désigne, dans son premier vers, la charge de Questeur du Palais, une des premières dignités sous les Empereurs de Constantinople. C'était le Questeur qui souscrivait les rescrits de l'Empereur, puis les réponses aux suppliques et aux requêtes qu'on lui présentait. Il rédigeait aussi les lois et les constitutions que l'Empereur jugeait à propos de publier. C'était ordinairement un jurisconsulte qui était revêtu de cette dignité, parce qu'il devait connaître les lois de l'Empire, les dicter, les faire exécuter, et juger des causes portées par appel devant l'empereur. Ce fut Constantin qui, le premier, fit un Questeur du Sacré Palais. Voyez sur les attributions du Questeur, Cassiod. *Var.* VIII, 14; X, 6.

Le second vers de Rutilius nous montre qu'on disait du Questeur qu'il parlait par la bouche du Prince. Les mêmes expressions se trouvent dans Sidonius, *Carm.* I, 23 et 575. Les

attributions du Questeur se trouvent là définies, comme aussi bien dans Claudien, *in F. Mallii Th odori Consulatum*, 37 :

> Sed non ulterius te praebuit urbibus aula ;
> Maluit esse suum. Terris edicta daturus,
> Supplicibus responsa, venis; oracula regis
> Eloquio crevere tuo, nec dignius unquam
> Majestas meminit sese Romana locutam.

Mais la cour ne te prêta pas plus longtemps à la province ; elle aima mieux te posséder. Tu viens donner des édits à la terre et des réponses aux suppliants. Ton éloquence relève les oracles du prince, et la majesté romaine ne se souvient pas d'avoir jamais parlé plus dignement.

173. Rexerat ante puer. — L'Afrique était une province proconsulaire, qui fut régie par un Préfet du Prétoire, quand Bélisaire l'eut arrachée aux Wandales. Le Proconsul avait néanmoins en Afrique tous les pouvoirs consulaires, comme le dit Salvien : « Illic honor proconsularis; illic quotidianus iudex et rector, quantum ad nomen quidem Proconsul, ad potentiam Consul. »
Là encore la dignité proconsulaire, là un juge et un gouverneur permanent, avec le titre de proconsul, il est vrai, mais avec le titre de consul. Tom. II, pag. 61 des *Œuvres de Salvien*, trad. de Grégoire et Collombet.

On voit ici la dignité de Consul dévolue à un tout jeune homme. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les charges sont prostituées.

Au reste, l'expression de *puer* se donnait assez fréquemment chez les Romains à des jeunes gens de dix-huit à vingt ans et au dessus. Cicéron l'emploie pour désigner Cæsar Octavianus, âgé de dix-neuf ans : *Epist.* XII, 25, 5 ; et Curion, qui avait au moins le même âge : *Epist.* 2, 1 extr. Silius Italicus l'applique à P. Scipion, âgé de dix-neuf ans, IV, 462. Voir au même endroit Drakenborch.

Notre poète dira, v. 470, en parlant d'Albinus, Préfet de Rome :

> Vitae flore puer, sed gravitate senex.

Ibid. Poenos. — Il avait été Proconsul de l'Afrique, dont Carthage était la capitale.

174. Tyriis. — Les *Tyriens* sont ici pour les *Carthaginois* ou les *Africains*; l'auteur désigne la colonie par le nom de la métropole.

175. Sedula-imitatio. — L'imitation de qui ou de quoi? Ce n'est pas l'imitation de son père, selon M. Zumpt; c'est plutôt l'imitation des souverains faisceaux et de ceux qui les avaient portés. Ausone, parlant de l'adoption de Trajan par Nerva, dit à peu près de même, *Caes.* XIII, 3 :

> Imitatur adoptio prolem,
> Quam legisse iuvet, quam genuisse velit.

178. Divisos-tenet. — Les éditions antérieures à celle de M. Zumpt portaient toutes :

> Corpore diviso mens tamen una fuit.

Il n'y avait pas eu seulement, il y avait encore uniformité de pensées et d'affections. Aussi Burmann adoptait-il volontiers la conjecture de Barth., *mens tamen una manet*. Rutilius paraît imiter ici Ovide, *Her.* XVIII, 125 :

> Hei mihi! cur animo iuncti secernimur undis,
> Unaque mens, tellus non habet una duos?

179. Fronte bicorni. — Ainsi Ovide, *Fast.* IV, 291 :

> Ostia contigerat, qua se Tiberinus in altum
> Dividit, et campo liberiore natat.

Elle avait atteint les bouches par où le Tibre divisé se jette dans la mer et épanche plus librement ses ondes.

182. Aeneae gloria sola manet.—Voyez l'*Enéide*, VII, 29-32. « Aujourd'hui l'*Isola sacra*, qui divise le Tibre, à une lieue au dessous de son embouchure, avance dans la mer. Au temps d'Enée, tout ce rivage se prolongeait par une ligne

droite, et ce qui sort aujourd'hui de cette ligne faisait alors partie de la mer... Près de l'embouchure du fleuve, un lac entouré d'un marais s'étendait dans la plaine sablonneuse. Ses humides rivages se joignaient au grand fleuve. Ce fut là qu'Enée plaça son camp, à cinq cents pas de la mer; il avait à sa droite, et un peu devant lui, le fleuve; le lac derrière lui, et un terrain marécageux très-étroit entre le lac et le fleuve; devant lui, à cinq cents pas, la mer. Cette position était admirable; la forêt lui fournissait les moyens de se fortifier. » Bonstetten, *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, pag. 51.

Cluvier, dans son *Italia Antiqua*, tom. II, pag. 874, s'élève contre l'assertion de Rutilius, et il est bien manifeste que, même depuis Enée, le port du Tibre fut assez fréquenté. Nous renvoyons à Cluvier, en nous bornant à une seule citation prise dans Ovide, *Fast.* IV, 329 :

Fluminis ad flexum veniunt ; Tiberina priores
Ostia dixerunt unde sinister abit.

On arrive au coude du fleuve ; les anciens nommèrent portes du Tibre le lieu où il s'échappe à gauche.

184. Chelarum. — Le mot *chelae*, qui désigne le scorpion, est un mot grec, et signifie *pinces*, χηλαί. Suivant les divers commentateurs de Rutilius, il veut dire ici qu'il quitta Rome le 24 septembre.

187. Plias. — La constellation des Pléiades, assemblage des sept étoiles qui sont dans le signe du Taureau, paraît au mois de mai, temps propre à la navigation. Les Pléiades sont redoutées des marins. Leur nom vient probablement de πλέω, *naviguer*.

195. Homerus. — Allusion à ce passage de l'Odyssée, I, 57 :

Αὐταρ Ὀδυσσεὺς,
Ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
Ἧς γαίης, θανέειν ἱμείρεται.

Mais Ulysse
qui désire de revoir au moins s'élever la fumée
de la terre natale, voudrait mourir.

Ovide rappelle aussi les vers d'Homère; I *Pont.* III, 33 :

> Non dubia est Ithaci prudentia, sed tamen optat
> Fumum de patriis posse videre focis,
> Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
> Ducit, et immemores non sinit esse sui.

On ne doute point de la sagesse du roi d'Ithaque, et cependant il désire revoir la fumée des foyers de la patrie. Le sol natal nous captive tous par je ne sais quels charmes, et ne nous permet pas de l'oublier.

198. Culmina clara. — Claudien a dit de même, *Stilich.* III, 65 :

> Septem circumspice montes,
> Qui solis radios auri fulgore lacessunt.

Contemple les sept collines, qui, par l'éclat de l'or, défient les rayons du soleil.

201. Circensibus. — Voyez Juvénal, *Sat.* IX, 195. La fureur des Cirques ne s'éteignit pas même avec la vie de Rome, témoin Salvien du *Gouvernement de Dieu*, tom. I, pag.379 de notre édition.

207. Palladius. — On ne sait rien sur ce parent de Rutilius, mais on voit qu'il étudia l'éloquence dans les Gaules, la jurisprudence à Rome. Notre pays avait alors de très-florissantes écoles à Autun, à Narbonne, à Toulouse, à Bordeaux, à Lyon, à Besançon. etc. Symmaque, *Epist.* IX, 83, rappelle ainsi qu'il avait reçu les leçons d'un habitant des bords de la Garonne : « Gallicanae facundiae haustus re« quiro, non quod his septem montibus eloquentia Latiaris « excessit, sed quia praecepta rhetoricae pectori meo senex « olim Garumnae alumnus, immulsit. Est mihi cum scho« lis vestris (i. e. *Gallicis*) per doctorem iusta cognatio. « Quiquid in me est, quod scio quam sit exiguum, coelo tuo « (i. e. *Gallico*) debeo. »

Je cherche la coupe de l'éloquence Gallicane, non pas que l'élo-

quence du Latium se soit enfuie de nos sept collines, mais parce que jadis un vieillard, nourrisson de la Garonne, versa dans mon ame les préceptes de la rhétorique. J'ai avec vos écoles (des Gaules) *une juste parenté. Tout ce qu'il y a en moi, et je sais combien c'est peu de chose, je le dois à ton ciel* (Gallican).

213. Armoricas. — En langue Celtique, Ar-Mor désigne ce qui est situé sur la mer, *ad mare*, et dans la langue Sclavone, Po-Mor, d'où est venu le nom de la Poméranie, qui borde la mer Baltique, a la même signification.

Cette dénomination générale des cités armoriques paraît avoir été appliquée plus spécialement aux peuples situés depuis les bords de la Seine jusqu'à la Loire, ce qui faisait dire au moine Hericus, qui écrivait, au IXe siècle, la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, que la nation connue anciennement sous le nom d'Armoricaine était renfermée entre deux fleuves; lib. V:

Gens inter geminos notissima clanditur amnes,
Armoricana prius veteri cognomine dicta;
Torva, ferax, ventosa, procax, incauta, rebellis,
Inconstans, disparque sibi novitatis amore;
Prodiga verborum, sed non et prodiga facti.

Une nation très-connue se trouve renfermée entre deux fleuves; elle fut jadis appelée du nom d'Armoricaine. C'est un peuple rude, farouche, vantard, pétulant, téméraire, rebelle, inconstant, peu d'accord avec lui-même, tant il aime la nouveauté; un peuple prodigue de paroles, mais non point prodigue d'actions.

Ibid. Exupérantius. — Les savants dissertent beaucoup sur ce personnage, et ne s'accordent guère entre eux, par la raison toute simple qu'en dehors de Rutilius ils se trouvent réduits à des conjectures. Wernsdorf a fait un résumé des différentes opinions, et se montre assez judicieux dans son examen. Il croit que notre Exupérantius pourrait bien être l'auteur d'un opuscule intitulé : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*, lambeau historique dernièrement remis en

lumière, par M. Eusèbe Salverte, dans ses *Essais de traduction;* Paris, Didot, 1838, in-8°. Les motifs qui déterminent Wersndor à regarder notre Exupérantius comme l'auteur de cet abrégé, c'est que le Ve siècle était le siècle des abrégés, de toute espèce de compilations, et que Rutilius, *Itin.* I, 295 et suiv., effleure quelques faits qui se trouvent précisément dans Exupérantius. Quant à nous, toutes ces raisons nous paraissent assez peu concluantes, et le style de l'abrégé nous semble n'avoir aucun rapport avec le style du Ve siècle. M. Salverte a fait sagement de ne point s'aventurer dans ces questions-là.

216. Et servos famulis, etc. — En l'année 420 et quelque temps avant que Rutilius partît de Rome, les esclaves, excités par les Goths qui gagnaient l'Espagne, et qui pillaient Bordeaux, avaient causé des séditions, chassé leurs maîtres et institué une sorte de république. Exupérantius les réduisit, et, comme dit le poète, *ne permit pas* que les peuples de ces contrées fussent *les esclaves de leurs serviteurs.* C'est le sentiment de M. Zumpt, mais nous ne voyons guère sur quel fondement il repose.

Heinsius, ad Ovid. *Amor.* I, 6, lisait *servas famulis-esse,* et rapportait *servas* aux *lois,* dont parle le vers précédent. Au milieu des diverses interprétations, nous avons adopté une opinion que Wernsdorf donne pour très-soutenable, et qu'il ne suit pas, du reste, car il fait rapporter *servis suis* aux Goths.

Le *postliminium* de Rutilius, pour dire que la paix, fugitive et exilée, était revenue et comme rentrée dans ses anciens droits, nous semble d'un emploi un peu inusité, mais élégant néanmoins. C'est une métaphore empruntée aux termes de la jurisprudence. Saint Jérome, notamment dans sa *Vie de Malchus,* pag, 128 de notre édition (voir aussi la note 406) a employé plusieurs fois ce mot.

218. Agnosci patitur redditus arva color. — Wernsdorf et Lemaire aimeraient mieux qu'on lût *ora*, ses formes, l'as-

pect des choses, comme dans le poème *sur la Genèse*, poème attribué à saint Hilaire d'Arles, V, 60 :

> Namque dies varie rerum discriminat ora,
> Et dat cuique suum, disiecta nocte, colorem.

Le jour différencie la face des choses, et, dissipant la nuit, donne à chaque objet sa couleur propre.

Du reste, ils avouent que plusieurs passages des poètes viennent justifier la leçon *arva*. On lit, par exemple dans Silius Italicus, *Punic.* X, 542 :

> ..... Atque sui terris rediere colores,
> *La terre a repris ses couleurs;*

et dans Paulin de Nola, *Natali* VI *S. Felicis*;

> Noctis et extremae fuga...
> Coeperat ambiguos rerum reserare colores.

La fuite de la nuit expirante avait commencé de rendre aux objets leurs indécises couleurs.

223. Alsia tellus. — L'ancien Alsium occupait la position du lieu appelé aujourd'hui *Statua*; au dessous se trouvent les vestiges du *Portus Alsiensis*, à l'embouchure du Rio Cupino, un peu à l'est de Palo. Voy. le Strabon de La Porte du Theil, tom. II, pag. 169, note 6.

Silicus Italicus fait mention d'Alsium; *Punic.* VIII, 474 :

> Necnon Argolico dilectum littus Haleso
> Alsium.

Alsium, rivage chéri d'Halesus l'Argien.

Halésus était fils naturel d'Agamemnon, et, après le meurtre de son père, s'enfuit en Italie, où il fonda plusieurs villes. — Pyrgi, dont il est parlé dans ce même vers de Rutilius, était situé, ou dans la position de Santa Severa; ou bien un peu en deçà, sur une pointe avancée dans la mer; ou bien

précisément à l'embouchurc du Rio Castrico. Voyez le Strabon de du Theil, *ibid.* note 5.

225-226. Caeretanos-Agylla. — Agylla, dans le pays des Cériates, à l'extrémité de la Toscane, fut ainsi nommée par les Pélasges, qui en jetèrent les premiers fondements sur une petite rivière. Quant à l'origine de Caere, voy. Strabon, *ibid*, pag. 149. Agylla est aujourd'hui Cer-Vetere.

227. Stringimus. — On voit bien quel doit être le sens, mais le vers était mutilé et dans l'édition *Princeps* et dans le manuscrit de M. Zumpt. Les savants ont complété le vers chacun à leur façon. Castalion et Burmann lisent :

Stringimus absumptum fluctuque et tempore....

Dammius :

Exesum fluctuque et tempore....

Barthius, *Advers.* XXV, 15, ayant proposé

Hinc exesum et fluctu et tempore....

a été suivi par Wernsdorf et par M. Zumpt, lequel approuve une conjecture de Burmann, à savoir *absorptum*, car on voit aujourd'hui encore, dit le nouvel éditeur, des restes de cette ville sous les eaux, quand la mer est tranquille.

229. Praesidet exigui, etc. — Graevius corrige de la sorte :

Qui pastorali numina fronte tegit,

Qui cache sa divinité sous le visage d un berger.

Il cite plusieurs locutions semblables à celle-ci, et ceux qui se connaissent en corrections ne doutent pas, dit J. Le Clerc, que celle-là ne soit véritable. Le même critique ajoute : « L'endroit où était cette statue de Faunus est en Etrurie, et on l'appelait autrefois *Castrum novum*, et aujourd'hui *S. Marinella*. Rutilius, selon la pensée de M. Graevius, l'a confondu mal à propos avec un bourg du Latium, qui s'appe-

lait *Castrum Inui*, et qui est la même chose que *Castrum Fauni*. Ce qui a donné occasion à Rutilius de tomber dans cette erreur, c'est que dans cet endroit de l'Etrurie, dont il parle, on honorait particulièrement le dieu Silvain, qui est le même que le dieu Faune. » *Biblioth. univ.* tom. V, p. 245.

230. Qui pastorali cornua fronte gerit. — Le poète désigne le dieu Inuus, car tous les dieux pastoraux avaient des cornes pour signes distinctifs. Le sens symbolique qu'on y attachait nous est expliqué par Macrobe, *Saturnal.* I, 22 : *Ergo Inui cornua barbaeque prolixa demissio naturam lucis ostendunt.* Servius sur Virgile, *Eclog.* II, 31 : *Habet enim* (Pan) *cornua in radiorum solis et cornuum lunae similitudinem*; et Silius Italicus, en parlant du dieu Pan, XIII, 326 :

Ac parva erumpunt rubicunda cornua fronte,

L'édition Princeps de Rutilius portait ici :

.... Nomina fronte gerit,

ce que Wernsdorf seul explique, en disant que la statue avait un *front*, autrement un visage de berger, et que sur ce front était écrit quelque nom.

Crusius, *Probabil. Critic.* pag. 59, propose de lire :

Qui pastorali gramina fronte gerit,

c'est-à-dire une *couronne de gazon*. Mais nous voyons par Silius Italicus, XIII, 332, que Pan, qui n'était autre qu'Inuus, avait la tête entourée de pin, parce que cet arbre lui était consacré.

Kapp, Markland, *Praefat.* Stat. *Silv.*, et Almeloveen proposent :

.... Pastorali cornua fronde legit;

Dammius et Graevius écrivent :

.... Pastorali numina fronte legit;

Burmann enfin :

Qui Pastoralis nomina fronte gerit,

comme si Rutilius eût pu lire un nom qu'il dit avoir été effacé par le temps.

Jacob Spon, dans son traité *de Diis ignotis*, publia la pièce suivante sur une divinité analogue à notre Inuus. La pièce a été réimprimée ensuite plus correctement. Ces vers, pleins d'élégance, nous ont semblé dignes d'avoir ici leur place.

> Silvane, sacra semiclose fraxino,
> Et huius alti summe custos hortuli,
> Tibi hasce grates dedicamus maximas (1),
> Quod nos per arva perque montis (2) alpicos
> Tuique luci suaveolentis hospites,
> Dum ius guberno remque fungor Caesarum,
> Tuo favore prosperanti sospitas.
> Tu me meosque reduces Romam sistito,
> Daque Itala rura te colamus praeside.
> Ego iam dicabo mille magnas arbores.

O Silvain, à demi clos dans un frêne sacré,
Toi, gardien suprême de ce haut jardin,
Nous te vouons ces grandes actions de graces,
Parce que à travers les champs, les monts alpins,
Et les hôtes odoriférants de ton bosquet,
Ta faveur prospère nous conserve sains et saufs,
Pendant que j'exerce le pouvoir et que je gouverne les affaires des Césars.
Donne-nous, aux miens et à moi, de rentrer enfin dans Rome.
Accorde-nous de cultiver, sous ta tutèle, les champs Italiques,
Et moi, je te consacrerai mille grands arbres.

233. Seu Pan, seu Tyrrhenis, etc. — Le poète montre ce que c'est que le dieu Inuus. Ou bien ce dieu est le Pan des Grecs, reçu et appelé d'un autre nom par les habitants de

(1) Pro *musicas*, quod ferebat J. Sponius.

(2) *Montis* pro *montes*.

l'Italie, ou bien un dieu indigène qui aurait été nommé *Inuus, ab ineundo*, comme nous l'avons dit.

Le *patrios sinus* désigne les lieux écartés et solitaires, les recoins des bois. L'expression *sinus* est employée dans ce sens par Ovide, *Metam.* V, 608; par Ausone, *Mosell.* 155, etc.

Mortalia semina se rapporte non point aux hommes, mais aux choses qui meurent, qui périssent, telles que les productions de la nature.

234. Init. — Rutilius fait venir du verbe *inire* le nom d'Inuus, parce que l'on croyait que le dieu Pan vaguait sans cesse à travers les champs et les bois. C'est ainsi qu'Horace a dit, III. *Od.* XVIII, 3 :

> Faune...,
> Per meos fines et aprica rura
> Lenis incedas, abeasque parvis
> Æquus alumnis.

Faunus .., viens en dieu tutélaire visiter mes enclos et mes champs brûlés par le soleil, puis, en partant, sois favorable aux jeunes élèves de mes troupeaux.

Lefranc de Pompignan dit avec raison, au sujet des vers 232-236 : « L'original est si corrompu, en cet endroit, qu'on ne le peut traduire qu'au hasard. Les scholiastes et les commentateurs, gens qui n'aiment pas à lâcher prise, et qui veulent, bon gré mal gré, entendre ou restituer les textes les plus obscurs, ont désespéré de celui-ci. »

237. Centumcellas. — Pline le Jeune, *Epist.* VI, 31, décrit ce lieu qui n'était alors ni une ville, ni un bourg, mais qui formait un simple hameau, *villa*, et qui avait un port. « Evo-
« catus in consilium a Caesare nostro ad Centum Cellas, —
« hoc loco nomen, — longe maximam cepi voluptatem....
« Villa pulcherrima cingitur viridissimis agris ; imminet
« litori, cuius in sinu fit quum maxime portus. Huius sinis-
« trum brachium firmissimo opere munitum est; dextrum
« elaboratur. In ore portus insula adsurgit, quae illatum

« vento mare obiacens frangat, tutumque ab utroque latere « decursum navibus praestet. Adsurgit autem arte visenda. « Ingentia saxa latissima navis provehit ; haec alia super alia « deiecta ipso pondere manent, ac sensim quodam velut « aggere construuntur. Eminet iam et apparet saxeum « dorsum, impactosque fluctus in immensum elidit et tollit. « Vastus illic fragor, canumque circa mare. Saxis deinde « pilae adiiciuntur, quae procedenti tempore enatam insu- « lam imitentur. Habebit hic portus et iam habet nomen « auctoris, eritque vel maxime salutaris. Nam per longis- « simum spatium litus importuosum hoc receptaculo « utetur. »

Notre César m'ayant appelé en son conseil, à Centum Cellae, — c'est le nom du lieu, — j'ai eu là un plaisir infini..... La villa est magnifique et se trouve environnée de vertes campagnes; elle commande le rivage, qui ouvre dans son sein un très-vaste port. Le bras gauche de ce port est muni d'un ouvrage fort solide ; on travaille au bras droit. A l'entrée du port s'élève une île, qui brise et repousse la vague apportée par les vents, puis, de chaque côté, assure aux vaisseaux un libre accès. Mais cette île, elle s'élève avec un art merveilleux. De larges navires amènent d'énormes pierres, qui, jetées les unes sur les autres, s'affermissent par leur propre poids, et forment insensiblement une sorte de digue. Ce dos de rocher apparaît saillir déjà ; il brise et jette haut les vagues qui viennent le heurter. Il se fait là un grand bruit, et la mer à l'entour se blanchit d'écume. On ajoute à ces pierres des piles qui, par la suite des temps, rendront cet ouvrage semblable à une île naturelle. Ce port s'appellera, il s'appelle déjà du nom de son auteur, et sera très-utile, car cette immense côte, ce rivage sans ports, aura là un abri.

Le port de Centum Cellae eut quelque temps le nom de Trajan, et reprit ensuite son ancien nom, comme on le voit par ce passage de Rutilius. *Centum Cellae* signifie cent chambres, et c'est ainsi que traduit Saci. Maintenant Cività Vecchia, *vieille cité*, remplace le Centum Cellae des anciens.

C'est à Centum Cellae que fut exilé le pape saint Corné-

lius, qui y souffrit le martyre, en l'année 252, le 14 septembre. Voir le *Livre des Hommes illustres par saint Jérome*, trad. de F.-Z. C., pag. 109; et les *Vies de saint Paul ermite*, etc., par saint Jérome, trad. du même auteur, pag. 5.

Le *navalia* des vers 243 désigne des lieux faits pour la construction des navires, et le *medias sinus invitatus in aedes* veut dire que le golfe arrivait jusqu'au milieu des *cellae* (d'où *Centum cellae*), afin que l'abri fût plus sûr encore que dans le port extérieur. D'après Zumpt, nous relions *ne vaga vel tutas-rates* aux deux vers suivants, car ces paroles ne sauraient se rapporter à *nec posuisse-portu*, les eaux d'un port ne pouvant rester calmes et tranquilles.

247. Qualis in Euboicis-sinu. — On compare les *cellae* du port Trajan aux piscines de Baies ou de Cumes, car entre Baies et Cumes étaient situés le lac Lucrin et le lac Averne, joints à la mer par les royaux labeurs d'Agrippa. Les rives de ces lacs et l'eau de la mer voisine avaient des fontaines chaudes; or, les Romains qui aimaient à se baigner et à nager dans l'eau de la mer, quand elle avait cette condition-là (cf. Heyn. *ad* III. *Tibull.* V, 30), avaient dérobé à la mer et des étangs et des piscines, où ils venaient jouir en secret du plaisir de la natation. Cassiodore, *Variar.* IX, 16 décrit l'agrément de ces lieux, et Symmaque, *Epist.* VIII, 23, dit encore : *In Lucrino serii sumus. Nullus in navibus canor, nulla in conviviis helluatio, nec frequentatio balneorum, nec ulli iuvenum procaces natatus.*
Properce, III, 18, init. dit de son côté :

> Clausus ab umbroso qua ludit pontus Averno,
> Fumida Baiarum stagna tepentis aquae.

Martial, I *Epig.* IV, 57 :

> Dum nos blanda tenent lascivi stagna Lucrini,
> Et quae pumiceis fontibus antra calent.

Alterno sinu désigne les golfes placés l'un contre l'autre. L'adjectif *alternus* est employé dans le sens d'opposé par

Stace, I, *Silv.* III, 64; *Thebaid.* II, 182; et par Claudien, *Prolog. in Flav. Mall. Theod. Consul.* 16.

Euboicis natatibus, parce que l'on disait originaires de l'Eubée les habitants de Cumes. Plin. *Nat. Hist.* III, 9; Serv. ad Virgil. *Aen.* VI, 2.

Captiva unda indique les môles et les travaux de séparation; *lenta brachia*, la tranquillité des eaux et la facilité de nager. Ovide écrit de même, *Her.* XIX, 48 :

> Lentaque dimotis brachia iactat aquis.

Nous observerons encore que *natatibus* veut dire non pas les eaux où l'on nage, mais l'action même de nager.

249. Tauri dictas de nomine Thermas. — Saint Grégoire le Grand, le seul auteur qui en parle avec Rutilius, les appelle *Aquas Taurianas*, et dit qu'elles sont au diocèse de *Centum Cellae*, Dialog. IV, 55.

On peut remarquer au vers suivant *milibus tribus*, pour *milia tria*. Cet ablatif, lorsqu'il s'agit d'exprimer le mouvement, est tout-à-fait inusité. Pour ce qui est de la désignation du temps, ce n'est pas la même chose, et dans Tite-Live, V, 32, 2; dans Cicéron, *Offic.* III, 2; dans Suétone, *Calig.* 59, on trouve l'ablatif désignant la durée d'une vie, d'un combat, d'un commandement. *Vixit annis undetriginta*, — *tot annis varie ibi bellatum est*, — *triginta annis vixisse Panaetium.*

257. Ut solet excussis. — Rutilius nous semble avoir imité ce passage de Virgile, *Aen.* XII, 104 :

> . . . . Irasci in cornua tentat
> Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
> Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.

Il s'essaie à la colère, et raidit ses cornes contre le tronc d'un arbre, fatigue l'air de ses coups, et prélude au combat, en faisant voler la poussière.

La même comparaison se retrouve dans les *Géorgiques*, III,

234. Rutilius ne dit point *proludere* ou *praeludere ad pugnam;* il écrit simplement *praeludere pugnam.* C'était l'usage de son siècle, comme on le voit dans Aviénus, *Descript. orb.* 1363 :

> .... Venit ergo ad flumina Gangis,
> Discursuque sacro praeludit praelia Liber.

Bacchus vient donc sur les rives du Gange, et par de saints préludes, s'exerce à de futurs combats.

259. Arma iuvenci. — C'est-à-dire les cornes. Les éditions antérieures à celle de Berlin portaient *ora iuvenci.* Le taureau avait surtout besoin de ses *armes* pour découvrir les eaux dont il s'agit. Rutilius paraît avoir imité deux vers de Virgile, *Aen.* I, 658; V, 477, où il y a *ora*, mais il n'est pas dit que l'imitation ne doive pas rejeter ce qui ne lui va point.

261. Agenorei furti. — Le poète rappelle l'enlèvement d'Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens. Le vers 261 et le 262 ont embarrassé les commentateurs; nous suivons le sens que donne M. Zumpt.

263. Ardua non solos, etc. — Graevius propose ici une transposition, qui consiste à placer immédiatement après le vers 262ᵉ les quatre suivants :

> Haec quoque Pieriis spiracula comparat antris
> Carmine Messalae nobilitatus ager;
> Intrantemque capit, discedentemque moratur
> Postibus adfixum dulce poema sacris.

Le poëme de Messalla, ce seraient ces quatres autre vers :

> Ardua non solos deceant miracula Graios.
> Auctorem pecudem fons Heliconis habet,
> Elicitas simili credamus origine lymphas,
> Musarum ut latices ungula fodit equi.

Lefranc de Pompignan traduit d'après cette restitution qui lui semble *heureuse, naturelle et nécessaire.*

Burmann et Wernsdorf pensent autrement, car il eût été

peu modeste de la part de Messala de nommer *fontaine d'Hélicon* ses Thermes du Taureau. Le sens, au surplus, marche assez naturellement sans cette restitution.

J. Le Clerc propose de lire ainsi le vers 263 :

> Ardua *ne* solos *decorent* miracula Graios ;

ne, au lieu de *non;* et *decorent*, au lieu de *deceant*. Voy. la *Biblioth. univ.* tom. V, pag. 147.

264. Pecudem. — Cette expression, appliquée au cheval, se retrouve dans Columelle, VI, 27; dans Quinte-Curce, VI, 17 : *Bucephalum vocabant, quem Alexander non eodem, quo ceteras pecudes, animo aestimabat.*

265. Elicitas-equi. — Hippocrène est la fontaine des Muses; les eaux Tauriennes sont celles des Nymphes. Le poète donc fait voir par l'Hippocrène qu'une fontaine peut avoir pour auteur un bœuf ou un cheval ; que si cela a pu arriver à la fontaine des Muses, pourquoi pas à la vulgaire fontaine des Nymphes? Ovide, *Fast.* III, 456, emploie le verbe *fodit* pour exprimer la même chose que Rutilius :

> Cum levis Aonias ungula fodit aquas.

267. Haec quoque Pieriis-ager. — La particule *quoque*, qui appartient spécialement à *nobilitatus ager*, a été transposée, et les transpositions de ce genre sont fréquentes en latin. Voir Ovid. *Metam.* XIV, 158; Tite-Live, XXII, 23 : *Haec in Hispania quoque gesta ;* ibid. XXII, 14, 15.

Le *comparat* signifie ici *qui rend semblable,* qui met *en état de le disputer*. On peut en voir pareil emploi dans Cicéron, *Pro Quint.* init. ; dans Tite-Live, XXIV, 8 ; XXX, 28 :

268. Carmine Messalae. — Ce Messala est le même personnage qu'une ancienne inscription de Rome appelle Fl. Valérius Messala. Il fut l'ami de Symmachus ; (consultez les *Epitres* de celui-ci, VII, 81-92,) et on le voit, à la tête de plusieurs lois du Code Théodosien, figurer en qualité de Préfet

du Prétoire, fonction qu'il exerça en 396 et les années suivantes. Sidonius, *Carm.* IX, 306, l'appelle :

> Messalam ingenii satis profundi,
> *Messala, d'un génie très-proford.*

La dignité de Préfet du Prétoire est exprimée par ces mots : *Praefecti nutu praetoria rexit.* Les *Praetorii*, comme ou le voit par plusieurs passages du *Code Théodosien* et par la *Notitia Dignitat. utriusque Imperii*, étaient des édifices où se rendaient des jugements, et où s'exerçaient les offices de scribes, dans tout ce qui concernait la judicature. Pour exprimer que Messala n'était pas seulement juge, mais eucore qu'il se trouvait à la tête de tous les juges italiques, le poète dit qu'il *gouvernait le Prétoire.*

270. Postibus-sacris. — Il faut entendre par là un petit temple consacré aux Nymphes, et placé près de la fontaine, comme il y en avait un près de la fontaine Clitumne, au rapport de Pline, *Epist.* VIII, 8 : *Sparsa sunt circa sacella complura totidemque dei : sua quique veneratio, suum nomen.* Il semble que généralement, chez les anciens, on plaçait des temples à la source des fontaines. Sidonius paraît avoir imité cet endroit de notre poète, dans la lettre où il décrit ainsi les bains de sa *villa*, ou maison de campagne, *Epist.* II, 2 : *Pauci versiculi lectorem adventicium remorabuntur, minime improbo temperamento, quia eos nec relegisse desiderio est, nec perlegisse fastidio.*

271. Primo de consule. — Cela n'est pas exact. Les deux premiers consuls, après l'expulsion des rois, furent L. Junius Brutus et L. Tarquinius Collatinus; mais celui-ci ayant été déposé en haine du nom qu'il portait, Valérius Publicola fut élu à sa place.

276. Ut bonus esse velit, etc. — C'est ainsi que Caton le censeur définissait l'orateur véritable, et Cicéron, Quintilien; Curius Fortunatianus, lib. 1. *Rhetor.*; Isidorus, *Origin.* II, 3, ont dit après lui : « Orator est vir bonus dicendi peritus; » *L'orateur est un homme de bien, habile dans l'art de la parole.*

« Quisque disertus erit » *Quisque* est ici pour *quicunque*, *quisquis*, comme cela se voit souvent dans les divers auteurs. Symmach. *Epist.* I, 52. — Aurelius Vict., *de Caesaribus*, 33. — Paulinus, lib. I, *de Vita Martini*; Ausone, *Septem. Sap.* in Pittaco, 5, et in Cleobulo, 5; Sidoine, *Epist.* IV, 11; id. *Carm.* XXII, 9.

277. Crepuscula. — Servius, ad Virgil. *Æn.* II, 268, observe que ce mot s'applique au matin et au soir, mais que cependant l'usage l'emploie pour désigner le soir de préférence. Les auteurs de la décadence ne suivent pas cet usage. Voir Aviénus, *Progn.*

At decedentis postrema crepuscula noctis;

puis Symmach. *Epist.* I, 3, et Sidon, *Epist.* VIII, 3.

279. Munione. — Fleuve de l'Etrurie. Il avait son embouchure entre Graviscae et Centum Cellae. Virgile en fait mention dans l'*Enéide*, X, 183:

Qui Caerete domo, qui sunt Minionis in arvis,

Ceux qui viennent de Céré et des bords du Minion. De même que ce fleuve est appelé *Minio* par Virgile, *Munio* par Rutilius, de même, dans les âges modernes, il a été appelé tantôt *Mignone*, tantôt *Mugnone*, suivant Cluvier, *Ital. antiq.* pag. 483.

281. Graviscarum. — Velleius Paterculus, I, 15, et la Table de Peutinger disent *Gravisca*, au singulier; les autres écrivains disent *Graviscae*, au pluriel. Néanmoins, dans *Strabon*, V, 4, on trouve *Graviscium*, et plus communément Gravisci. Nous lisons dans Virgile, *Æn.* X, 184:

Et Pyrgi veteres, intempestaeque Graviscae,
Et l'antique Pyrgi, et la malsaine Graviscae,

L'épithète de Virgile s'accorde bien avec celle de Rutilius. Nous apprenons de Servius, *ad h. Virgil. loc.* que le nom de Graviscae venait, d'après M. Caton, de la lourdeur de l'air, *gravis aer*. L'ancienne Graviscae, qui est aujourd'hui l'*Eremo di sant Agostino*, devait être située dans la plaine maré-

cageuse que commandent les hauteurs de Corneto, entre le Minio et la Marta. D'Anville, *Anal. géog. de l'Ital*, 2e part., sect. 2, pag. 125. —Leandro Alberti, *Descript. totius Ital.* pag. 51. — Le *saepe* de Rutilius est motivé en ce que tous les étés ne sont pas aussi chauds les uns que les autres; que par conséquent les marais n'étaient pas toujours d'un voisinage si fâcheux, et que la durée de l'été admettait encore des différences pour les chaleurs. Markland, *ad Silv.* Stat. III, 137, corrigeait à tort, ce semble :

Quas promis, aestivae saeve paludis odor.

286. Moenia foeda cosae. — « Après Poplonium, vient la ville de Cossae, située au fond d'un golfe, à quelque distance de la mer, par une éminenee au bas de laquelle se trouvent le port d'Hercule, et tout auprès, un marais (1) formé par les eaux de la mer. Au sommet du cap, on a placé une guérite pour observer l'approche des thons, car le thon vient le long des côtes, depuis l'Océan jusqu'à la Sieile, chercher non seulement du gland, mais aussi le coquillage d'où se tire la pourpre. » Strabon, V, 4.

On voit les ruines de Cossae, aujourd'hui *Cosa*, non point à Lancedonia même, comme le veut Cluvier, *Ital. antiq.* II, 2, pag. 479, mais à un mille de cet endroit, sur la colline située entre l'embouchure de Pescia et Porto Hercole. Voyez le Strabon de du Theil, tom. II, pag. 168. *Not.* 4. Le nom de cette ville s'écrit diversement dans les auteurs; on le trouve tantôt au pluriel, tantôt au singulier; ici avec deux *ss*, là avec une seule *s*. Il est question de Cosae dans Virgile, *Aen.* X, 169, qui parle de soldats levés dans cette ville.

290. Muribus infestos. — Les anciens avaient moins encore de critique en histoire naturelle qu'en histoire civile, et l'on trouve dans Pline une série de fables pareilles à celle-ci : « Nous avons, dit-il, des exemples fameux de désastres effectués par des animaux, même par les plus méprisables. M. Varron écrit qu'une ville, en Espagne, fut ruinée par des lapins, et une autre, en Thessalie, par des

(1) Stagno Orbitello.

a upes; qu'une peuplade de la Gaule fut expulsée de son pays par des grenouilles, et une autre de l'Afrique par des sauterelles; que *les habitants de Gyaros*, l'une des Cyclades, *furent chassés de leur île par des rats;* et qu'Amycles, en Italie fut détruite par des serpents. En deçà des Ethiopiens Cynamolges, est un vaste pays désert dont les habitants ont été exterminés par les scorpions et les solipuges. Théophraste rapporte aussi que les Rhétiens furent chassés de leur pays par des scolopendres. » *Hist. nat.* VIII, 43; tom. VI, pag. 305 du Pline de Panckoucke. — Voir Diodore de Sicile, III, 30; Cicéron, *de Offic.* II, 5; — Elien, *Hist. animal.* XVII, 41. Nos rats de Montfaucon peuvent seuls égaler ces terribles rats de l'antiquité.

291. Pygmaeae damna cohortis. — Voy. Homère, *Iliad.* III, 3. — Virgile, *Aen.* X, 264. — Pline, *Hist. nat.* IV, 18; — Juvénal, *Sat.* XIII, 167; — Claudien, *Bell. Gild.*, 475.

293. Signatus ab Hercule portus. — Le port d'Hercule que Tite-Live, XXII, 11, appelle port de Cosa, parce qu'il était situé au dessous de cette ville. Aujourd'hui il porte le même nom que du temps de Rutilius, et reçoit la même abondance de navires. Ce jour-là, le premier de sa navigation, notre poète était donc allé du port de Centumcellae à celui d'Hercule, ce qui fait environ 54,000 pas. Sur le soir, le vent devint plus faible, *mollior*, et le lendemain souffla de rechef, V. 314.

296. Sardoam Lepido praecipitante fugam. — Rutilius désigne ici en peu de mots l'histoire des quatre Lépidus. Le premier, M. Æmilius, prit les armes après la mort de Sylla, et ayant été vaincu par Catulus et Cn. Pompée, se réfugia en Etrurie; et ensuite, depuis le port d'Hercule, alla périr dans l'île de Sardaigne. — Le second fut le Triumvir. — Le troisième, qui était fils de celui-ci, conspira contre Auguste, et perdit la vie en prison, *tristibus excepit congrua fata reis.*

307. Nunc quoque... Sed melius.—Il y a ici réticence, comme dans le *quos ego... sed* de Virgile. Il faut entendre Rutilius de la manière suivante, croyons-nous. Maintenant aussi un

autre Lépidus trouble la paix et fait la guerre à la patrie; je ne veux pas le désigner, mais la renommée se chargera bien de le faire connaître. On ne sait à qui en a le poète. Toutefois, M. Zumpt, dans ses *Observations*, § XXVII, conjecture qu'il s'agit de Claudius Posthumus Dardanus, qui, avec son frère Claudius Lépidus, est mentionné dans Gruter, pag. CXI, 6. Or, le recueil de Gruter atteste que ce Dardanus avait occupé plusieurs charges; et Olympiodore rapporte qu'en l'année 416, il fit la guerre contre l'empereur Jovinus et le tua (Script. Hist. Byzant. edit. Bonenn. tom. I, pag. 426). Sidoine, *Epist.* V, 9, le compte parmi les ambitieux qui aspirèrent à l'Empire, et lui reproche de grands crimes. Voir les remarques de notre édit. de Sidoine, tom. II, pag. 80 et suiv.

Burmann proposait de lire ainsi ce vers 307 :

Nunc quoque (di melius!) de nostris fama queretur.

309-310. Nominibus certos credam decurrere mores? — Partout a existé l'habitude d'attacher de l'importance à la signification des noms. Les modernes, à l'exemple des Grecs et des Romains, ont cherché longtemps, dans de mêmes noms, des présages favorables ou menaçants. Faut-il s'étonner que le peuple ait eu ses superstitions, quand on voit que des esprits supérieurs proclamaient hautement leur croyance dans la mystérieuse vertu des noms propres? Platon lui-même (*in Cratylo*) n'a-t-il pas enseigné qu'il existe, pendant toute la durée de la vie, un rapport nécessaire entre l'individu et le secret du nom qui le désigne?

Les Pythagoriciens prétendaient que l'esprit, les actions, le succès des hommes dépendent en partie de leur nom.

Chez les Romains, Ausone exprime une pensée analogue dans l'épigramme contre Méroé, et dans ses vers *ad librum, ut eat ad Probum*.

On peut rapporter à la même croyance ces vers de Prudence, où il est dit que saint Hippolyte dut à son nom le

genre de supplice que lui fit subir un juge païen, *Hymn.* XI, 85, *in Sanct. Hippolyt.*

> Ille supinata residens cervice : Quis, inquit,
> Dicitur? affirmant dicier Hippolytum.
> Ergo sit Hippolytus; quatiat turbetque iugales,
> Intereatque feris dilaceratus equis.

« Le juge assis, la tête relevée : « Comment se nomme-t-il? » On lui répond qu'il s'appelle Hippolyte. — Eh bien! qu'il soit donc Hippolyte; qu'il presse et agite un attelage, et qu'il périsse déchiré par des coursiers farouches. »

311. Quiquid id est. — C'est-à-dire, soit que le crime s'attache au nom et à la race, soit que le nom s'attache au crime, etc. ; locution inusitée, pour laquelle on peut voir Virgile, *Aen.* II, 49 ; Ovid. *Her.* VII, 71 ; *ibid.* XIX, 203 ; I *Pont.* I, 21.

Le *Lepidum reccidit ense malum* est ainsi expliqué par Zumpt : Le mal, parti de la race des Lépides, renaît toujours, image empruntée du blé, dit-il, dont quelques grains tombent, lorsqu'on les moissonne, et repoussent ensuite. Voir Pomp. Mela, III, 6,17 ; Prudence, *Adv. Symmach.* II, 819. La bonne latinité emploie volontiers le mot *recidivum*, par lequel on désigne ce grain qui tombe, et qui renaît. Ainsi Virgile, *Aen.* IV, 344, parlant de Troie qui se relève de ses ruines :

> Et recidiva manu posuissem Pergama victis.

Ailleurs encore, VII, 322 ; X, 58 ; il en use dans le même sens. Par la suite, on appliqua ce mot à toutes choses. Auson. *in Grat. act. ad. Gratian* ; Symmach. *Epist.* IX, 60.

Cette calamité qui consistait dans les Lépidus, et qui *retombait* toujours, suivant la parole du poète, en sorte que, quoique refoulée, elle ne cessait de renaître et de pulluler, on voit pour quelle raison de langage il la désigne de la sorte. Zumpt écrit *reccidit*, d'après l'autorité de Schneider, *Gramm. lat.* pag. 586 et 595, et pour que la première syllabe

soit longue Il renvoie à Ovide, *Metam* X, 18; à Lucrèce, I, 857, 1062; V, 281; à Juvénal, XII, 54, où les bonnes éditions écrivent de même.

Quant à *ense*, il aurait fallu *cum ense*, mais le *cum* se supprime dans beaucoup de phrases de ce genre. Voir Drakenb. ad V Liv. XLII, 2.

Wernsdorf explique *reccidit* par est annulé, est réduit à néant. Mais que ce fléau fût réprimé, qu'y avait-il de prodigieux? Ce qui l'était, c'est que, retenu et refoulé, il reparût toujours.

Nous ne comprenons pas que *Lepidum* puisse être adjectif; Zumpt ne dit rien là dessus. Il faudrait *Lepidanum* pour suivre la règle ordinaire, *Sullanum*, *Marianum*.

Tacite ne porte pas sur les Lépidus le même jugement que notre poète. *Aemilium genus*, dit-il, *fecundum bonorum civium, et qui eadem familia corruptis moribus, illustri tamen fortuna egere*. Annal. VI, 27. Vellei., II, 88; Suet. *Aug.* 19; Livii Epit. lib. 133; Senec. *de Brevit. vitae*, 5; *de Clem.* I, 9. Le quatrième avait épousé Drusilla, sœur de Caligula, contre lequel il forma une conjuration avec Lentulus Gaetulicus. On l'accusait aussi d'un commerce incestueux avec Agrippina et Livilla, les deux autres sœurs de l'empereur, que cet abominable prince avait lui-même autrefois corrompues. Dion. Cass. LIX, 11 et 22; Suet. *Calig.* 22.

A propos de *Sardoam*, nous remarquerons que Lefranc de Pompignan écrit par distraction que Lépidus se réfugia *dans l'île de Corse*.

313. Decessis umbris. — *Decessis* est un archaïsme comme on en trouve dans Aulu Gelle, XVII, 2 : *Sole occaso*; dans Plaute, *Epidic.* I, 2, 41 : *ante solem occasum*; dans Scribonius Largus, *Comp. medicam.* X, 100 : *est enim vitium non contemnendum utique in processa aetate ;* dans Sidonius, *Epist.* II, 10 : *Ut Latiarem linguam brevi abolitam defleamus interitumque.* Il ne faut donc admettre ni le *discussis umbris* d'Almeloveen, ni le *detersis* de Heinsius, Virgile surtout, *Eclog.* VIII, 14,

s'étant servi du verbe *decedere* pour exprimer la même chose que Rutilius :

Frigida vix coelo noctis decesserat umbra.

315. Mons Argentarius. — Aujourd'hui *Monte Argentaro*, péninsule ainsi nommée de ses mines d'argent, et unie au continent par un isthme d'une médiocre étendue. Les montagnes qui environnent cette presqu'île forment deux promontoires, *l'ancipiti iugo* de notre poète.

Caerula est pris par lui substantivement, comme au II, livre, 30 : *Caerula Etrusca.*

319. Ephyreius Isthmos. — Ephyre est un ancien nom de Corinthe, que Rutilius appelle comme Horace, I *Od.* VII, 2, *bimaris Corinthi*, la ville au deux mers. On compare ici l'isthme de Corinthe au mont Argentarius, parce que l'un et l'autre s'avancent fortement dans la mer, et sont plus longs que larges.

Ce que Rutilius appelle *Ionias oquas*, il faut l'entendre de la mer Ionienne et de la mer Egée.

325. Igilii. — Aujourd'hui Giglio, petite île à dix milles environ de Monte Argentaro. César la nomme dans son histoire de la *Guerre Civile*, I, 34. Ce que Rutilius écrit d'Igilium, son *nuper*, se rapporte à la guerre des Goths, à huit ans environ avant l'époque où il écrivait. Lorsque Alaric entrait dans Rome, tout ce qu'il y avait de riche et de distingué prit la fuite (*lacera ab urbe*). Igilium fut un des ports les plus voisins; d'autres fugitifs allèrent en Egypte, en Syrie, en Afrique. Augustin, *de Civit. Dei*, I, 32.

328. Sive loci ingenio, sed domini genio. — «Barthius explique ces derniers mots du Génie de l'Empereur, par lequel les Païens avaient accoutumé de jurer, de même que lorsqu'ils voulaient presser instamment quelque particulier, ils le conjuraient par son Génie, quoiqu'on ne jurât que par celui des empereurs, comme l'auteur le prouve par Tertullien, Ulpien, Apulée, etc. Ceux qui avaient juré par le

Génie de l'Empereur, dans une affaire pécuniaire, et qui s'étaient parjurés, étaient condamnés à recevoir des coups de bâton, et à s'entendre dire, après cela : Une autrefois, ne jurez pas si légèrement. « Imperator noster, dit Ulpien, « cap. XIII *de Jurejurando*, rescripsit fustibus eum castiga-« tum dimitti, et ita ei superdici : Μὴ προπετῶς ὄμνυε. » Le Génie des particuliers entrait même dans les compliments d'une manière assez singulière, comme dans ces paroles de Pétrone : «On dit que la femme de Trimalcio est bienheureuse, « parce qu'elle mesure l'argent au boisseau ; et qu'était-elle, « il y a peu de temps? votre Génie me pardonnera, — *igno-« scet mihi Genius tuus*, — mais vous n'auriez pas voulu re-« cevoir un morceau de pain de sa main. »

« On attribuait au Génie, ou à la fortune de l'Empereur, que Barthius confond en cette occasion, tous les bons succès de leurs lieutenants, et l'on disait même quelquefois que le génie des particuliers n'était autre chose que ce qu'on appelait ordinairement leur fortune. Autrement on en parlait comme d'une divinité tutélaire qui s'attachait à la conduite et à la fortune de chacun. Cette divinité se divertissait lorsque ceux à qui elle était attachée se réjouissaient, ou faisaient la débauche ; elle s'affligeait, lorsqu'ils passaient leur vie tristement, ou qu'ils ne se traitaient pas assez bien ; d'où sont venues ces manières de parler communes dans les écrits des anciens : *Indulgere genio*, *defraudare genium*. Comme cette divinité pensait plus souvent à la brièveté de la vie que les hommes, elle avait soin, si l'on en croit Horace, de les exciter à se divertir, pour ne la pas laisser écouler inutilement.

« Les anciens ont cru que ce Génie se montrait fort rarement aux hommes, mais qu'il avait paru à quelques personnes d'une vertu extraordinaire, ou d'une dignité qui les élevait au dessus du reste des hommes, et qu'il paraissait triste et abattu, lorsqu'il devait arriver quelque malheur à la personne à laquelle il était attaché, ou lorsqu'elle devait mourir bientôt. Ainsi, l'empereur Constance, selon le rap-

port d'Ammien Marcellin, avoua, peu de temps avant sa mort, à ceux qui l'approchaient de plus près, qu'il avait cessé de voir un ange qui lui apparaissait en secret, et qui lui était quelquefois apparu avec un air plein de tristesse et d'abattement. On croyait même qu'il y avait une grande différence entre ces Génies, de sorte que les uns étaient plus puissants que les autres, et les faisaient trembler. Ainsi, Appien (1) rapporte qu'un devin égyptien, qui était à la suite d'Antoine, lui dit que sa fortune, qui serait d'ailleurs très-grande et très-éclatante, était obscurcie par la fortune de César, et qu'il ferait bien de s'éloigner de lui le plus qu'il pourrait, *car votre Génie*, ajoutait-il, *craint le sien*; ὁ γὰρ σὸς, ἔφη, Δαιμων, τὸν τούτου φοβεῖται.

« Il y avait aussi, selon les Payens, de mauvais Génies qui ne servaient qu'à tourmenter ceux à qui ils s'attachaient, et à leur annoncer des malheurs, lorsqu'ils leur apparaissaient. Ils avaient un air propre à inspirer la terreur, au lieu que les bons Génies étaient beaux et bien faits, et d'une taille au dessus de celle des hommes.

« Mais ce n'étaient pas seulement les hommes qui avaient leurs Génies; chaque lieu avait le sien, comme on le prouve au long, et comme Castalion l'avait déjà remarqué. [On voit même, par quelques inscriptions anciennes, que les armées Romaines ont dû avoir des Génies qui les protégeaient. Les royaumes ont eu leurs Génies, et l'on adorait à Rome le *Génie public*, ou la divinité tutélaire de l'Empire. Il semblera encore plus surprenant que les dieux eux-mêmes aient eu leurs Génies distingués; cependant, c'est ce que Barthius a cru trouver dans l'antiquité, mais les passages qu'il cite ne paraissent pas tout-à-fait formels.

« Enfin cette multitude de Génies produisit un si grand nombre de divinités que Pline, II, 5, dit, en se moquant, que le peuple qui habite le ciel est plus nombreux que n'est le genre humain, puisque chacun a fait de lui-même une

(1) *In Parthicis*, pag. 156, édit. Steph.

divinité; « Maior coelitum populus quam etiam hominum « intelligi potest, quum singuli quoque ex semet ipsis totidem « deos faciant. » J. Le Clerc, *Biblioth. univ.* tom. V, p. 241.

Le Génie du Maître, c'est ici l'empereur Honorius, c'est-à-dire sa bonne fortune qui sauve Igilium de la main des Barbares. L'*obstitit* n'est qu'une licence poétique, une exagération faite à plaisir. Igilium ne repoussa point les Gètes, quoiqu'en aient dit Barthius et Burmann. Cette île eut seulement le bonheur d'échapper aux ravages de ces Barbares. Aucun historien, que je sache, ne représente Igilium comme ayant été un asyle de refuge pour les Romains fugitifs; mais Claudien, *Bell. Get.* 217 et suiv. nous apprend qu'il en alla beaucoup en Sardaigne et en Corse :

.... Iamiam conscendere puppes,
Sardoosque habitare sinus, et inhospita Cyrni
Saxa parant, vitamque freto spumante tueri.

Déjà l'on est près de monter sur des vaisseaux, de chercher un asyle dans les golfes Sardes, ou bien dans les rochers inhospitaliers de Cyrné, et de défendre sa vie par le rempart de la mer écumante.

333. Plurima terreno populaverat-eques. — L'*eques* désigne l'ennemi, parce que les Goths étaient puissants en cavalerie, et que la force des Huns, qu'Athaulf avait amenés de la Pannonie, consistait presque toute dans ce genre de combattants. Quant à ce que le poète dit que, *contrairement à la nature*, c'est-à-dire à ce qui arrive aux hommes à cheval, les ennemis étaient redoutables sur mer, *classe timendus*, il faut le regarder comme une exagération des plus fortes. Nous ne voyons pas que les Visigoths aient été sur mer une grande puissance. Orose, VII, 43; Iornandes, *de Rebus Getic.* 30, écrivent que, après la prise de Rome, les Barbares conquérants essayèrent vainement de passer en Sicile; que vainement encore, en 418, ils tentèrent d'aller de l'Espagne en Afrique. Ils n'étaient pas accoutumés à la mer, et manquaient des ressources voulues.

Le *plurima acquora*, qui désigne plusieurs îles conquises, nous semble présenter la même exagération.

Par *terrenum bellum*, il faut entendre une guerre toute continentale, qui se livrait en Italie.

335. Mira fides. — C'est-à-dire *chose étonnante*, *difficile à croire*. Les écrivains latins présentent souvent cette locution. Voir Stace, III *Silv*. III, 20; I *ibid*. III, 20. Le vers suivant :

Tam prope Romanis, tam procul esse Getis,

signifie qu'Igilium, à raison de sa proximité, fut un lieu de refuge pour les Romains; et à cause de son éloignement, ne fut pas envahi par les Goths. C'est probablement une imitation de ces vers de Martial, I *Epigr*. LXXXVII, 9., qui dit de son voisin Novius :

Nec urbe tota quisquam est
Tam prope tam proculque nobis.

337. Umbronem. — Aujourd'hui l'Ombrone. Pline en a parlé ainsi, *Hist. nat.* III, 8 : « Umbro, navigiorum capax, et ab eo tractus Umbriae. » *L'Ombrone, qui est navigable, et où commence l'Ombrie.*

339. Pronis undis. — Les flots penchés vers la mer, et non pas ceux qui reviennent contre le courant du fleuve, car il n'y aurait là rien d'étonnant, et l'épithète ne leur conviendrait pas. Le vers suivant de Virgile, *Aen*. VIII, 548, peut expliquer celui de Rutilius :

Pars cetera prona
Fertur aqua, segnisque secundo defluit amne.

Zumpt explique le *tam facilis*, en disant qu'il faut suppléer : *Ut tutus sit etiam in tempestate.*

351. Ilva. Strabon parle de cette île, qu'il appelle *Aethalia;* voyez le Strabon de du Theil, tom. II, pag 162. Elle fut ainsi nommée, à cause de la quantité de suie qu'on y voyait; αἴθαλος, en grec, veut dire suie. Quoiqu'il en soit de cette

explication, l'Aethalia des Grecs devint l'Ilva des Latins, comme elle est devenue l'Elbe des modernes. Pline l'ancien en parle aussi, III, 12 : « Ilva, cum ferri metallis, circuitu « centum millia, a Populonio decem, a Graecis Aethalia « dicta. » *Ilva, ou, selon les Grecs, Aethalie, célèbre par ses mines de fer, a cent milles de circonférence, et se trouve à dix milles de Populonium.* Ailleurs, XXXIV, 41, il vante ses mines de fer. Virgile, *Aen.* X, 174, et Silius Italicus, *Punic.*, VIII, 615, en parlent également.

Le nom de l'île d'Elbe est devenu plus célèbre par un grand exil, qu'il ne pouvait l'être par ses mines de fer ; elle a reçu Napoléon.

352. Norica. — Voyez Pline, XXXIV, 41. Horace disait, I. *Od.* XVI, 9 :

Noricus ensis,
Un glaive Norique.

La Norique était une contrée de la Germanie, et se trouvait bornée au Nord par le Danube, à l'Orient, par le mont Cétrus, à l'Occident par l'Inn, puis au Midi par les Alpes Noriques. Pline vante également le fer des Norici. « In nostro orbe, dit-il, alitubi veua bonitatem hanc praestat, ut in Noricis. » XXXIV, 41. *Dans l'Empire Romain, il y a certains filons de bonne qualité, comme dans la Norique.*

353. Biturix. — César, dans la relation du siége de Bourges, livre VII, 22, de la *Guerre des Gaules*, parle avantageusement des mines de fer que l'on trouvait dans le Berry, et qui faisaient que les peuples de cette province étaient fort adroits dans les ouvrages souterrains. *Aggerem cuniculis substrahebant eo scientius quod apud eos magnae sunt ferrariae.* Quant à *strictura*, c'est proprement le fer fondu dans la fournaise et battu sous le marteau.

354. Sardonico cespite massa. C'était pour ses blés et pour ses mines d'argent que la Sardaigne était renommée. Voir Godef. *ad Theod. Cod.* IX, 40, 3, et Sidonius, *Carm.* V, 49.

Il y a plusieurs mines de fer en Sardaigne; avec du travail on en découvrirait d'autres, et l'Itinéraire d'Antonin, (édit. Wesseling) nous montre quelques vestiges de mines semblables, dès les temps reculés. A treize milles au dessus de Cagliari, il met un endroit appelé *Ferraria*, d'où vient probablement aujourd'hui le nom de *Capo Ferraio*.

Cesp'te désigne la terre qui se met à la cuisson, et d'où le fer sort. Il en est de même de *Norica gleba* du vers 352.

356. Tartessiaci. — Tartessus était même peu connue des anciens ; mais que ce fût Gades ou Carteia, l'adjectif *Tartessiaci* désigne les Espagnes Occidentales, comme dans Sidonius, *Carm.* II, 363, et dans Silius, *Punic.* III, 399.

Claudien, *in Ruf.* I, 101, dit de même en parlant du Tage :

> Non Tartessiacis illum saliavit arenis
> Tempestas pretiosa Tagi.

360. Aureus imber. — Allusion à la fable de Danaé. On connaît l'ode d'Horace, III, 16 :

> Inclusam Danaen, etc.

M. Camille Bernay, auteur du *Ménestrel*, comédie en cinq actes, jouée à Paris, au Théâtre Français, dans le mois d'août 1838, rappelle ainsi le même mythe :

> Que si des surveillants gardent de près la belle,
> De l'or, morbleu ! de l'or, et plein votre escarcelle ;
> Beaucoup d'or. L'or partout pénètre comme l'air,
> Changez-vous en flots d'or, comme feu Jupiter ;
> Et, fût-elle cachée au fin fond de la terre,
> Seigneur, vous arrivez à la voir, à lui plaire.
> On vous aime, on soupire, et, si son cœur dit non,
> Je ne suis plus Loys ; alors je perds mon nom.

« Vienne l'argent, et le procès durera ce qu'il pourra. L'argent peut tout ; il brise les rochers, dessèche les rivières; il n'y a lieu si haut qu'un âne chargé d'or n'y parvienne. » *La Célestine*, trad. de Germond de Lavigne. pag 67.

Les poètes latins sont remplis de belles déclamations contre l'or ; c'est un thème mille fois usé.

Le vers 361 fait allusion probablement à Philippe, roi de Macédoine, lui dont Horace, *loc. laud.* a dit :

Diffidit urbium
Portas vir Macedo.

Voir aussi Plutarque, in Aemil. Paul. 12. « Ce n'est pas Philippe, dit-il, qui emporte les villes des Hellènes, mais c'est l'or de Philippe. »

364. Vivendi prima via. — C'est par le vers 366 qu'il faut expliquer celui-ci, et l'on ne doit pas l'entendre de l'agriculture, parce que, suivant le récit des poètes, les premiers hommes ne l'exercèrent pas.

367. Humanis manibus. — On peut remarquer ici l'emploi de *sufficit*, qui se met quelquefois dans le sens de *praesto est*, *suppetit*, *adest ;* ainsi dans Ovide, *Metam.* IV, 586 :

Illa quidem vult plura loqui, nec verba volenti
Sufficiunt.

Rutilius veut dire que l'usage des mains, s'il n'y a pas d'autres mains encore, des mains de fer, des armes, est faible et insuffisant.

370. Celeuma. — Le *céleusme* était le nom donné chez les Grecs, au cri par lequel on exhortait les rameurs à redoubler leurs efforts ou les suspendre. Le *céleusme* était aussi à l'usage des gens de mer chez les Romains. « Les commandeurs, par leurs *céleusmes*, ordonnaient aux rameurs de commencer ou de s'arrêter, et, cependant par un cri, les rameurs plongeaient tous à la fois leurs rames dans le fleuve. » Arrien, *Expédit. Alex.*, livre VI, p. 238, édit. de Gronovius ; Leyde, 1704, in-fol.

Martial, IV *Epigr.* XXIV, 21, nous parle du *céleusme* :

Quem nec rumpere nauticum celeusma,
Nec clamor valet helciariorum.

Ni le céleusme nautique, ni les cris des mariniers, ne peuvent le troubler.

Sidoine dit également, *Epist.* II, 10 :

Curvorum hinc chorus helciariorum
Ad Christum levat amnicum celeusma.

De là le chœur des matelots inclinés élève vers le Christ un fluvial céleusme.

Le *céleusme* désignait aussi quelque chanson, souvent sans art, *vile celeusma*, qui était quelquefois même accompagnée d'instruments de musique.

Bien que *celeusma* soit plus usité que *celeuma*, M. Zumpt a voulu suivre son manuscrit et l'édition *Princeps*.

371. Faleria. — Ou Falésia était un port entre Vétulonia et Populonia. C'est aujourd'hui *Porto Faleso*, nous dit Cluvier, *Ital. ant.* livre II, pag. 475.

375. Osiris. — La disparition d'Osiris, victime du sombre Typhon, représente avec la plus grande justesse la périodicité de la belle et de la mauvaise saison, sans cesse aux prises l'une avec l'autre, sans cesse remplacées l'une par l'autre. Dans les mythes, Osiris est pour les Egyptiens, le créateur de toute civilisation ; et Rome, aussi bien que l'Egypte, le proclamait, par ses poètes, l'inventeur de l'agriculture.

Primus aratra manu sollerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum,

dit Tibulle, I *Eleg.* VII, 29.

Osiris est le premier dont l'industrieuse main ait construit une charrue, et qui, avec le soc, ait déchiré le tendre sein de la terre.

A l'époque désignée par Rutilius, les semailles automnales étaient finies, et les blés commençaient à germer dans les

champs. C'était donc *Osiris renouvelé*, c'est-à-dire c'était la *rénovation* des semences, si nous prenons Osiris même pour l'agriculture. Une terre ensemencée est une terre *renouvelée*, comme parle Ovide, I *Am.* III, 9 :

Nec meus innumeris renovatur campus aratris.

Il n'est pas besoin d'innombrables charrues, pour renouveler mon champ.

La disparition d'Osiris et l'invention de ses restes donnaient lieu, en Egypte, à une double fête. Rutilius a bien pu désigner l'une de ces solennités.

Tant que la République fut libre, Rome n'admit pas les fêtes Egyptiennes, mais comme les particuliers célébraient le culte d'Isis et d'Osiris, il fut prohibé l'an 219 et l'an 56 avant Jésus-Christ. Toutefois, après la bataille de Modène, l'an 43 avant l'ère chrétienne, Octave et Antoine consacrèrent le temple de ces deux divinités (Dion. Cass. XLVII, 15), et la IIIe région de la ville fut appelée *Isis.* Tibère proscrivit ce culte, qui finit par être reçu. Lucain parle de cette introduction, VIII, 831 :

Nos in templa tuam Romana recepimus Isin.

Suet. *Domit.* 12; Lamprid. *Commod.* 9; Spartian. *Caracalla*, 9; les commentateurs sur Dion, XL, 47.

Les inscriptions attestent que ce culte fut très-répandu non seulement à Rome, mais encore dans tout l'Empire. Orelli, tom. I, pag. 338.

Nous voyons ici des paysans célébrer des fêtes qui se conservèrent longtemps dans les campagnes, d'où le nom de *payens, pagani*. Honorius, par une loi insérée au Code qui porte son nom, avait récemment, et les empereurs avaient défendu avant lui qu'il y eût ni sacrifices ni rits aucuns à l'honneur d'Isis et d'Osiris ; mais la superstition tenait bon toujours, et les réunions, les repas joyeux restaient comme souvenirs du culte proscrit.

377. Egressi villam. — On ne sait de quel lieu le poète veut parler. — Au lieu du *tutoque vagamur* de l'édition Princeps; du *ludo* de Barth. et Dammius; du *ludoque vacamus* de Wernsdorf; du *lateque vagamur* de Heinsius, ad Ovid. *Metam.* XIII, 903, M. Zumpt a trouvé dans son manuscrit *lucoque vagamur*, leçon que déjà Dempster, *Etrur. reg.* IV, 12, et Burmann avaient conjecturée. Ce qui l'explique et la légitime surtout, c'est le *vexatos frutices* du vers 385, lequel suppose une promenade à travers le bois.

378. Stagna-septo deliciosa vado. — Près de Faléria, la mer forme un vaste étang, où il y avait cela de surprenant, que les eaux chaudes qui sortaient du sol étaient fort poissonneuses. *Patavinorum aquis calidis herbae virentes innascuntur, Pisanorum runae; ad Vetulonios in Etruria non procul a mari pisces.* Plin. *Nat. Hist.* II, 103. Leur nom aujourd'hui encore, à ces eaux, est analogue à leurs qualités, car, suivant Cluvier, *Ital. ant.* pag. 473, on les appelle *le Caldane.* Comme les Romains en avaient fait des viviers, le poète appelle ces lacs *deliciosa*, parce qu'ils nourrissaient *piscium delicias*, dit M. Zumpt.

Au vers 370, quoique le manuscrit de Vienne et les éditions portent *inter*, M. Zumpt lit *intra*, que Schrader et Wernsdorf avaient jugé nécessaire.

382. Dirior Antiphate. — M. Zumpt a suivi la correction de Drakenborch, *ad. Sil. Ital.* XIV, 126, et, eu effet, Antiphates, lorsqu il dévorait les étrangers, n'était pas *dur*, mais il était cruel, féroce. Silius dit de lui, XIV, 33:

Post diri Antiphatae sceptrum et Cyclopia regna;

et encore, *ibid.* 126 :

Regnatam diro quandam Laestrygone terram.

Antiphates, roi des Lestrygons, résidait dans la ville de Télépyle, sur la côte de Campanie. Beaucoup de ports bordaient ce rivage. Ulysse, en y arrivant, envoya trois de ses

gens pour explorer le pays. Ils rencontrent deux filles du roi, et sont conduits au palais, où ils voient avec étonnement, dans la reine, une femme gigantesque. Au dîner, Antiphates commence par saisir l'un d'eux et le broyer sous ses dents. Les deux autres de fuir, et de raconter à Ulysse ce qui venait de se passer. Au même instant, les Lestrygons qui avaient entendu leurs cris, bordaient le rivage, submergeaient les vaisseaux, en y plaçant des pierres; puis, repêchant les malheureux étrangers, les emportaient chez eux pour en faire leurs repas. De douze vaisseaux, un seul fut sauvé; encore Ulysse n'y parvint-il qu'en renonçant à ses ancres. *Biogr. univ* de Michaud. *Part. Myth.* — Ovid. *Metam.* XIV, 233. — Homère, *Odyss.* X, 114. Ovid. *Met.* XIV, 234; Tibulle, IV, *Eleg.* I, 59.

384. Dissociale. — Juvénal, *Sat.* XIV, 98, disait, en parlant des Juifs:

Nec distare putant humana carne suillam.

Ils ne mettent pas de différence entre la chair de pourceau et la chair humaine. Les Romains avaient un profond mépris pour les Juifs qui ne mangeaient pas de chair de porc. Les maîtres du monde en faisaient une grande consommation, et un jour l'empereur Aurélien leur en distribua. *Aurelianus et porcinam carnem populo Romano distribuit, quae hodieque distribuitur.* Vopiscus, *in Aureliano*, 35. On sait que le *sumen*, ou tétin de truie, revient fréquemment dans Plaute.

Dissociale est pour *dissociabile*. Nous ne savons trop si d'autres que Rutilius ont employé le mot en question.

Dans le vers 383 et le 384, il y a une transition du particulier au général, d'un seul Juif à la nation toute entière. C'est un genre de faute que nous reproduisons à dessein dans notre version.

385. Damnaque libatae grandia clamat aquae. — Ce vers,

par son intention comique, rappelle ceux-ci des *Plaideurs* de Racine :

> Ordonnez qu'il sera fait rapport à la cour,
> Du foin que peut manger une poule en un jour.

389. SABBATA. — Le même Juvénal parle aussi du sabbat, XIV, 96 :

> Quidam sortiti metuentem sabbata patrem.

Quelques-uns, nés d'un père superstitieux observateur du sabbat;

et Martial, IV *Epigr.* IV, 7, dans une expression intraduisible :

> Ieiunia Sabbatariorum.

Les jeûnes des observateurs du sabbat.

Frigida, parce que, aux jours de sabbat, les Juifs s'abstenaient de toute occupation, et que, d'après Sidoine, *Carm.* V, 549 :

> Otia frigus habent.

391. SEPTIMA QUAEQUE DIES, ETC.—Encore Juvénal, XIV, 105:

> .... Cui septima quaeque fuit lux
> Ignava, et partem vitae non attigit ullam.

Il coula dans l'inaction chaque septième jour, et ne prit nulle part aux devoirs de la vie.

Ovide parle de même, *Art. Am.* I, 415 :

> Quaque die redeunt, rebus minus apta gerendis,
> Culta Palaestino septima festa Syro.

Le jour où reviennent, empêchant la gestion de toute affaire, les solennités que célèbre au septième jour l'habitant de la Palestine Syrienne.

Nous remarquons, à propos de ce distique cité d'après l'édition Lemaire, que dans celle de Panckoucke, on écrit *viro*, au lieu de *Syro*. Cette jonction de *Palaestino* et de *Syro* n'est

pourtant pas une faute ; elle se trouve dans Tibulle, I *Eleg.* VII, 18.

> Alba Palaestino sancta columba Syro.
> *La blanche colombe, sacrée pour le Palestin Syriaque.*

Divisée en première, en deuxième, en troisième, la Palestine n'était elle-même qu'une partie de la Syrie, qui s'étendait du Nord au Sud, depuis le Taurus jusqu'à l'Egypte et à l'Arabie Pétrée ; et de l'Ouest à l'Est, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate.

393. CATASTAE.—Ce mot vient de καθίστημι, établir, κατάστασις, *catasta*. La *catasta* était une espèce d'échafaud, présentant une suite de cages qui tournaient sur un pivot, pour qu'il fût possible à l'acheteur de considérer l'esclave en tout sens. Il paraît aussi qu'il s'y trouvait des galeries intérieures, où l'on tenait des esclaves de choix, et que l'on ne voulait point exposer à tous les regards. Les malheureux d'outre-mer, qui étaient destinés à être vendus, avaient les pieds blanchis avec de la craie ou avec du gypse. Ces détails se trouvent dans les divers poètes latins. Ainsi Tibulle, II *Eleg.* VI, 41 (1):

> .... Quem saepe coegit
> Barbara gypsatos ferre catasta pedes.

Souvent une barbare catasta l'a forcé de porter les pieds blanchis de gypse.

Ainsi Martial, au livre IX des *Epigrammes*, XXX, 4, où il parle de ces langues bruyantes des *catastae*, et dans la pièce LXe du même livre :

> Inspexit molles pueros oculisque comedit,
> Non hos, quos primae prostituere casae;
> Sed quos arcanae servant tabulata catastae,
> Et quos non populus, nec mea turba videt.

(1) Dans le Tibulle de Panckoucke, ces vers font partie de la 3e élégie du IIe livre.

Il passe en revue les jeunes esclaves et les dévore des yeux, non pas ceux toutefois qui sont exposés dans les premières loges, mais ceux que tient en réserve l'échafaud de la catasta secrète, et que ne voient ni le peuple, ni les gens de ma façon.

Horace nous retrace avec originalité le langage des marchands d'esclaves, II *Epist.* II, 3-16 :

Hic et
Candidus, et talos a vertice pulcher ad imos,
Fiet eritque tuus, nummorum millibus octo;
Verna ministeriis ad nutus aptus heriles,
Litterulis graecis imbutus, idoneus arti
Cuilibet; argilla quidvis imitaberis uda;
Quinetiam canet indoctum, sed dulce bibenti.
Multa fidem promissa levant, ubi plenius aequo
Laudat venales, qui vult extrudere, merces.
Res urget me nulla; meo sum pauper in aere;
Nemo hoc mangonum faceret tibi. Non temere a me
Quivis ferret idem. Semel hic cessavit, et, ut fit,
In scalis latuit metuens pendentis habenae.
Des nummos, excepta nihil te si fuga laedat.

Celui-ci, qui est blanc, qui est beau des pieds à la tête, sera vôtre, et bien vôtre, pour huit mille nummes (1). *Né chez moi, il obéit au moindre signe du maître; il a quelque teinture des lettres grecques, il est apte à tous les arts; c'est une molle argile qui prendra toutes les formes que vous voudrez. Il chante même, et, bien que ce soit sans art, sa voix vous plaira quand vous serez à table. De grandes promesses diminuent la confiance, lorsqu'on vante trop la marchandise dont on veut se défaire. Quant à moi, rien ne me presse; je suis pauvre, mais ce que j'ai m'appartient. Pas un marchand n'agirait ainsi avec vous, et nul autre que vous n'aurait à ce prix mon esclave. Il n'a bronché qu'une fois, et, comme il arrive en pareille occurrence, appréhendant les courroies suspendues dans l'escalier, il s'est caché. Si*

(1) 1590 fr. 38 c.

cette escapade, que j'excepte, ne vous offusque point, comptez-moi votre argent.

Nous renvoyons le lecteur à un curieux chapitre sur les *Maquignons et les Esclaves*, tom. I, pag. 92 de *Rome au siècle d'Auguste*, par M. Ch. Dezobry.

394. NEC PUEROS OMNES. — *Nec*, pour *ne quidem*, est fort usité à l'époque de Rutilius ; on le retrouve chez ce poète, au vers 446. Il imite, dans *pueros omnes*, le vers de Juvénal, II, 152 :

Nec pueri credunt, nisi qui nondum aere lavantur.

396. IMPERIOQUE TITI. — M. Philarète Chasles, dans une excellente dissertation sur l'*Autorité historique de Flavius-Josèphe* (Paris, imp. de Fournier, 1841, in-8°), représente ainsi le triomphe définitif des Romains sur les Juifs :

« L'an de Rome 822 et de l'ère chrétienne 71, au jour fixé pour le triomphe de Vespasien et de Titus, vainqueurs de la Judée, tous les habitants de Rome quittèrent leurs demeures. Cette population innombrable avait occupé de bonne heure les avenues et les places, d'où, même debout, elle espérait entrevoir les triomphateurs. C'était une grande joie pour le peuple, et les beaux jours de la patrie semblaient renaître. La nation la plus abhorrée et la plus dangereuse était écrasée. La haine contre les Juifs, mélange singulier de mépris et de colère, irritée de leur résistance, s'était accrue et enflammée par la connaissance plus exacte que l'on avait acquise de leurs rits hostiles au genre humain, peut-être aussi par cette rivalité d'héroïsme à laquelle Rome ne pardonnait pas. Un siècle plus tôt le mépris l'emportait encore sur la colère : Cicéron avait insulté Pompée en lui donnant le sobriquet de *Jérusalémite*. Horace avait raillé le crédule Apella; et ce roi Hérode, plus clément envers ses pourceaux qu'envers ses fils, avait fourni un bon mot à l'empereur Auguste.

« Ce peuple méprisé n'était cependant pas méprisable. Reconnaissant envers Pompée, soumis et obéissant à Vitellius, qui, tous deux l'avaient ménagé, il se révolta sous les exactions et devint terrible sous les outrages. Il abattit à coups de hache l'aigle d'or que l'on voulait placer sur la porte du temple de Jéhovah. Il égorgea les soldats romains, lorsqu'un d'entre eux eut insulté, par un geste obscène, le culte du Dieu unique. On vit éclater toute la rage vengeresse du caractère oriental et judaïque. Il fallut tuer un million trois cent trente-huit mille quatre cent soixante Juifs, dévaster le pays, détruire le temple, abolir la nation, pour venir à bout de cette indomptablo fureur. Encore ne réussit-on pas à en effacer la trace; ce qui restait de la nation juive poursuivit, à travers les siècles, Rome de sa colère; les rabbins ne l'appelèrent plus que *l'empire scélérat*; Titus et Vespasien furent à jamais les maudits.

« Le patriotisme judaïque était vaincu par la constance et la bravoure romaine. Moins discipliné, plus farouche, et et tombant d'une hauteur plus sublime que le patriotisme romain, il devait se perpétuer après sa défaite, et survivre à la patrie avec une persévérance acharnée que les vainqueurs ne prévoyaient pas. L'allégresse régnait à Rome. Les chevaux qui portaient les deux triomphateurs avaient peine à fendre les flots du peuple. On voyait l'image de la Judée, une femme assise dans la poussière, sous un palmier, versant des larmes, la tête enveloppée de sa robe de deuil. Plus loin, l'épée glorieuse des Machabées surmontait un trophée d'armes israélites, conquises pendant le siége de Jérusalem. Plus loin encore, les dépouilles du Temple, la Table d'or, le Chandelier aux sept branches; enfin, les Livres de la Loi, « dernière proie », précédaient immédiatement les coursiers de Vespasien et de Titus. Ce n'était point un spectacle ordinaire, de voir le vrai Dieu, « le Dieu unique, » captif des faux Dieux, qu'Isaïe avait raillés et maudits, et Jéhovah traîné en triomphe sous la foudre irritée de Jupiter Capitolin (pag. 1-4). »

398. Victoresque suos. — C'est une pensée semblable à celle d'Horace, II *Epist.* I, 156 :

> Graecia capta ferum victorem cepit.
> *La Grèce soumise soumit son farouche vainqueur.*

400. Cum tegit astra dies. — Zumpt garde et défend le *cum* de son manuscrit, au lieu de la préposition *dum*, que portent les éditions. Le sens doit être le même dans les deux cas.

401. Populonia. — Cette ville est communément appelée par les auteurs latins *Populonia* ou *Populonium ;* on en voit encore les ruines, à trois mille de Piombino. Strabon écrit Poplônium, Ποπλώνιον. Rutilius a presque entièrement copié ce géographe. Au reste, voici les propres paroles de Strabon : « Poplônium, pareillement située sur un cap élevé et escarpé (1) qui s'avance dans la mer et forme une presqu'île (2), soutint aussi vers le même temps un long siége. Cette petite ville, depuis, est devenue déserte, à l'exception des temples et d'un petit nombre de maisons. Le local qui lui sert de port est mieux peuplé ; il est placé au bas de la montagne, et les navires y trouvent des abris. C'est, ce me semble, pour cette raison que, des anciennes cités Tyrrhéniennes, Poplônium est la seule qui se trouve bâtie sur le bord de la mer ; partout ailleurs, la côte n'offrant point de ports, les fondateurs des villes auront eu soin de s'éloigner du rivage, ou de construire en avant quelques forts qui les empêchent d'être la proie du premier pirate. Au sommet du cap est placée une guérite d'où l'on observe l'arrivée des thons. » Voy. le Strabon du Theil, tom. II, pag. 159.

404. Pharos. — Pharos était une île d'Égypte, située vis-à-vis d'Alexandrie. Elle donna son nom à une tour fameuse, qui y fut construite par Ptolémée Philadelphe. Elle

(1) Capo di Campana.
(2) Caldane paludi.

avait des feux nocturnes pour aider à la marche des navires. De Pharos est venu le mot *phare*, et, comme dit Solin : *Machinæ in portubus ad prælucendi ministerium aedificatae phari deinceps apud omnes gentes appellari coeptae sunt.*

413. Non indignemur. — On sait la pensée de Cicéron, *Epist. ad Fam.* IV, 5 : « Hem! nos, homunculi indignamur si quis nostrum interiit aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, quum uno loco tot oppidum cadavera projecta iaceant! » *Quoi! nous, pauvres mortels, voilà que, s'il meurt ou que si l'on tue quelqu'un des nôtres, eux dont la vie doit être bien courte, nous nous indignons, tandis que les cadavres de tant de cités sont étendus là en un même lieu!*

Ansone présente une pensée analogue, *Epigr.* XXXV, 10 :

> Miremur periisse homines? monumenta fatiscunt,
> Mors etiam saxis nominibusque venit.

Nous étonnerons-nous de voir périr les hommes? Eh! les monuments s'écroulent; la mort vient aussi pour les pierres et pour les noms.

Sannazar, II *Eleg.* 9, a dit de même :

> Et querimur cito si nostrae data tempora vitae
> Diffugiunt? urbes mors violenta rapit.

Et nous nous plaignons de ce que la vie qui nous fut donnée s'en va si rapidement? — Une mort violente enlève les cités elles-mêmes.

Au lieu de *non indignemur*, les anciens éditeurs lisent : *Nos indignemur*, qui forme un tour bien plus vif, mais nous avons dû suivre M. Zumpt.

419. Verum nomen. — Celui de Volusianus. Voyez les notes sur le vers 167. Or, les trois premières syllabes de Volusianus sont brèves.

421. Veneris, carissime Rufi. — Les commentateurs ont

accumulé ici les variantes et les interprétations, sans arriver à une solution convenable. M. Zumpt propose :

Cognomen versu tuleris, carissime Rufi,

et ce sens est tout au moins aussi plausible que le meilleur d'entre les autres. Ovide, *ex Ponto*, IV, 12, se plaint de même du nom de Tuticanus, que ne peut recevoir l'hexamètre.

422. Dudum. — C'est-à-dire au vers 168, où il est dit :

Rufius, Albini gloria viva patris.

423. Festa dies colat. — Le jour où Rufius Volusianus entra dans sa charge de Préfet, et reçut des félicitations publiques. Les amis qui le pouvaient, venaient saluer au matin le nouveau dignitaire ; ceux qui étaient éloignés le faisaient par des missives, comme Symmaque envers Messala, *Epist.* VII, 91. On envoyait divers petits présents à celui qui était ainsi promu (Symm. *ibid.* IX, 119) ; et, de son côté, il en envoyait également. Le même Symmaque (*Ibid.* II, 81) rapporte que son fils, prenant possession de la charge de questeur, gratifia ses amis de tablettes d'ivoire, de corbeilles d'argent, et offrit au prince un diptyque enluminé d'or. Voir de plus *Epist.* IX, 134, et Godef. *ad Theod. Cod.* XV, 9, 1.

424. Poste coronato. — Juvénal a dit, *Sat.* VI, 79 :

Ornentur postes et grandi ianua lauro.

Décore ta maison, et mets à ta porte un superbe laurier.

Prudence, in Symm. II, 726 :

Quos spargam flores, quibus insertabo coronis
Atria? quae festis suspendam pallia portis?

Quelles fleurs me faudra-t-il jeter? De quelles couronnes parer mon atrium? Quels voiles de fête suspendre à ma porte? Voir aussi Corippus, *de Laude Iust.* III, 62.

426. Animae portio magna meae. — Ovide, I *Pontic.* VIII, 2 :

> Accipe, pars animae magne, Severe, meae.
> *Reçois ce souvenir, ô Sévérus, toi, la moitié de mon ame.*

Horace, I *Od.* III, 7, en parlant de Virgile :

> Et serves animae dimidium meae.
> *Conserve cette moitié de mon ame.*

Sidonius Apollin. *Carm.* XXI, 4 :

> Namque animae nostrae portio maior eras.

Lamartine, *Harmonies :*

> Une femme, une enfant, ces deux parts de mon ame.

et Ch. Brugnot, *Poésies :*

> J'avais une compagne, oh! moitié de mon ame,
> Ange assis au foyer sous le nom de ma femme.

428. Per quem malueram. — Lefranc de Pompignan traduit ainsi ce passage : « Oui, je me vois continué dans la dignité de préfet, puisque j'y vois un homme à qui je l'eusse volontiers cédée, quand on me fit la grâce de m'en revêtir. » Nous croyons que le poète a voulu dire : « Je jouirai encore de cet honneur en la personne de celui par lequel j'aurais le mieux aimé, j'aurais préféré me voir remplacé. »

431. Incipit obscuros ostendere Corsica montes. — Imitation de Virgile, *Aen.* III, 522 :

> Iamque rubescebat stellis Aurora fugatis,
> Cum procul obscuros colles humilemque videmus
> Italiam.

« Les montagnes de la Corse apparaissent d'une couleur foncée, aux navigateurs qui l'ont surnommée *l'Isola negra* (*l'Ile noire*). La cime de ces montagnes est continuellement

entourée de nuages. On croirait, en les voyant, que cette région est le séjour ordinaire de l'orage et de la tempête. Rutilius, comme tant d'autres voyageurs, dut être frappé de la singulière différence qu'il y avait entre ces noires et nuageuses montagnes de la Corse, et les sommités bleuâtres et si nettement dessinées des montagnes de l'Italie. » (Note communiquée par M. Gio Carlo Gregorj).

Sénèque, dans ce passage de l'*Octavie*, act II, sc. 1, rappelle ainsi son exil en Corse :

Quid me, potens Fortuna, fallaci mihi
Blandita vultu, sorte contentum mea
Alte extulisti, gravius ut ruerem edita
Receptus arce, totque prospicerem metus?
Melius latebam procul ab invidiae malis,
Remotus inter Corsici rupes maris,
Ubi liber animus, et sui iuris, mihi
Semper vacabat, studia recolenti mea.
Oh! quam iuvabat, — quo nihil maius parens
Natura genuit, operis immensi artifex, —
Coelum intueri, molis et cursus sacros,
Mundique motus, solis alternas vices,
Orbemque Phoebes, astra quem cingunt vaga,
Lateque fulgens aetheris magni decus!

Pourquoi, fortune puissante, pourquoi, me séduisant par un visage trompeur, m'avoir arraché à mon sort, dont j'étais content, et m'avoir placé si haut, afin que, de cette tour élevée, je tombasse plus pesamment, et que j'eusse devant les yeux tant de sujets d'épouvante? J'étais bien mieux, quand je me trouvais à l'abri des maux de l'envie, et que je vivais retiré dans les rochers de la mer Corsique! Là, mon esprit libre et maître de lui-même, était à moi toujours, et se livrait à ses études chéries. Oh! que j'aimais à contempler le ciel, chef-d'œuvre de la mère-nature, gloire de son éternel auteur, à considérer le cours mystérieux des astres, et l'harmonie du monde, et le lever et le coucher du soleil, et le disque de Phébé avec son cortége d'étoiles errantes, et le brillant éclat de la voûte céleste!

Ceci n'est point une poétique fantaisie, nous dit un littérateur Corse; il y a là une peinture vraie de l'impression merveilleuse que fait dans sa patrie l'aspect du soleil couchant et des nuits étoilées.

Le IVe volume des *Poetae latini minores* de Lemaire, pag. 545, 546, présente sur la Corse deux pièces de vers que l'on attribue à L. Annaeus Sénèque. Nous croyons devoir leur donner place dans ces notes. L'auteur, si c'est bien Sénèque, nous décrit ailleurs le même pays en termes à peu près aussi flatteurs, *Consol. ad Helv.* cap. 6.

AD CORSICAM.

Corsica, Phocaeo tellus habitata colono,
Corsica, quae Graio nomine Cyrnus eras;
Corsica Sardinia brevior, porrectior Ilva;
Corsica piscosis pervia fluminibus;
Corsica terribilis, quum primum incanduit aestas;
Saevior, ostendit quum ferus ora Canis;
Parce relegatis, hoc est, iam parce solutis,
Vivorum cineri sit tua terra levis.

Corse, terre habitée par des colons Phocéens; Corse, qui avait en grec le nom de Cyrné; Corse, sillonnée de rivières poissonneuses; Corse terrible, aussitôt que s'est enflammé l'été; plus cruelle, lorsque le barbare Chien montre sa gueule; épargne des rélégués, c'est-à-dire, épargne des morts. Que ta terre soit légère à la cendre des vivants.

Barbara praeruptis inclusa est Corsica saxis
Horrida, desertis undique vasta locis.
Non poma autumnus, segetes non educat aestas,
Canaque Palladio munere bruma caret;
Umbrarum nullo ver est laetabile fetu,
Nullaque in infausto nascitur herba solo;
Non panis, non haustus aquae, non ultimus ignis.
Hic sola haec duo sunt : exsul et exsilium.

La barbare Corse est enfermée dans des rochers abruptes; elle s'étend en espaces partout déserts. L'automne ne produit

pas de fruits, l'été pas de moissons, et le blanc hiver manque du présent de Pallas (1). *Nul printemps n'y est réjoui par de frais ombrages; nulle herbe ne naît sur ce sol malheureux. Pas de pain, pas d'eau potable, pas de feu suprême* (2). *Il n'y a là que deux choses : l'exil et l'exilé.*

Voici comment Fazio degli Uberti, dans son poème intitulé : *Il Dittamondo*, lib. III, cap 12 (édit. de Milan, 1826, in 8°), parle de l'île de Corse :

Questa può esser per lo lungo forsi
Venti e sessanta miglia, e gli abitanti
Acerbi e fieri son, che pajon orsi.

Vini v'ha buoni, e son ronzini tanti,
Ch'è gran mercato; ma chi su vi monta,
Se non è Sardo, par che il cuor gli schianti.

E secondo che per alcun si conta,
Da Corso, che ab antico fue lor duca,
Del nome suo qu'ell' isola s' impronta.

Ed altri vuol che que questo nome luca
Da una donna, che Corsa si disse
Che trasse il toro fuor della sua buca.

Ma per Virgilio Cirnea si scrisse,
Che Cirne navigando per quel mare,
Quivi arrivato suo signor venisse.

« Cette île peut avoir en longueur quatre-vingt milles environ, et ses habitants sont si durs et si sauvages, qu'ils paraissent des ours.

« Il y a de bons vins, et une telle quantité de chevaux que l'on en fait un grand commerce, mais celui qui les monte, s'il n'est pas Sarde, il semble que le cœur lui crève.

« Or, suivant ce que quelques-uns disent, c'est de Corsus, qui anciennement fut son roi, que cette île a pris son nom.

(1) C'est-à-dire d'olives.
(2) Le feu du bûcher.

« D'autres veulent que ce nom lui vienne d'une femme qui s'appelait Corsa, et qui tira de son étable le taureau.

« Mais Virgile écrit Cyrné. Un Cyrné naviguant sur cette mer, arriva là, et fut le maître de l'île. »

433. Sic dubitanda solet, etc. — Par *dubitanda*, il entend parler d'un disque de la lune si faible que l'on peut *douter* si on l'a vu ou non. C'est un souvenir de ces beaux vers de Virgile, *Aen.* VI, 452 :

> Agnovitque per umbram
> Obscuram, qualem primo qui surgere mense
> Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

435. Haec ponti brevitas auxit mendacia famae. — Le détroit avait si peu de largeur que, au rapport de de Strabon, V, 2, 7, on pouvait, du rivage de Populonium, apercevoir l'île.

438. Femina Corsa. — « Cette tradition fabuleuse, rapportée par Rutilius, citée par tous les auteurs anciens et modernes qui ont parlé de l'origine des Corses, appartient à Salluste. On la trouve dans les fragments du Ier livre de son Histoire Universelle. Ce grave historien la tenait probablement des Ligures, chez lesquels elle a dû jouir d'une grande popularité, parce qu'elle rappelait un fait vrai, une expédition dont le souvenir, bien que renfermé sous la forme d'un récit sans vraisemblance, n'en était pas moins réel et digne de mémoire chez le peuple Ligurien. — L'établissement en Corse de cette Colonie est attesté par Sénèque, mais pour expliquer la fable accréditée par Salluste, il faut nécessairement présumer, qu'elle a abordé l'île sur un vaisseau qui portait pour enseigne un taureau. Cette conjecture, nous l'appuierons de l'exemple des Phocéens qui fondèrent la ville de Tauroëntium sur le littoral de la Gaule Narbonaise entre Marseille et le Var. Ces navigateurs donnèrent à cette ville le nom de Tauroëntium, du taureau que leur vaisseau portait pour enseigne.

« La Corse appartient aujourd'hui à la France, mais avant d'être réunie à ce Royaume, elle a successivement passé par la domination de presque tous les peuples de l'Occident qui ont joui de quelque célébrité. Les Pélasges Tyrrhéniens, les Liguriens, les Etrusques, les Carthaginois, les Romains, les Wandales, les Goths, les Exarques de l'Italie, les Longobards, les Carlovingiens, les Sarrasins, l'Eglise, les Pisans, les Génois, les Aragonais, se sont tour à tour disputé la possession de cette île. — En 1347, elle reconnut le pouvoir des Génois qui l'occupèrent jusqu'en 1768, époque où elle fut cédée à la France. — Elle forme aujourd'hui un département français. La superficie de la Corse est d'environ 900 mille hectares, ou 450 lieues carrées; sa population, d'après le dernier recensement, a atteint le chiffre de 205 mille habitants. » (Note de M. Gio. Carlo Gregorj).

439. Processu pelagi iam se Capraria tollit. — Le nom de l'île Capraria, en grec Αἴγιλον, lui vient de la quantité de chèvres qu'elle renfermait, et Varron l'atteste, *de Re rustica*, II, 3.

« Cette île dépendait anciennement de la République des Pisans. Vers le milieu du XIIIe siècle, Ansaldo da Mare, amiral de l'empereur Frédéric II, s'en rendit maître, en même temps qu'il occupa une partie du cap Corse. Depuis cette époque, jusqu'à l'année 1507, elle a fait partie du fief que les descendants d'Ansaldo da Mare ont possédé en Corse; mais en 1507, les Gênois, sous prétexte que Giacopo da Mare avait attenté à la vie du curé de cette île, déclarèrent ce seigneur déchu de ses droits, et l'île fut réunie au gouvernement de la Corse. Elle appartient aujourd'hui à la Sardaigne, les Génois se l'étaient réservée par le traité de 1768, qui cédait la Corse à la France. Sa circonférence est de sept milles environ, sa population de mille habitants, réduite à se disputer quelques poignées de terre, qu'ils jettent dans les fentes des rochers pour y planter la vigne ou des légumes. — Cette privation de toute espèce de productions les a donc obligés de se livrer au commerce et à la navigation, et ils

ont mérité à cet égard une réputation de bravoure et d'habileté qui les fait rechercher encore aujourd'hui par les marins les plus intrépides. Dans les premiers temps de la Révolution Française, ils armérent des corsaires contre nos ennemis, et les belles maisons par eux bâties sur leurs rochers font preuve du succès de leurs entreprises aventureuses. — Au commencement du V[e] siécle, cette île fut peuplée de moines qui venaient y chercher un refuge contre les persécutions des Barbares. Ses anachorètes ont joui d'une réputation de sainteté qui est attestée par les annales de l'Eglise, et par Paul Orose, VII, 36.

« Le couvent que les moines ont bâti dans cette île est situé à peu de distance du village, et sous la protection du fort qui le domine. Il fut construit en 1558 sur les ruines de l'ancien cloître, dont on voit encore les ruines près de l'ancien édifice. L'aspect de ces lieux présente quelque chose de fort pittoresque. Une masse énorme de rochers escarpés, surmontée d'une église solitaire, placée au milieu de la surface immense de la mer Méditerranée, dont les flots, en se brisant avec force contre ses bords, interrompent sans cesse le silence profond qui régne dans cette région inhabitable : tel est le spectacle qui frappe aujourd'hui le voyageur, et qui dut, au IV[e] siècle, vivement frapper l'imagination de ces pieux anachorètes, qui venaient dans cette Thébaïde de l'Occident, chercher un abri contre leurs persécuteurs et peut-être contre leurs propres passions. » (Note de M. Gio. Carlo Gregorj).

440. Squalet-insula. — Il est bien permis de ne point prendre à la lettre ce que Rutilius nous dit de la malpropreté de ces *lucifuges;* un païen ne devait avoir que du mépris pour d'humbles Religieux, qui certainement ne brillaient point par leur luxe. Saint Augustin parle avec estime de ces moines de Capraria, si décriés par Rutilius. Nous lisons dans l'historien Orosius que Mascezil, — Claudien l'appelle Mascezel, — prince maure, envoyé par Honorius contre Gildon, son frére, descendit à Capraria, et emmena de là quelques solitaires. Il passait avec eux les jours et les nuits

à prier, à jeûner, à chanter des psaumes, et mérita ainsi de remporter une victoire qui parut toute miraculeuse. Voyez Orosius, VII, 36. — M. de Châteaubriand, *Etudes hist.* tom. II, pag. 223, se trompe quand il dit que saint Augustin parle de Mascezil.

Saint Augustin adressa une lettre à Eudoxius, abbé d'un monastère de Capraria; il y est question de deux religieux de cette île. « Nam et ante iam fama, » dit-il, « et nunc « fratres qui venerunt a vobis, Eustasius et Andreas, bonum « Christi odorem de vestra sancta conversatione ad nos ad- « tulerunt. Quorum Eustasius in eam requiem praecessit, « quae nullis fluctibus, sicut insula, tunditur, nec Caprariam « desiderat, quia nec cilicio iam quaerit indui. »

La renommée nous avait apporté déjà, et maintenant les frères qui viennent d'auprès de vous, Eustasius et Andréas, nous ont apporté la bonne odeur de la sainte vie que vous menez en Jésus-Christ. L'un de ces frères, Eustasius nous a devancés dans ce repos, qui n'est pas battu de vagues, comme votre île, et le bienheureux ne désire point Capraria, parce qu'il n'a plus besoin de cilice pour se couvrir. Epist. 48, edit. Benedict.

446. Nec bona. — Pour *ne bona quidem*, comme nous l'avons observé déjà, vers 394.

Pati signifie tout simplement *posséder avec égalité d'ame* ce qui advient. C'est ainsi que Plaute a dit, *Asin.* II, 2, 58 :

Fortiter malum qui patitur, idem post patitur bonum.

447. Ergastula. — Avant M. Zumpt, ce mot n'avait pas été compris par les éditeurs de Rutilius. Il signifie ici *esclaves*, et Florus a usé de cette expression : *Cum insuper ergastula armasset*, IV, 8, 1.

448. Nigro felle. — Pline, *Nat. Hist.* XI, 37 : *Sed in felle nigro insaniae causa homini. Hinc et in mores crimen, bilis nomine.* Cic. III *Tuscul.* V, II.

450. Bellerophonteis sollicitudinibus. — Homère ne s'explique point aussi clairement que Rutilius sur le caractère

mélancholique et bilieux de Bellérophon. « Mais alors, dit-il seulement, mais alors Bellérophon lui-même devint odieux à tous les immortels; solitaire, il errait dans les champs d'Aléion, et ses pensées rongeant son cœur, il évitait la trace des hommes. » *Iliade*, V, 200, trad. de Dugas-Montbel.

Ausone, *Epist.* XXV, 70, nous montre aussi Bellérophon en proie à sa misanthropie, et pense qu'il était fou.

Ceu dicitur olim
Mentis inops, coetus hominum et vestigia vitans,
Avia perlustrasse vagus loca Bellorophontes.

Comme on dit qu'autrefois, l'esprit égaré, et fuyant les assemblées et les pas des hommes, Bellérophon allait errant dans les lieux inaccessibles.

Les reproches du poéte s'adressaient à Paulin qui venait de se retirer au sein des Pyrénées, et qui répondait à son ami:

.... Non auxia Bellerophontis
Mens est, nec Tanaquil mihi, sed Lucretia coniux.

Non, je n'ai point l'esprit inquiet de Bellérophon, et j'ai pour épouse non point une Tanaquil, mais une Lucrèce.

Selon d'autres critiques, la mort des enfants de Bellérophon était la cause de son chagrin (Schol. Venet. ad Hom. Ϛ, 200; Cicer. *Tuscul.* III, 26); mais comme Homère ne parle de la mort d'Isandre et de Laodamie qu'après avoir peint la douleur du héros, il n'est pas naturel qu'il raconte les effets de cette douleur avant d'en avoir donné la cause. C'est donc dans la suite des idées qu'il faut chercher la véritable intention d'Homère. On peut observer quelle teinte de tristesse et de mélancholie règne dans tout le discours de Glaucus. Il commence par une réflexion sur la fragilité des choses humaines, et maintenant c'est aprés avoir représenté Bellérophon vainqueur dans plusieurs combats, au faîte de la prospérité, gendre du roi, partageant l'empire avec lui,

comblé d'honneur par ses peuples, père de trois enfants, sa fille unie à Jupiter, que Glaucus s'écrie : « Mais alors Bellérophon lui-même devint odieux à tous les immortels. » Sur cette réflexion douloureuse, la pensée la plus naturelle qui se présente, n'est-ce pas l'impuissance où nous sommes de goûter un bonheur parfait? Arrivé au terme de la félicité, Bellérophon devient insupportable à lui-même; il erre dans les champs, il évite la rencontre des hommes, et de tristes pensées rongent son cœur. Comment ne pas voir dans cette peinture l'état d'une ame qui n'a plus rien à désirer, et qui se trouve comme accablée du poids de son bonheur? Dugas-Montbel, *Observations sur l'Iliade d'Homère*, tom. I, pag. 282.

ṙ Barthius, ad Claudian. *Honor.* IV, 560, observe avec raison que le vers :

Bellerophonteis sollicitudinibus,

est le seul vers latin qui ne se compose que de deux mots.

Dans les *Guêpes* d'Aristophane, on trouve un vers, le 220, qui n'est qu'un mot gigantesque, où le poète représente les vieillards ne cessant de redire les antiques chants de Phrynicus :

Ἀρχαιομελησιδωνοφρυνιχήρατα.

453. Volaterranum, vero Vada nomine, tractum. — Le nom moderne de *Volaterrana Vada* est *Porto di Vada*, petit bourg de la Toscane, à l'embouchure de la rivière de Cecina, entre Livourne et Piombino.

457. Incertas gemina-sudes. — M. Zumpt a suivi Castalion et les autres éditeurs, car le manuscrit de Vienne et l'édition Princeps lisent *incertus gemina-fauces.*

Il faut entendre par *fauces*, des *gorges*, l'espace qui peut recevoir les navires; ces gorges sont incertaines; le *limes*, c'est-à-dire le point de démarcation, ne pourrait, s'il était incertain aussi, faciliter la navigation. Afin de rendre abordables les gorges, on avait dressé deux poteaux, auxquels étaient

plantés des rameaux de laurier, qui les faisaient ressembler à des arbres, *gemina arbore, defixas sudes.*

Fruticante coma veut dire que les branches de laurier, quoique détachées de l'arbre, poussent néanmoins des rejetons, comme font les saules.

461. Symplegade. — « In Ponto, duo MD pass. ab Europa, XIV ab ostio, Cyanae, ab aliis Symplegade appellatae, traditaeque fabulis inter se concurrisse, quoniam parvo discretae intervallo ex adverso intrantibus geminae cernebantur, paulumque deflexa acie coeunteum spiciem praebebant. » Plin. *Nat. Hist.* IV, 27.

Dans le Pont Euxin, à un mille et demi de l'Europe, et à quatorze du détroit, sont les Cyanées, que d'autres appellent Symplégades, et qui, selon la fable, se heurtaient l'une contre l'autre; c'est que, séparées par un faible intervalle, elles paraissaient former deux îles, quand on les regardait en face, et que, de côté, ce n'en était qu'une, dès que l'œil s'était détourné.

La vase, le limon, qui, de chaque côté, tendait à se joindre pour intercepter le chemin, notre poète les compare donc aux Symplégades prêtes à s'entrechoquer et à s'unir.

463. Corus. — Le Corus, ou Caurus soufflait du côté du couchant d'été. Comme les anciens ne distinguaient pas les vents avec autant de précision qu'on les distingue chez les modernes, ils ne sont pas bien d'accord sur ce qu'ils appelaient Corus. Suivant la division des vents en douze, le Corus répond à peu près au Nord-Ouest quart Ouest; suivant la division des vents en vingt-quatre, il répond au Nord-Ouest quart Nord.

Lucain, *Pharsal.* VII, 125, nomme le Corus :

Victus violento navita Coro,

dit-il.

Le matelot vaincu par la violence du Corus.

466. Albini. — Il s'agit de Caecina Decius Acinarius

Albinus, fils, apparemment, de Caecina Decius Albinus, qui, en l'année 402, fut Préfet de Rome. Il était petit-fils de Caecina Albinus, que Macrobe met en scène dans ses *Saturnales*. Outre cette dignité de Préfet de Rome, dignité à laquelle on le retrouve en 426 (*Theod. Cod.* V, 1, 7), il fut encore Préfet du Prétoire en 443 pour trois ans, et de rechef en 447 ; puis Consul en 444, et trois ans après créé patricien (Ritter. ad Novell. *Theod. Cod.* I, 22). Rutilius dit ici qu'Albinus lui succéda dans la Préfecture de Rome, car *meo subjunxit honori, iura meae continuata togae* n'ont pas d'autre signification, en cet endroit. Il est fait mention de la Préfecture dans les Inscriptions de Muratori, pag. 466, 3, et dans Gruter, pag. 286, 7.

L'expression *iura togae*, pour désigner un homme qui était à la tête du sénat et de la judicature, est ici l'expression rigoureuse, car une loi de Théodose (*Theod. Cod.* XIV, 10, 1), publiée en 382, enjoint aux sénateurs, quand ils siégent et qu'ils jugent, de revêtir la toge. La *toge* donc sert quelquefois à indiquer le Sénat, comme dans Claudien, *de Laud. Stilich.* I, 330 ; IV *Consul. Hon.* 598.

476. Salsa palus. — Voyez Pline, XXXI, 39. Manilius, *Astronom.* V, 679-689, nous offre une description de salines anciennes :

Quin etiam magnas poterunt celebrare salinas,
Et pontum coquere, et ponti secernere virus,
Quum solitum certo distendunt margine campum,
Adpelluntque suo deductum ex aequore fluctum,
Claudendoque negant. Tum demum suscipit auras,
Area, tum posito per solem humore nitescit.
Congeritur siccum pelagus, mensisque profundi
Canities seposta maris ; spumaeque rigentis
Ingentes faciunt cumulos ; pelagique venenum
Quo perit usus aquae succo corruptus amaro,
Vitali sale permutant, redduntque salubre.

Ils pourront encore travailler aux grandes salines, cuire l'eau

de la mer, et la dépouiller de son venin. Pour cela, ils préparent une aire d'une certaine étendue, l'entourent d'un rebord élevé, et y font entrer l'eau de la mer par une ouverture qu'ils referment, afin que l'eau ne s'échappe pas. L'aire se trouve alors exposée à la chaleur, et l'humidité, dissipée par l'ardeur du soleil, dépose une matière brillante et desséchée, que l'on recueille, une blanche production de la mer, production que l'on réserve pour le service de la table; une solide écume dont ils font de grands monceaux. C'était un poison, et son amertume ne permettait pas de faire usage de l'eau qu'il corrompait; ils en ont fait un sel vivifiant et salutaire.

Quant aux salines dont parle Rutilius, elles étaient à l'endroit où est aujourd'hui un marais appelé *Padule*, à un mille de la rivière Cecina. Elles existèrent jusqu'en l'année 754, et Targione Tozzetti démontre que la moitié de ces Salines appartint ensuite à un monastère de cette contrée. Viaggi, tom. IV, pag. 426.

Ibid. Hoc censetur nomine. — Suivant M. Zumpt, voilà ce qui distingue ce marais, ce qui en fait le prix, la valeur. Les écrivains de la décadence donnent cette acception au verbe *censeor*, dit-il. Voir Sénèque, *Epist.* LXXVI; Suétone, *Grammat.* 10; Pline, *Nat. Hist.* XXXVI, 5, 2; Valère Maxime, VIII, 7 extern. Ce sens-là nous a paru trop forcé.

481. Cataractarum claustris. — Les *cataractes* aux portes des villes, étaient des battants de fer ou de bois suspendus en l'air (Veget. *de Re militari*, IV, 4; Liv. XXVII, 28), ou bien qui servaient à gouverner le cours des eaux, comme on peut le voir dans Pline, *Epist.* X, 69 : *Expeditum erat cataractis cursum aquae temperare*, passage que les interprètes rapprochent avec raison de celui de Rutilius.

Le *Thesaurus poeticus* de M. Quicherat ne présente pas le vrai sens du *cataractarum* de notre poète, car il lui donne la signification de *cataracte, chûte d'eau*. Malgré le soin avec lequel a été fait cet excellent ouvrage, on y trouve ainsi quelques taches, *quas humana parum cavit natura*.

470. Vitae flore puer. — Voir les notes sur le vers 173. Silius. *Punic*. VII, 465, peut s'ajouter aux témoignages précédents :

> Ore puer, puerique habitu, sed corde sagaci
> Æquabat senium, atque astu superaverat annos.

Il avait encore le visage, encore le maintien d'un enfant, mais son génie pénétrant l'égalait aux vieillards, et sa ruse avait devancé les années.

482. Fixos latices. — Dans la formation du sel marin, l'eau ne se gèle pas. Au contraire, l'ardeur du soleil la fait évaporer, et il ne reste sur la terre que les parties crasses et grossières qui composent le sel.

486. Plaustra vehit. — On trouve dans le III[e] livre des *Tristes*, X, 33, une brillante description de l'Ister, le Danube des modernes. Voici deux vers qui ressemblent à ceux de Rutilius :

> Perque novos pontes, subter labentibus undis,
> Ducunt Sarmatici Barbara plaustra boves.

Sur ces ponts nouveaux, au dessous desquels les flots coulent, on voit les bœufs Sarmates traîner les chariots Barbares.

496. Capta Tolosa. — Vers la fin de l'an 413, Ataulph parvint, ou bien par lui-même, ou bien par un détachement de son armée, à se rendre maître de Toulouse, aussitôt après la prise de Narbonne. Les Barbares qui prirent Toulouse ne peuvent être que les Wisigoths, puisque, suivant une lettre de saint Jérome, en date de l'an 411, cette ville avait échappé à la fureur des Wandales, par les prières d'Exupérius, son évêque, et que ces derniers n'étaient plus alors dans les Gaules. Il faut donc que les Wisigoths qui passèrent, en 414, au delà des Pyrénées, et qui ne revinrent en deçà de ces montagnes qu'en l'année 419, eussent pris Toulouse, en 413, après s'être emparés de Narbonne, et

avant de se rendre maîtres de Bordeaux. C'est le sentiment de Tillemont, art. 53 et 60, sur *Honorius* ; puis de Valois, *Rer. Franc.* lib. III, pag. 115.

Quelques auteurs, il est vrai, entre autres Catel, *Mémoires de l'Hist. du Languedoc,* pag. 446, prétendent qu'il ne faut pas prendre à la lettre les paroles de saint Jérome, et qu'elles signifient seulement que les prières de saint Exupérius empêchèrent non pas la prise, mais le dévastement de Toulouse par les Wandales. « Non possum, » dit saint Jérome, « absque lacrymis Tolosae facere mentionem, quae ut huc usque non rueret, sancti episcopi Exuperii merita praestiterunt. »

Je ne puis, sans verser des pleurs, faire mention de Tolosa, qui n'a du qu'aux vertus du saint évêque Exupérius, de n'être point tombée encore. Voyez les *Lettres de saint Jérome*, tom. V, pag. 118 de notre édition.

On comprend assez, par ce passage, que la ville de Toulouse fut entièrement préservée des mains de ces Barbares.

Quant à l'autorité de Rutilius dont se sert Catel, pour prouver que la ville de Toulouse fut prise par les Wandales, il y a une observation à faire. Ce poète n'ayant écrit, de son aveu, qu'en l'année 417, et les Wisigoths ayant pu alors s'être rendus maîtres de Toulouse, on est libre conséquemment d'appliquer à la prise de la même ville par ces derniers peuples ce que dit cet écrivain.

Mais pourquoi, lorsqu'il songe à Toulouse, saint Jérome ne peut-il retenir ses larmes, si cette ville n'avait point été prise par les Wandales, dans le temps où le saint docteur écrivait la lettre en question? A cela, deux réponses. D'abord, il y a des larmes de joie, comme il y a des larmes de tristesse. Or, les mérites de saint Exupérius qui, dans une désolation si universelle, préserva de la fureur des Barbares sa ville épiscopale, purent bien arracher des pleurs d'attendrissement à un personnage aussi pieux que saint Jérome,

et aussi attaché qu'il l'était à Exupérius. Ensuite, il est fort possible que le noble solitaire eût appris la mort d'Exupérius dans le temps même où il parlait ainsi de ce digne pontife, c'est-à-dire en 411, et que la perte que Toulouse fit alors de son ange tutélaire lui eût donné à craindre que cette ville, qu'il aimait beaucoup, ne devînt la proie des Barbares, privée qu'elle était d'un si puissant protecteur. Voy. l'*Hist. gén. de Languedoc*, par De Vic et Dom Vaissette, tom. I, pag. 166; et note 45.

499. Thule. — « Ultima Thule, » dit Virgile, *Georg.* I, 30, et il désigne, par ce mot, la terre la plus éloignée que les anciens connussent vers le Nord-Ouest.

501. Praefectorum vicibus frenata potestas. — M. Zumpt a mieux compris ce passage que ne l'avaient fait ses devanciers, et il l'explique par ces mots : *Potestatem gestam pro praefectis*. Le Préfet de Rome jugeait *vice sacra* (cf. Gothofred. *Glossar. Nom. Theod. Cod.* s. v.) ; le Vicaire remplace le Préfet, *agere vicem Praefectorum* (Amm. Marcell. XV, 4, 10); *agere vices Praefectorum* (*Theod. Cod.* II, 33, 1, et XVI, 10, 2 ; Cassiod. *Var.* XI, 4). Voilà pourquoi le Vicaire est appelé *pro Praefecto*, *pro Praefectis* (*Theod. Cod.* XVI, 10, 15; Amm. Marcell. XIV, 5, 7).

Frenata potestas veut dire puissance gérée, pouvoir dont on dispose. C'est ainsi qu'il y a dans Ammien Marcellin, XXIII, 1, 5 : *Maximinus regens quondam Romae vicariam Praefecturam* ; dans Apollin. Sidonius, *Carm.* V, 559 :

Si Praefecturae quantus moderetur honorem;

et au recueil des *Epitres*, VII, 1 : *Praefecturam primam gubernavit cum magna popularitate.*

Victorinus, que le vers 510 de Rutilius nous donne lieu de regarder comme son compatriote, fut donc Vicaire de la Bretagne, mais en restant subordonné au Préfet du Prétoire des Gaules. Le Vicariat de la Bretagne se composait de cinq

provinces, en tête desquelles un Vicaire, qui était Préfet du Prétoire des Gaules.

Le poète cherche à relever magnifiquement ce Vicariat, lorsqu'il parle de l'Océan et de Thulé, cette île fabuleuse, que l'on croyait être située près de la Grande-Bretagne.

L'expression *ferox Britannus* est ici expliquée par Tacite, qui dit des Bretons, *Agric.* 12 : *In depuscendis periculis eadem* (quae Gallis) *audacia, et, ubi advenere, in detrectandis eadem formido. Plus tamen ferociae Britanni praeferunt, ut quos nondum longa pax emollierit.*

507. Illustris-comes. — Il y avait plusieurs genres de Comtes, les uns qui remplissaient réellement quelque emploi (*in aula positi*), les autres qui n'étaient qu'honoraires. On peut voir là dessus des détails dans Godefroi, *Cod. Theod.* VI, 18, 7. Victorinus appartenait à la classe des Comtes honoraires, et, comme il aimait la campagne, il la préféra au rôle actif de Comte en exercice de dignité.

513. Aplustria. — L'*Aplustre* était une espèce d'ornement que l'on mettait au plus haut des poupes, comme dit Pollux, qui l'appelle ἄφλαστον. Eustathius, commentateur d'Homère, dit que c'est un ornement fait de planches larges et bien travaillées, ce qui indique la forme de l'*aplustre*, tel qu'on le voit sur les médailles. Au milieu de l'*aplustre* on fichait un bâton, auquel étaient appendues de petites banderolles versicolores, qui, en se jouant dans les airs, faisaient connaître la direction du vent, lorsque les voiles étaient baissées. Voy. *Totius Latinitatis Lexicon*, au mot *Aplustre*, et l'*Antiquité expl.* par Montfaucon, tom. IV, pag. 213.

515. Gorgon. — « Cette île est située à peu de distance de la côte maritime de la Toscane, près de l'embouchure de l'*Arno*, ce qui a fait dire à Dante, dans son imprécation contre Pise, au sujet de la mort du comte Ugolin, *Inferno*, cant. XXXIII :

Muovasi la Capraja e la Gorgona,
E faccian siepe ad Arno, in sù la foce
Si ch'egli anneghi in te ogni persona.

« Près de cette île se trouve également celle de la Méloria, où se donna en l'année 1284 la bataille navale qui assura à jamais aux Génois l'empire de la Méditerranée, au détriment des Pisans, leurs rivaux.

« Au commencement du IV[e] siècle, cette île servit d'asyle aux Religieux Italiens qui, pour fuire les persécutions des Barbares, cherchèrent un refuge dans les îles désertes de la Méditerranée. La Gorgone, la Capraja, Monte-Cristo et la Pianosa furent habitées par ces fugitifs, qui y bâtirent des monastères, devenus depuis fort célèbres par leurs richesses et par les vertus chrétiennes des moines. Muratori a publié dans les *Antiquitates Italiae*, les actes de plusieurs donations qui attestent la vénération que les fidèles professaient pour ces communautés religieuses. Ce couvents furent presque entièrement abandonnés au commencement du XVIII[e] siècle, et les Chartreux de Pise héritèrent de leurs riches possessions. Les moines de la Gorgone, quoique isolés du monde, ne réussirent pourtant pas à se soustraire aux tristes dissensions qui ne cesseront de troubler l'humanité tout entière. Le pape saint Grégoire nous a transmis, par ses *Lettres*, I, 50; IV, 59 et 60, cette déplorable particularité, que l'on doit malheureusement regarder comme l'unique souvenir que l'histoire ait conservé de cette pieuse communauté du moyen âge. Il existe dans cette île une fort petite ville, exclusivement habitée par des marins qui font le commerce du littoral de la Toscane. » (Note de M. Gio. Carlo Gregorj).

Il y eut dans l'île de Gorgone un culte ancien et célèbre, celui de sainte Julie, vierge et martyre du VI[e] ou du VII[e] siècle. Voici comment la vie et la mort de cette pieuse héroïne se trouvent racontées dans les Bollandistes :

« Il est écrit, frères très chers : *Ils raconteront ces choses à leurs enfants, pour que ceux-ci mettent en Dieu leur espoir, et n'oublient rien de ce que le Seigneur a fait dans les saints* (1).
« Et, en effet, comme en ces jours là, nous demandions aux

(1) Ps. LXXVII, 6 7.

anciens quelle fut la vie de la sainte martyre Julia, ou quel triomphe lui obtint la palme du martyre, ils nous racontèrent avec une pleine foi dans les gestes ce qu'ils avaient appris de leurs pères, et ce que nous autres, dans une humble page, avec moins d'élégance dans le style que de fidélité dans le récit, nous croyons devoir transmettre aux lecteurs, de crainte que, la foi s'affaiblissant, l'on ne vienne à laisser tomber dans l'oubli la passion d'une si grande martyre, qui, par l'effusion de son sang, au Cap-Corse (1), consacra toute la province en l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« En ce temps là, après que la ville de Carthage eut été prise, la bienheureuse Julia en fut emmenée captive, et tomba par hasard au service d'un certain homme, qui avait nom Eusébius. Or, la vénérable martyre observait les préceptes de l'Apôtre; elle servait le maître charnel, non point comme esclave à l'œil, mais elle le servait publiquement comme soumise à Dieu, en toute obéissance (2). Quoique son maître fût païen, il admirait toutefois la grande vertu de son esclave, et à cause de celà respectait quelque peu sa constance dans sa religion. Lorsqu'elle avait un moment de repos, au milieu de son service, elle s'appliquait à la lecture, ou bien vaquait à la prière. Comme elle s'épargnait la nourriture, dans son amour pour Dieu, ni les tendres conseils, ni les avertissements de son maître ne purent, dit-on, l'empêcher un seul jour de se livrer à ses jeûnes, si ce n'est au jour de la Résurrection du Seigneur. Les jeûnes faisaient pâlir son visage, mais une foi solide la soutenait; la souffrance desséchait ses membres, mais son esprit absorbé dans le ciel se nourrissait quotidiennement de la parole de Dieu; elle était pâle des violettes de l'abstinence, et brillante des lis de la chasteté.

« Or donc, son maître charnel, Eusébius, de la Palestine Syrienne, se hâtant vers les Gaules avec de très précieuses

(1) *Capite Corsicae*, maintenant *il Capo Corso*.
(2) *Ephes.* VI, 6.

marchandises, nous laissa inopinément au Cap-Corse ce qu'il avait de plus précieux. Comme son navire s'efforçait là de mettre à l'ancre, Eusébius, voyant que les Païens offraient un sacrifice, descendit aussitôt avec tous les siens pour sacrifier, et le même jour il immola un taureau à ses démons. Pendant que ces hommes se roulaient ainsi dans la crapule, et que la sainte Julia soupirait du plus profond de son ame, à cause de leur erreur, les satellites de Félix lui annoncèrent qu'il y avait dans le navire une jeune fille, qui se raillait du culte des dieux. Félix Saxo, fils du Serpent, dit alors à Eusébius : « Pourquoi tous ceux qui se trouvent « avec toi ne sont-ils pas venus au sacrifice offert à nos « dieux? En outre, j'entends dire qu'il y a là bas une jeune « fille qui se raille de nos dieux. » A ces mots Eusébius répliqua : « Cette jeune fille que tu dis, je n'ai pu en au- « cune façon la détourner du culte, ou plutôt de la supers- « tition des Chrétiens, ni même par menaces l'amener à « notre religion, et si les services de son obéissante fidélité « ne m'étaient nécessaires, je lui aurais déjà fait subir « diverses peines. » — Alors, Félix Saxo dit à Eusébius : — « Ou bien force-la d'offrir des vœux à notre divinité, « ou bien je te donnerai d'entre mes servantes quatre de « celles qui te plairont le mieux, ou bien encore je t'en « donnerai le prix auquel on l'estimera ; seulement, livre- « la moi. » Eusébius répondit à cela : « Quand même tu « me donnerais tout ton argent, il ne pourrait être comparé « au mérite des services de cette jeune fille. »

« Alors, prenant conseil, l'astucieux serpent prépara un festin où Eusébius, enivré et plongé dans la crapule, s'endormit d'un sommeil profond. Aussitôt la troupe furieuse des Gentils se réunit dans le navire, et en amena sur le rivage la sainte Julia. Alors Félix Saxo lui dit : « Sacrifie aux « dieux, jeune fille ; je donnerai pour toi à ton maître tout « ce qu'il me demandera, et te délivrerai du servage. » — Mais la sainte Julia répondit : « Ma liberté, c'est de servir « le Christ, que chaque jour je sers d'un amour pur. Au

« reste, votre erreur non seulement je ne la vénère point, « mais encore je la déteste. » — Là dessus, Félix Saxo la fit accabler de soufflets ; mais la sainte Julia répondit : « Si « mon Seigneur Jésus-Christ a reçu au visage, à cause de « moi, des crachats et des soufflets, pourquoi ne serais-je « point frappée de soufflets à cause de moi-même, et pour-« quoi mes joues ne se mouilleraient-elles point de pleurs « en guise de crachats? » — Le dragon cruel ordonna donc de la prendre par les cheveux. La vénérable martyre de Dieu est tourmentée, flagellée, mais elle crie dans sa confession : « Je confesse celui qui a été flagellé pour moi, « car si mon Seigneur a été couronné d'épines, à cause de « moi, et a porté le trophée de la croix, pourquoi dans la « mollesse même de mes cheveux et dans l'étendard de ma foi, « ne soutiendrais-je point ce combat, pour mériter d'avoir la « palme du martyre? » — Ainsi donc, en toute hâte, le dragon, pour ne point perdre les fruits de sa cruauté, ordonna aussitôt que la sainte ancelle du Christ fût appendue au gibet de la croix, et, quand se réveilla Eusébius, elle y souffrit victorieuse la lutte suprême. Une fois que Julia fut affranchie des liens du corps, et vouée aux mérites d'un sépulcre glorieux, une colombe sortit de sa bouche et prit un rapide essor vers le ciel.

« Ici, sur la couche de la croix, elle récita, d'une foi pleine, les paroles conjugales, et y souscrivit en présence des anges, par l'effusion de son sang ; puis, grâce à une merveilleuse disposition de la divine sagesse, les anges l'annoncèrent dans l'île Marguerite (1) à la congrégation des saints moines. Ceux-ci montant aussitôt sur un navire, et hissant la voile, que gonflait un vent favorable, parvinrent bien vite au Cap-Corse ; puis, se mettant à la recherche, trouvèrent ce que les anges leur avaient révélé. Alors, ôtant de la croix, avec toute révérence, le corps de la sainte martyre, ils le placèrent dans le navire ; puis, ayant levé la voile, ils naviguérent

(1) Ile de la Méditerranée.

avec grande célérité, et revinrent même par un vent contraire.

« Des moines de l'île appelée Capraria se présentérent sur un navire, à leur rencontre, par un vent qui leur donnait une grande consolation, et s'étonnérent que, malgré la force du vent, les voiles fissent leur voyage avec la rapidité d'un oiseau. Ils s'approchérent donc et demandèrent avec soin quelle vertu de Dieu se trouvait dans ce navire; on leur exposa par ordre tout ce qui s'était passé, et, comme ils demandérent aux Religieux navigateurs la bénédiction des reliques, ils l'obtinrent et rentrèrent dans leur maison. Ceux-là arrivèrent dans l'île de Gorgone, et descendant du navire le corps de la sainte Julia, trouvérent sa vie et sa passion écrites de la main des anges. Alors toute cette congrégation de frères fut remplie de joie, et, prenant le corps de la très-précieuse martyre Julia, puis l'embaumant d'aromates, ils le posérent dans un tombeau avec une grande allégresse. Or, ces choses arrivèreut le 11 des calendes de juin, dans le lieu où fleurissent les prières des saints, à la louange de Notre Seigneur Jésus-Christ, auquel sont la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles (1). »

516. Cyrniacumque latus. — L'édition Princeps porte *Cyrnaicumque latus*, et *Cyrnaicum* est aussi logiquement formé que *Cyrniacum*, le nom grec de la Corse étant *Cyrnos*, et l'adjectif *Cyrnaeus*. Voyez sur le mot *Cyrnos* l'*Istoria di Corsica di Pietro Cirneo*, trad. de M. Gio. Carlo Gregorj; Paris, 1834, in-8°, pag. 40.

517. Adversus scopulus. — C'est-à-dire *à l'opposite*, comme dans Virgile, *Aen*. VI, 552 :

Porta adversa ingens, solidoque adamante columnae.

Le manuscrit de M. Zumpt et l'édition Princeps portent bien *adversus scopulos*, mais c'est par la méprise du copiste qui aura considéré *adversus* comme étant une préposition.

(1) *Act. Sanct.* Die XXII Maii, tom. V, pag. 168.

M. Zumpt rejette également l'*aversor scopulos*, conjecturé par l'auteur des *Observat. miscell.* tom. III, pag. 368, et adopté par Wernsdorf.

518. Praditus-civis erat. — Dans les lettres de saint Jérome, tom. V, pag. 402 de notre édition, il en est une adressée à Exupérantius, et il y est question du saint frère Quintilianus, qui avait renoncé aux dignités militaires pour embrasser la vie chrétienne. M. Zumpt, sans autre fondement que la ressemblance de nom, a pensé que l'Exupérantius de saint Jérome pourrait bien être le parent de Rutilius. Voilà une conjecture très-hasardée, on en conviendra. Quant à ce qui est de Quintilianus, M. Zumpt le dit frére d'Exupérantius, et se fonde pour cela sur les expressions *sancti fratris Quintiliani*, qui ne sont pas une preuve, car le titre de *saint frère* est tout bonnement une appellation chrétienne usitée à cette époque-là.

521. Homines divosque reliquit. — C'est-à-dire qu'il avait quitté sa patrie et ses proches, et renoncé au culte des faux dieux. *Latebram* est pris ici non pas pour le lieu de la retraite, mais pour l'action même de se cacher, *latere*, comme dans ce vers de Lucréce, V, 750 :

Solis item quoque defectus lunaeque latebras.

523. Putat illuvie-deis. — M. Zumpt a mieux entendu ces deux vers que ne l'avaient fait ses devanciers. *Illuvie coelestia pasci*, veut dire : Cet homme s'imagine que ce qu'il y a de céleste dans l'homme, les pensées divines s'alimentent, se nourrissent par la sâleté. Jusqu'ici l'on avait fait rapporter *coelestia* aux dieux, comme se réjouissant de la malpropreté. Burmann expliquait ainsi le *seque premit*... Il se punit lui-même plus gravement que ne le puniraient les dieux, s'ils étaient abandonnés et offensés par lui. Or, il les avait bien abandonnés et offensés. M. Zumpt l'entend d'une autre manière. *Ce crédule exilé se punit de telle sorte qu'il est plus sévère et plus cruel pour lui que les dieux eux-mêmes qui seraient offensés.*

525. Circaeis venenis. — Circé, fameuse enchanteresse, qui changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse. Voyez l'*Odyssée*, X, 134-574. Horace, I *Epist.* II, 23, appelle *Circae pocula*, le breuvage de Circé, ce que Rutilius appelle *Circaea venena*. Ce passage, depuis le vers 518 jusqu'au 526, a été traduit par M. de Châteaubriand, dans ses *Etudes hist.* tom. II, pag 223, édit. Ladvocat.

Excepté Burmann et Wernsdorf, tous les éditeurs, depuis Barthius, ont écrit :

> Non, rogo, deterior Circaeis secta venenis?
> *De grâce, la secte n'est elle pas pire que les poisons de Circé?*

M. Zumpt observe que *deterius* n'est pas la même chose que *peius*, et qu'il signifie moins bon, c'est-à-dire moins fort, moins puissant, comme dans ce passage de Cornélius Népos : *Equitatu plus valebat quam peditatu, quo erat deterior* (Eumen. III, extr.), en sorte qu'il faut traduire :

> *La secte, je vous prie, est-elle moins forte que les poisons de Circé ?*

J'avoue que la première version me sourit tout autant que celle-ci. Au reste, *deterior* signifie réellement *pire*, sans impliquer une idée de force, et ce passage d'Ovide, *Metam.* VII, 21. est assez clair :

> Video meliora proboque,
> *Deteriora* sequor.

527. Triturritam.—Dans le tome IV, p. 407 et suiv. de ses Voyages en Toscane, Targione Tozzetti recherche la situation de Triturrita, et la place entre Livourne et l'Arno, à l'endroit où la petite rivière de Cigna coupe le chemin qui allait de Livourne à Pise, près de l'église Saint-Étienne. Il a trouvé aux mêmes lieux de nombreuses ruines, des inscriptions et des monnaies, ce qui montre que la place fut autrefois d'une certaine importance. Il a trouvé encore là un monument

sépulcral en marbre très-blanc, et sur lequel on lisait ces mots :

A. Caecinae Quadrato Caecina Placidus filius posuit;

d'où il infère que Triturrita appartenait à quelque membre de la famille Caecina ou Albinus, et que le *villicus* dont il est parlé au vers 623 était de cette même famille.

Le nom de Triturrita lui venait de ses trois tours. Cluv. *Ital. antiq.* tom. II, pag. 466.

531. Quem fama frequentat Pisarum emporio divitiisque maris. — Le *marché* des Pisans est le même que le *portum Pisanum*, II, 12, *portum Etruscum* de Claudien, *Bell. Gild.* 417. La petite ville qui devait être attenante au port, et qui servait de *marché* aux Pisans, se trouvait pourvue non seulement de marchandises, mais encore de ce qui est du domaine d'un port maritime, puisque nous voyons par Claudien qu'une flotte armée contre Gildon partit de là pour se diriger en Afrique.

Frequentat, dans le sens de parler souvent d'une chose, est une locution usitée. Je me bornerai au seul exemple de la Satire de Sulpicia :

Musa, quibus numeris heroas et arma frequentas.

539. Interrigat undas. — Le verbe *interrigare* ne se trouve que dans Rutilius, et exprime bien l'action d'ouvrir, de fendre les eaux. M. Quicherat ne l'a pas assez compris.

541. Navigii, pour *navigationis*. Ce mot a été employé par Lucrèce, V, 1004 ; par Ulpien, *Digest.* XLIII, 12, 1, § 14, etc. L'édition Reusner porte *navigiis*.

542. Protadium. — Les auteurs de l'*Hist. litt. de la France*, lui ont consacré un article, tom. II, pag. 134. Protadius était né à Trèves, comme semblent l'indiquer les lettres de son ami Symmachus; il fut préfet de Rome,

Testis Roma sui Praesulis,

on ne sait en quelle année. Les ravages des Barbares, au commencement du V[e] siècle, lui enlevèrent les grands biens qu'il possédait dans les Gaules, et alors il se retira dans une petite terre qu'il possédait en Ombrie. Nous renvoyons aux Bénédictins, pour de plus amples détails.

550. Sui praesulis. — Protadius, nous venons de le dire, avait été préfet de Rome, et c'est de quoi Symmaque, *Epist.* IV, 23, paraît le complimenter. On ne peut dire au juste à quelle époque il occupa sa haute dignité; il est pourtant vraisemblable qu'il la remplit avec Florentius, son frère, plus jeune que lui, et qui, depuis 395, fut préfet de Rome pendant trois ans.

551. Umbria. — M. Zumpt pense que Rutilius appelle umbria, ce qui est proprement la Tuscie et l'Ombrie; puis, comme il a montré dans ses *Observations* sur Rutilius, § XII, que cette province est souvent appelée Tuscie, il pense qu'on a bien pu supprimer une fois le nom de Tuscie, et ne laisser que celui d'Ombrie, quoique en les désignant toutes deux à la fois.

553. Pro magnis parva tuetur. — C'est la pensée du poète anglais :

> Poor and content is rich, and rich enough;
> But riches fineless is as poor as winter
> To him that ever fears he shall be poor.

« Celui qui est pauvre, mais content, est riche et bien assez riche; mais la richesse, même immense, est aussi pauvre que l'hiver pour celui qui craint toujours de devenir pauvre. » Shakspeare, *Othello*, art. 111, sc. 3.

556. Cincinnatos. — Il n'y a guère de sujet plus rebattu dans les prosateurs et dans les poètes latins que la vertu et la modération de Cincinnatus, de Serranus et de Fabricius. Qui ne connaît le beau mot de Pline l'ancien : « Gaudebat terra vomere laureato et triumphali aratore. » *Hist. nat.*

XVIII, 4. *La terre se réjouissait d'une charrue couronnée de lauriers et conduite par une main triomphale* Voy. Tite-Live, III, 26; — Sénèque, *de Providentia*, cap. III; — Valère Maxime, IV, 4; — Virgile, *Enéide*, VI, 844; — Claudien, *IV cons. Hon.* 413; — Sidoine, tom. III, pag. 139, de notre édition, et Salvien, tom. I, pag. 21, de notre édition également. Le passage éloquent du prêtre de Marseille est moins connu que les divers endroits des auteurs indiqués. Nous citerons ce fragment tout entier.

« A moins, disait le vertueux prêtre, à moins que ces hommes d'une antique vertu, les Fabius, les Fabricius, les Cincinnatus ne vous semblent avoir été sensibles à l'indigence, eux qui ne voulaient pas être riches; eux qui, consacrant tous leurs soins, tous leurs efforts à l'utilité commune, enrichissaient de leur pauvreté les forces naissantes de la république. Est-ce que cette vie sobre et agreste avait des douleurs et des gémissements, alors qu'ils prenaient devant le foyer où ils l'avaient eux-mêmes apprêtée, cette nourriture modeste et rustique dont ils ne pouvaient user que vers le soir? est-ce qu'ils déploraient, dans un cœur avare et insatiable, de ne pouvoir entasser des talents d'or, quand ils réprimaient par des lois jusqu'à l'usage de l'argent? est-ce qu'ils regardaient comme le supplice de l'ambition et de la cupidité de ne point voir leurs coffres regorger de pièces d'or, alors qu'ils jugeaient indignes du Sénat un homme de race patricienne, qui avait voulu posséder jusqu'à dix livres d'argent? Ils ne méprisaient pas, je pense, de pauvres vêtements, lorsqu'ils portaient une robe étroite et rude, lorsqu'ils étaient appelés de la charrue aux faisceaux, et que, sur le point d'endosser les ornements de consul et de dictateur, ils abattaient peut-être avec ces toges brillantes qu'ils allaient revêtir, la poussière de leur front trempé de sueur. Aussi, ces magistrats indigents avaient une république opulente. Aujourd'hui, les trésors du pouvoir appauvrissent la république. Eh! je le demande, quelle folie, quel aveuglement de s'imaginer que des richesses privées puissent exis-

ter dans un état pauvre et mendiant? Tels étaient donc ces vieux Romains; et, sans connaître Dieu, ils dédaignaient les richesses, comme les méprisent à présent ceux qui suivent le Seigneur. »

Voltaire, dans la *Défense du Mondain*, rappelle tout cela à sa manière. *J'entends ici*, dit-il, *des pédants*,

> Qui, me citant Denys d'Halicarnasse,
> Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
> Vont criaillant qu'un certain Curtius,
> Cincinnatus, et des Consuls en *us*,
> Bêchaient la terre au milieu des alarmes,
> Et que les blés tenaient à grand honneur
> D'être semés par la main du vainqueur.

Ces deux derniers vers sont une imitation de la pensée de Pline.

558. Serrani fabriciique. — C. Attilius Regulus, consul l'an 257 et 250 avant l'ère chrétienne, s'illustra par ses luttes sur terre et sur mer contre les Carthaginois. Pline dit de lui, *Nat. Hist.* XVIII, 4 : *Serentem invenerunt dati honores, unde cognomen*. Cf. Cic. p. Sex. Roscio, XVIII, 50; Valer.-Max. IV, 4, 5; Claudian. IV, *Hon.* 415; *in Ruf.* I, 202; Symmach. *Epist.* VII, 15.

C. Fabricius Luscinius, consul l'an 282 et 278 avant la naissance de J.-C, se distingua par ses hauts faits contre les Samnites et contre Pyrrhus. Voir l'*Enéide*, VI, 844; Aulu-Gelle, I, 14; Valère Maxime, IV, 3, 6.

561. Tribunus. — Le tribun des soldats qui étaient répartis dans cette contrée, ou bien un ex-tribun, comme il y en avait.

563 Officiis magister, ou *Magister Officiorum*, premier intendant de la maison impériale. Nous renvoyons aux livres spéciaux, pour ce qui regarde l'origine et les fonctions de *maître des Offices*.

Le poète parle d'*armigeras excubias*, parce qu'il y avait aussi dans le palais *inermes excubiae.*

565. Alphaeae originis. — Virgile a dit, *Aen.* X, 179 :

> Hos parere iubent Alphaeae ab origine Pisae
> Urbs etrusca solo.

C'est Pise qui les a envoyés; Pise, ville étrusque, et fondée par une colonie venue des bords de l'Alphée. Rutilius explique plus bas l'origine de Pise.

566. Arnus et auser. — « La ville est située entre l'Arnus et l'Aesar, au confluent des deux fleuves. » Strabon, livre V, pag. 157. L'Auser, que Strabon appelle Aesar, Αἴσαρος, est le Serchio des modernes. Aujourd'hui, l'Auser ne se jette plus dans l'Arno, et se décharge dans la mer. On ignore l'époque de ce changement de direction, mais il reste des traces de l'ancien cours du fleuve et de son surnom primitif; elles se trouvent dans l'existence de l'Osari, petit fleuve qui, après un cours d'environ 7 milles, entre le Serchio et l'Arno, au travers d'un pays marécageux, se rend dans la mer, comme les deux autres. Voy. le Strabon de du Theil, tom. II, pag. 157, note 2; Noris, *Cenotaphia Pisana*, pag. 9; Muratori, *Script. Rerum Ital.* tom. II, pag. 45 et 1299; Targione Tozzetti, tom. II, pag. 178.

568. Intratur-frons. — La pointe de terre que l'on trouve, en arrivant dans la mer.

571. Troiugenas fortuna penates-regibus insereret, c'est-à-dire, avant que la fortune transportât à Lavinium la maison, la gent troyenne, car les pénates, dieux domestiques, sont pris ici pour la maison même. L'auteur des *Miscell. Observat.* tom. III, pag. 369, propose *sedibus*, au lieu de *regibus*, mais il n'avait pas remarqué que le poète fait une contraction, *regibus*, pour *regum penatibus*. Le verbe *inserere* est bien l'expression propre. Sueton. *Tib.* 3, a dit : *Insertus est et Liviorum familiae;* et Ovide, *Metam.* XIII, 33 :

> Inserit Aeacidis alienae nomina gentis.

575. Sancti genitoris imago. — C'est-à-dire la statue de son père Lachanius, qu'il nomme au vers 595. Il avait été gouverneur de la Tuscie et de l'Ombrie, l'an de J.-C. 389, et comme il avait régi cette province avec intégrité et justice, *sancte*, on lui avait érigé une statue. Cependant l'épithète de *sanctus* lui est appliquée surtout parce qu'il était mort, car on voit que c'étaient là les éloges qui s'adressaient audelà de la vie aux mânes des gens de bien. Consulter les annotateurs de Tibulle, 11, 6, 31. Rutilius n'a-t-il point imité Virgile, *Aen*. 1, 80 :

> Salve, sancte parens, salvete recepti
> Nequicquam cineres.

577. Laudibus. — L'inscription honorifique gravée à la base de la statue.

580. Fascibus-Senis. — Les faisceaux étaient l'insigne des gouverneurs de province, mais il n'est pas, croyons-nous, d'autre auteur qne Rutilius qui les mette au nombre de six.

583. Opum curam sacrarum. — Un curieux passage de Statius nous montre quelles étaient les fonctions du maître des trésors sacrés, c'est-à-dire des trésors de l'état, lesquels étaient alors ceux de l'empereur. Les importantes fonctions dont parlent Rutilius et Statius revenaient à celles qu'exercent aujourd'hui nos ministres des finances, de l'intérieur et de la maison du roi. Voici maintenant le passage de Statius, III, *Silv*. III, 86 :

> Iam creditur uni
> Sanctarum digestus opum, sparsaeque per omnes
> Divitiae populos, magnique impendia mundi;
> Quidquid ab auriferis eiectat Iberia fossis,
> Dalmatico quod monte nitet, quod messibus Afris
> Verritur, aestiferi quiquid terit area Nili,
> Quodque legit mersus pelagi scrutator Eoi,
> Et Lacedaemonii pecuaria culta Galesi,
> Perspicuaeque nives, Massylaque robora, et Indi

Deotis honos; uni parent commissa mioistro,
Quae Boreas, quaeque Eurus atrox, quae nobilus Auster
Iuvebit. Hibernos citius numeraveris imbres,
Silvarumque comas. Vigil ipse animique sagacis
Exitus evolvis, quantum Romana sub omni
Pila die, quantomqoe tribos; quid templa, quid alti
Uudarum cursus, quid propugnacula poscant
Aequoris, aut longe series porrecta viarum;
Quod domini celsis niteat laquearibus aurum,
Quae Divum io vultus igni formanda liquescat
Massa; quid Ausooiae scriptum crepet igne monetae.

A toi seul étaient confiés le dépôt des trésors sacrés, des richesses que Rome possède chez tous les peuples, et les tributs du vaste globe. Tout ce que l'Ibérie vomit de ses mines fécondes, tout celui qui brille aux monts de Dalmatie, toutes les moissons de l'Afrique, toutes celles qui sont battues dans les aires de la brûlante Egypte, tout ce que l'habile plongeur arrache aux mers orientales, les laines provenant des riches pâturages du Galésus Lacédémonien, les cristaux éclatants, l'arbre de la Massylie, l'ivoire arraché à l'éléphant Indien; tout ce que Borée, tout ce que le fougueux Eurus et le pluvieux Auster envoient de précieux, tout cela était à la disposition d'un seul ministre. On compterait plutôt les gouttes de pluie que jette l'orage, ou bien les feuilles des bois. Alors, plein de vigilance, plein d'une ardeur pénétrante, tu voyais d'un seul coup-d'œil ce qu'il fallait chaque jour aux légions romaines, aux tribus; ce que réclamaient les temples, les hautes digues élevées sur le bord des ondes, ou la longue suite des routes; tu réglais ce qu'il fallait d'or aux sublimes lambris du Maître; tu veillais et aux métaux qui se fondaient pour reproduire les images des dieux, et à ce qui était écrit sur les monnaies Ausoniennes que faisait pétiller l'ardente fournaise.

590. Insinuant. — Les poètes de la bonne latinité n'employoient pas le verbe *insinuare* dans ce sens. On le trouve toutefois chez Symmaque, un peu postérieur à Rutilius.

Burmann rapproche avec raison de ces vers le Distique suivant de Caton, I, 7 :

> Constans et lenis, cum res expostulat, esto ;
> Temporibus sapiens mores sine crimine notat.

Le *Thesaurus* de M. Quicherat ne porte pas le verbe *insinuare* avec le sens de Rutilius.

591. Gradibus, c'est-à-dire *honneurs, dignités, grades*, comme au vers 508. Encore une omission de M. Quicherat.

592. Duplici sedulitate. — A cause de mon père et à cause de moi, qu'ils voient être parvenu aux mêmes dignités que mon père avait eues.

593. Flaminiae. — La voie Flaminia, l'une des principales voies romaines en Italie. Elle fut ainsi nommée de C. Flaminius, qui la fit construire, après avoir vaincu les Ligures. Cette voie qui commençait à Rome, traversait le pays des Véiens, celui des Capénates, celui des Falisques, celui des Umbri, et côtoyait ensuite l'Adriatique, jusques à Arimini. On la continua plus tard jusqu'à Bononia, puis jusques à Aquilée, au pied des Alpes.

596. Inter tyrrhigenas lydia tota suos. — Tyrrhénsn, fils d'Atys, roi de Lydie, ayant été chassé de son pays natal, aborda en Italie, et, avec ses compagnons de voyage, s'établit dans la partie de cette contrée, qui delà fut appelé Tyrrhénie. Les habitants prirent le nom de Tyrrhènes.

Virgile rappelle cette origine lydienne des Etrusques. Il dit, au II[e] livre de l'*Enéide*, v. 781 :

> Ubi Lydius, arva
> Inter opima virum, leni fluit agmine Tibris.

Là où le Tibre lydien promène, à travers de fertiles campagnes, son cours paisible.

Et au livre VIII, 479 :

> Urbis Agyllinae sedes, ubi Lydia quondam
> Gens bello praeclara, iugis insedit Etruscis.

Là se trouve la ville d'Agylla, fondée jadis par une colonie de Lydiens, nation belliqueuse qui s'établit sur les monts Etrusques. Voy. les notes sur Agylla, au vers 226 de ce poëme.

Voici l'explication plus détaillée des deux vers de Rutilius. Il appelle donc du nouveau nom de *Tyrrhigenae* les habitants de l'Étrurie ; il a composé *Tyrrhigenae* à l'instar de *Troiugenae* du vers 371. Moeller, dans ses Etrusques, tom. I, pag. 80, pense qu'il y avait en Lydie une ancienne ville du nom de Tyrrha. Quant aux Etruriens, ils avaient coutume de consacrer les mânes de leurs morts, et de leur confier la garde de leurs biens. Moeller, *ibid.* tom. II, pag. 86. C'est ainsi que Lachanius fut placé parmi des dieux lares, et vénéré comme une divinité, car les mots *veneratur* et *numinis instar* indiquent un culte formel.

597. Priscos mores. — Les mœurs simples et incorruptibles des aïeux. Zumpt se demande s'il ne s'agirait point aussi des anciens rits sacrés, car, observe-t-il, ce qui est dit des fêtes d'Osiris, v. 371, ce que le poëte vient d'écrire sur Lachanius, honoré comme une divinité, ne va guère avec les mœurs des Chrétiens. Nous croyons que ce serait pousser un peu loin les expressions de l'auteur.

599. Decius. — Nous n'avons sur ce personnage d'autres documents que ceux qui nous sont donnés ici par le poëte. Il n'y a rien d'assez prouvé dans les conjectures de Wernsdorf.

600. Corythi populos. — L'auteur désigne l'Etrurie. Virgile a dit, *Aen.* IX, 10 :

> Extremas Corythi penetravit ad urbes,
> Lydorumque manum collectos armat agrestes.

Il pénètre jusqu'aux dernières cités de Corythus, pour y armer une poignée de Lydiens, et soulever les campagnes.

Corythus fut, dit-on, un ancien roi de Cortone, ville d'Étrurie; il y avait une ville et une montagne appelées de son nom. Il était père de Dardanus, qui alla fonder Ilium, en Phrygie. Nous avons donné tout-à-l'heure l'explication de *Lydiens*.

603. Hujus. — Il s'agit de Lucillus, père de Décius. Voyez le vers 613. Casaubon s'y est mépris, et, dans son livre *de Satyrica graecorum poesi et Romanorum Satyra*, il range Décius parmi les satiriques latins. M. Beugnot a commis la même erreur dans son *Histoire de la destruction du Paganisme en Occident*, tom. II, pag. 35.

Les éloges de Rutilius ne permettent pas de douter que Lucillus ne fût païen. Nous ne pouvons assez regretter la perte de ses écrits, dans lesquels, sans doute, on aurait trouvé beaucoup de renseignements sur le caractère d'une époque intéressante et peu connue.

Dans Lemaire, tom. II, pag. 20 des *Poetae latini minores*, il se trouve une petite dissertation sur Lucillus, mais comme tout est basé sur des conjectures, il serait difficile d'y apprendre autre chose que ce qu'il y a dans Rutilius.

604. Turnus. — « Le Turnus dont il s'agit ici, et que Rutilius place comme poète satirique à côté de Juvénal, était contemporain de ce dernier, et vivait comme lui dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Ce qui nous est connu de sa vie se réduit à ce peu de détails que nous donne l'ancien scholiaste de Juvénal, *ad Sat.* I, *v.* 20 : savoir, qu'il était né à Aurunca, petite ville d'Italie et patrie de Lucilius, un de ses plus célèbres devanciers, et que, bien qu'il appartînt à une famille d'affranchis, il eut l'art de parvenir aux honneurs, et même de se rendre puissant à la cour des empereurs Titus et Domitien. Quant à ses talents littéraires, comme ses ouvrages ont péri avec tant d'autres dans le nau-

frage des temps, il ne nous est permis de les juger que sur le rapport d'un petit nombre d'auteurs qui les ont connus; mais ces auteurs s'accordent à nous en faire concevoir une assez haute idée : Ce sont (outre Rutilius) Martial, Lydus et Sidoine Apollinaire. Le premier en parle deux fois. Liv. VII, ép. 96, il donne aux écrits de Turnus l'épithète de *nobiles* :

Nam me diligit ille, proximumque
Turnis nobilibus leget libellis;

et liv. XI, ép. 11, il reconnaît en lui une grande ame, un grand génie, et lui fait un titre de gloire de ce que, par amour pour son frère Scaeva Mémor qui composait des tragédies, il avait renoncé à ce genre, où il eût certainement excellé, pour s'adonner à la satire :

Contulit ad satiras ingentia pectora Turnus :
Cur non ad Memoris carmina? frater erat;

c'est-à-dire :

Turnus que l'on a vu, prenant un noble essor,
Donner à la satire un ton mâle et sévère,
Aurait pu du théâtre agrandir la carrière ;
Mais il aurait été le rival de Mémor,
Et ce Mémor était son frère.

Si l'on nous passe cette paraphrase, nous espérons qu'on nous permettra d'y joindre une petite remarque qui n'a pas encore été faite, et qui, on ne sait comment, a échappé aux nombreux commentateurs de Martial : c'est que, dans le distique latin qu'on vient de lire, les trois derniers mots du premier vers pourraient bien contenir une allusion au *violentaque pectora Turni* qui termine le vers 151 du liv. X de l'Enéide, où il s'agit d'un autre caractère et d'un autre Turnus. En tout cas, il y aurait là, du moins, une assez singulière rencontre d'expression. Le second témoignage en fa-

veur de notre poète, celui de Lydus, se trouve dans le chapitre 41 du liv. I de son ouvrage grec *sur les Magistratures romaines*, publié pour la première fois en 1812, mais composé au cinquième siècle : Turnus y est nommé, avec Juvénal et Pétrone, comme ayant dépassé dans ses écrits les bornes de la satire. Enfin Sidoine Apollinaire (*carm.* IX, *v.* 263), par un rapprochement semblable, et qui ne fait pas moins d'honneur à Turnus, le place, ainsi que Mémor son frère, dans une longue nomenclature des meilleurs classiques latins, entre Lucilius et Lucrèce, d'un côté, et Ennius et Catulle, de l'autre. Nous ne possédons de Turnus que deux vers défigurés que nous a conservés le Scholiaste, déjà cité, de Juvénal, *ad Sat.* I, *v.* 74, à moins qu'on n'adopte une conjecture faite par Wernsdorf, pag. 77 du tom. III de ses *Poetae latini minores* Ce savant s'est, en effet, imaginé qu'un autre fragment de trente vers publié dans le IVe des *Entretiens* de Balzac, ch. 4, et inséré depuis par Burmann dans son *Anthol. lat.*, t. II, p. 645, était pareillement de Turnus. Les deux principaux arguments sur lesquels Wernsdorf appuie sa conjecture, sont ceux-ci : 1° On retrouve dans le fragment en question les qualités que Martial attribue à Turnus par ces mots *ingentia pectora;* 2° les trente vers dont il se compose, paraissent appartenir à une satire contre Néron, sujet sur lequel Turnus s'était exercé, comme l'annoncent les deux vers rapportés par l'ancien commentateur de Juvénal, où il est question de la *fameuse Locuste*. Mais ces belles raisons ne feraient qu'induire en erreur ceux qui s'y arrêteraient ; car il s'agit ici d'une mystification semblable à celle dont Joseph Scaliger fut la dupe, lorsqu'il prit des vers de Muret pour des vers d'Accius et de Trabéa, poètes dramatiques du cinquième et du septième siècles de la république romaine. Balzac, dans ses *Entretiens*, ouvrage posthume imprimé par les soins de son ami Girard, en 1657, in-4°, pag. 57, donne le fragment dont il est question comme tiré « d'un parchemin pourri en « plusieurs endroits et à demi-mangé de vieillesse, » et

comme composé « sous le règne de Néron; » mais déjà, de son vivant, ce même fragment avait paru sous son nom, et sous le titre d'*Indignatio in poetas Neronianorum temporum, ad nobilissimum Sammauranum, Montoserii marchionem, maioris operis fragmentum*, p. 194 du recueil de ses Poésies latines dont Ménage fut l'éditeur, en 1650. Le morceau, plus ample que dans les *Entretiens*, et offrant quelques différences de leçon, est précédé de quatre autres pièces supposées antiques, et auxquelles doit se référer, aussi bien qu'à lui, ce titre placé au-dessus de la première d'entre elles, p. 189 : *Ficta pro antiquis*. Une sorte d'épilogue qui l'accompagne, achève de prouver que Balzac en est le véritable auteur. Il paraît que Burmann et Wernsdorf et tous ceux qui les ont suivis, tels que M. Boissonade, qui a donné, avant nous, dans le *Journal de l'Empire* du 11 janvier 1813, une excellente notice sur *Turnus* dont, par parenthèse, nous avons fait notre profit sur plus d'un point, et M. Théry qui a mis en vers français le prétendu fragment de l'ancien satirique (p. 44 du discours préliminaire de sa traduction des *Satires de Perse et de Sulpicia*), n'ont pas connu le recueil des Poésies latines de Balzac. Autrement, ils n'eussent point regardé comme un vénérable reste de l'antiquité des vers qui en offrent bien le ton et la couleur, qui ont même l'éclat et l'énergie du style de Lucain, mais qui, dans la réalité, ne sont qu'un pastiche et l'ouvrage d'un moderne. Nous partagions nous-même l'erreur commune, et nous l'avions reproduite dans un volume de *Mélanges*, lorsque M. Rostain, de la Société littéraire de Lyon, nous la signala dans une lettre intéressante qu'il nous écrivit sur ce sujet, et qu'il a mise depuis à la tête de ses spirituelles et piquantes *Matanasiennes*. C'est à lui qu'est dû entièrement l'honneur de cette découverte. »

(Note de C. Breghot du Lut, déjà insérée, en grande partie, parmi celles qui accompagnent la traduction du Sidoine Apollinaire de MM. Grégoire et Collombet; Lyon, 1836, in-8., t. III, p. 390).

605. Censoria lima. — Ainsi Martial, V *Epigr.* LXXX, 12 :

Quem censoria cum meo Severo
Docti lima momorderit Secundi.

Lorsque mon Sévérus et le docte Sécundus auront fait passer sur cet ouvrage la mordante lime de la censure.

606. Dumque malos carpit, etc. — Cependant on peut fort bien dire avec Sénèque, *de Clementia*, I, 23 : « Summa prudentia.... velut incredibile scelus et ultra audaciam positum praeterire, quam, dum vindicant, ostendere posse fieri. » *C'est une haute sagesse de passer sous silence un crime, comme impossible à supposer, et comme dépassant les limites de toute audace, plutôt que d'indiquer, en lui assignant une peine, qu'il pouvait être commis.*

607. Sacri-arbiter auri. — Dispensateur de l'or sacré, c'est-à-dire *Comte des largesses sacrées ;* voir le vers 582.

608. Harpyias. — Les Harpyies sont ainsi appelées d'un mot grec qui signifie *piller*, *ravager*. C'est avec raison qu'on a reproché à Rutilius d'avoir fait *Harpyiae* quadrisyllabe, tandis que les anciens poètes le font trissyllabe. On pourrait bien aussi reprocher au *Dictionnaire de l'Académie* son orthographe, car *Harpyes* ne doit pas s'écrire par un *i*, et il faudrait même dire *Harpyies*.

Nous voyons dans Virgile, *Enéide*, III, 209-218, comment l'antiquité entendait la fable des Harpyes.

Servatum ex uodis Strophadum me littora primum
Accipiunt. Strophades graio staot uomioo dictae
Iosulae looio iu magno, quas dira Celoeoo,
Harpyiaeque colunt aliae, Phineia postquam
Clausa domus, meosasque metu liquere priores.
Tristius haud illis monstrum, nec saevior ulla
Pestis et ira Deum Stygiis sese extulit uudis.
Virgioei volucrum vultus, foedissima ventris
Proluvies, uncaeque manus et pallida semper
Ora fame.

Sauvé de la fureur des ondes, je descends sur le rivage des Strophades; c'est le nom que les Grecs donnent aux îles de la grande mer Ionienne. Là ont fixé leur séjour la cruelle Céloeno et les autres Harpyes, depuis que la crainte les chassa du palais et de la table de Phinée. Jamais fléau plus terrible, jamais plus détestables monstres, dûs à la colère des dieux, ne s'élancèrent des ondes du Styx. Oiseaux affreux, elles ont le visage d'une vierge; un fluide immonde s'écoule de leurs flancs, leurs mains sont armées de serres, et leur front toujours pâle semble être le siége de la faim. Trad. de Villenave.

Rutilius, à l'exemple de Juvénal, compare à des Harpyes les magistrats rapaces :

> Nec per conventus et cuncta per oppida curvis
> Unguibus ire parat nummos captura Celoeno;

On ne la voit point, comme Celoeno aux ongles recourbés, courir de ville en ville, de bourgade en bourgade, pour enlever l'or et l'argent,

disait le grand et impitoyable satirique, VIII, 130.

611. Argum, Lyncaea. — Argus aux cent yeux, et Lyncée à la perçante vue, ne sont autre chose que la vigilance personnifiée.

M. Zumpt, d'après son manuscrit, a changé *custodes* en *custodum*, au vers 612. De cette manière, il faut entendre que les *harpyes*, c'est-à-dire ceux qui étaient sous la dépendance et les ordres du *Comte des largesses*, les *Rationales*, comme on les appelait, et tous les employés de ce genre, pillaient et volaient, pendant que les *gardiens*, ou les Comtes eux-mêmes gaspillaient et détournaient les fonds publics. Cette leçon est plus naturelle que l'autre, car on ne peut dire que les larcins volent, *furta volant*, et dans notre sens on conserve jusqu'au bout la métaphore des *Harpyes*. L'auteur du *Querolus*, pag. 110, édit. Klinkham., disait: *Harpyias quaeso, praeteristi, quae semper rapiunt et volant.*

613. Briareïa praeda. — Briarée, géant aux cent bras et aux cent mains, Virgil. *Aen.* X, 565 :

> Centum cui brachia dicunt,
> Centenasque manus.

Apollinaris Sidonius a dit comme Rutilius, en parlant des Rapinat de son temps, *Epist.* V, 7 : *Quorum si nares afflaverit uspiam rubiginosi aura marsupii, confestim videbis illic et oculos Argi et manus Briarei.*

615. Pisaea ex urbe. — M. Zumpt observe qu'il faut rapporter *Pisaeus* à la ville originaire de Pise en Elide, et non point à Pise d'Etrurie. *Pisaeus* sert à désigner la première, dit-il, et il renvoie à Lucain, II, 165; Stace, *Theb.* VI, 555; Claudien, *de Laud. Seren.* 166. *Pisanus*, au contraire, désignerait spécialement la Pise d'Etrurie, comme dans Rutilius, II, 12. Ceci est bien subtil, lorsque d'ailleurs, en ce vers 615, il s'agit tout-à-fait de Pise en Etrurie. Aviénus applique sans façon à Pise d'Elide le *Pisanum* de la ville d'Etrurie :

> Influit Eurotas, Pisanos alter adulat.

617. Insorduit aether. —Le verbe *insordescere* ne se trouve guère qu'ici et dans Sidonius, *Epist.* V, 13; II, 2.

619. Tempestate maligna. — C'est-à-dire qui, sans être déjà méchante, menace pourtant de le devenir. On peut rapprocher de ceci les vers de Virgile, *Aen.* VI, 270 :

> Quale per incertam lunam, sub luce maligna,
> Est iter in silvis.

623. Villicus hospes. — Un hôtelier comme il y en avait dans les bourgs et villages où passaient des routes fréquentées.

627. Meleagri. — Méléagre, chef de cette fameuse chasse dirigée contre le sanglier dévastateur des campagnes Calydoniennes.

628. Amphitryoniadae. — Allusion au sanglier d'Erymanthe, que prit Hercule, et qu'il porta vivant au roi de Mycènes. Valérius Flaccus, *Argonaut.* I, 347, a dit de même :

> .... Erymanthei sudantem pondere monstri
> Amphitryoniaden.

L'Amphitryoniade tout suant, sous le poids du monstre d'Erymanthe.

Hercule était fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon ; voilà pourquoi les poëtes que nous avons cités le nomment *Amphitryoniadae*, *Amphitryoniaden*.

631. Africus. — Vent qui souffle de l'Afrique, du Sud-Ouest pour l'Italie, et le même que le *Notus* du vers 616.

633. Hyades. — Les Hyades, filles d'Atlas, furent si affligées de la perte de leur frère Hyas, dévoré par un lion, qu'elles moururent de regret. Elles furent changées en une constellation qui annonce la pluie, et placées sur le front du Taureau. Suivant d'autres, ces étoiles sont les Nymphes Dodonides, nourrices de Bacchus.

634. Lepus. — Le Liévre est une constellation méridionale, placée au pied gauche de l'Orion. Le Liévre fuit au travers du tropique d'hiver. Cet astre, formé de six étoiles, disparaît au lever du Sagittaire, et reparaît avec le Lion.

637. Oarioni. — Orion est une des plus grandes, et bien certainement la plus brillante des constellations qui paraissent sur notre horizon. Ses épaules, ses pieds sont marqués par des étoiles de la première et de la seconde grandeur. Trois belles étoiles, connues du peuple sous le nom des *trois rois*, forment son baudrier.

> Hoc duce, per totum decurrunt sidera mundum ;
> Subsequitur rapido contenta canicula cursu,
> Qua nullum terris violentius advenit astrum,

dit Manilius, *Astronom.* I, 391.

Dans leur course rapide, les astres du ciel regardent Orion comme leur chef. La Canicule le suit, fournissant sa carrière avec une promptitude extrême; il n'est point de constellation dont la terre doive plus redouter la première apparition. Trad. de Pingré.

643. Sive alio refluus, etc. — « L'idée d'expliquer les marées par des courants opposés était anciennement très-répandue, et l'observation du mouvement des eaux dans les détroits, surtout au Nord-Est de la Sicile et dans l'Euripe qui sépare de l'Eubée, y avait donné lieu. Le savant auteur de la Géographie physique des anciens, M. Ukert (*Geog. der Griechen*, II, 1, pag. 85) observe d'ailleurs avec raison que la théorie de Macrobe (*Comment. in Somnium Ciceronis*, II, 9,) contemporain d'Aviénus, a quelques rapports avec celles du rhéteur Euménius et du poète Cl. Rutilius Numatianus, tous deux natifs des Gaules, et par conséquent, à ce que je pense, familiarisés avec les phénomènes des hautes marées sur les côtes occidentales de la France. Euménius (*Paneg. Constant.* cap. 6) et Rutilius regardent également comme causes principale des marées le choc des eaux pélagiques, à l'issue des canaux qui séparent les diverses masses de terres continentales. Ils adoptaient donc, comme Macrobe, plusieurs terres habitables, sur les côtes desquelles se brisaient les courants; mais d'Eumène, le panégyriste de Constance Chlore, mort en 311, et du poète Claudius Rutilius, il n'y a que le premier qui soit indubitablement antérieur à Macrobe. » A. de Humboldt, *Examen crit. de l'hist. de la Géographie du nouveau continent*, tom. I, pag. 184.

Le système que Rutilius développe dans ces vers est emprunté de Lucain, I, 409 :

Quaque iacet littus dubium, quod terra fretumque
Vendicat alternis vicibus, quum funditur ingens
Oceanus, vel quum refugis se fluctibus aufert.
Ventus ab extremo pelagus sic axe volutet
Destitutaque ferens; an sidere mota secundo

Tethyos unda vagae lunaribus aestuet horis;
Flammiger an Titan, ut alentes hauriat undas,
Erigat Oceanum, fluctusque ad sidera tollat,
Quaerite, quos agitat mundi labor; at mihi semper
Tu, quaequumque moves tam crebros causa meatus,
Ut superi voluere, late.

On quitte l'incertain rivage que la terre et la mer se disputent alternativement, et où tantôt le vaste Océan se promène, d'où tantôt il rappelle ses vagues et s'éloigne. Est-ce le vent qui, de l'extrémité du monde, roule les flots sur cette rive et les abandonne ensuite? est-ce l'onde qui, attirée par l'astre puissant de Thétis, bouillonne aux heures lunaires? Est-ce le flamboyant Titan qui, pour boire les ondes nourricières, soulève l'Océan et dresse les flots jusqu'aux astres? Cherchez cela, vous qu'agite le travail du monde; et toujours, qui que tu sois, ô cause qui amènes de si fréquentes révolutions, reste-moi cachée, comme les dieux l'ont voulu.

Voir encore Pline, *Nat. Hist.* II, 99; Pompon. Mel. III. 1; Senec. *Nat. Quaest.* III, 28; *de Provid.* I.

Lucain mentionne trois causes de flux et reflux : le vent qui vient de l'extrémité du monde, la lune, puis le soleil. Rutilius a omis la première, parce qu'il ne l'approuvait probablement pas. Il exprime la seconde par ces mots: *Sive* (pontus) *refluus alio orbe* (id est alio orbe refluens, ab alio orbe refluus), *nostro* (orbi) *colliditur*. Par notre monde, il entend la terre; par l'autre, il entend la lune. Dans la troisième cause, Rutilius parle non pas du soleil, mais seulement des astres.

C'était le commun sentiment des anciens et des Stoïciens surtout, que le soleil et le reste des astres s'alimentent des eaux de l'Océan. Nous lisons dans Cicéron, *de Natura Deorum*, II, 16 : « Probabile est praestantem intelligentiam in sideribus esse, quae et aethercam mundi partem incolant, et marinis terrenisque humoribus longo intervallo extenuatis alantur. » *Il est probable que l'entendement des astres est d'un*

ordre supérieur, puisqu'ils habitent la région éthérée, où ils ont pour aliment les vapeurs de la terre et de la mer, subtilisées par ce long trajet qu'elles ont à faire d'ici au ciel.

On a déjà vu les paroles de Lucain, *alentes hauriat undas*; il dit encore au livre X, 258 :

Nec non Oceano pasci Phoebumque polumque
Credimus; hunc calidi tetigit quum brachia Cancri
Sol rapit.

Nous voyons aussi que Phébus et le pôle s'alimentent au sein de l'Océan, et que le soleil l'aspire, quand il a touché les bras de l'ardent Cancer.

NOTES

SUR LE LIVRE SECOND.

I. VOLUMINA. — « De l'officine des libraires, nous passâmes dans celle des *glutinateurs*, ouvriers qui s'occupent de la partie strictement matérielle des copies, et les mettent en état de pouvoir être livrées aux lecteurs. Ils collent les feuillets les uns au bout des autres; après en avoir ainsi formé une bande, ils la fixent, par une de ses extrémités, à un petit bâton cylindrique, autour duquel elle s'enroule. Les deux bouts de ce léger cylindre, appelé *ombilic*, nombril, parce qu'il forme le centre du manuscrit, quand la feuille est roulée, sont ornés de petits disques d'ébène ou de corne, ou même d'or, dont le diamètre, égal au moins à celui du rouleau, sert à garantir les tranches, ou, en termes de *glutinateur*, les *fronts*.

« Une enveloppe de peau, ornée de courroies rouges, tient le volume fermé. Sur cette enveloppe, à laquelle on donne quelquefois une teinture de pourpre, ou bien que l'on fait avec un morceau de pourpre même, on colle une bande de *pergamin* très-mince, ou d'étoffe écarlate, où l'on inscrit le titre de l'ouvrage.

« La plupart des livres ont cette forme de rouleau, d'où le terme de *volume* qu'on leur donne, du verbe *volvere*, rouler. » Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, tom. III, p. 145.

M. Zumpt pense que *volumina* ne signifie pas ici pure-

ment *volume*, dans le sens de livre *roulé* autour d'un bâton, mais qu'il comporte la signification un peu large qui se trouve dans ce passage de Pline : *In divo quoque Augusto magna sortis humanae reperiuntur* volumina. *Nat. Hist.* VII, 46. Voilà qui ne manque pas d'une certaine vraisemblance. Nous rapprocherons ensuite du *volumina* et du *liber* de Rutilius, un endroit d'Horace, qui unit les deux expressions,

Pontificum libros, annosa volumina vatum.

Que si l'on veut suivre le sentiment de M. Zumpt, on peut assez convenablement traduire *volumina* par *évolutions.*

3. Taedia timuit. — Prudentius, à la fin de son 1er livre *contre Symmachus :*

Sed iam tempus iter longi cohibere libelli,
Ne tractum sine fine ferat fastidia carmen.

Mais il est temps d'arrêter la longue course de ce livre, de crainte qu'un poème qui s'étend sans fin ne devienne fastidieux.

8. Milia crebra lapis. — Chez les Romains, les distances sur les routes étaient marquées par des colonnes en pierre, d'où est venue cette locution si familière aux écrivains latins : *Tertio, quarto ab Urbe lapide.* Plutarque, *in C. Graccho*, cap. 7, dit que les premières colonnes milliaires de ce genre furent placées sous le tribunat de C. Gracchus, frère de Tibérius.

Notre poète avait, sans doute, en vue cette pensée de Quintilien : « Non aliter quam facientibus iter multum detrahunt fatigationis notata inscriptis lapidibus spatia. Nam et exhausti laboris nosse mensuram voluptati est, et hortatur ad reliqua fortius exsequenda scire quantum supersit. » *Instit.* IV, 5. La division repose l'attention, *à peu*

près comme ces espaces marqués sur nos routes par des bornes milliaires délassent beaucoup le voyageur, car on éprouve du plaisir à mesurer le chemin qu'on a parcouru, et rien n'anime plus à finir ce qui a été entrepris que de savoir ce qui en reste à faire.

10. Quam satius fuerat sustinuisse semel. — On peut rapprocher de ce vers les lignes suivantes d'Ausone à Paulus, *Epist.* 11 : « Versus meos utili et conscio sibi pudore celatos, carmine tuo et sermone praemissis, dum putas elici, repressisti. — Hoc poposcisti atque id ego malui, quaecumque fortuna esset, semel erubescerem. »

15. Apennini devexa. — L'Apennin, un peu au-dessus de Pise, descend vers la mer, et s'allonge en une sorte de promontoire, que le poète appelle *montagne aérienne*, empruntant ainsi une épithète qui s'emploie constamment pour désigner les Alpes. Virgil. *Georg.* III, 474 ; Ovid. *Metam.* II, 226 ; Silius Ital. I, 128 et 371 ; IV, 470.

19. Quernae similem. — Cette comparaison, que Pline a employée aussi, n'a point été adoptée par les géographes modernes. Ils comparent l'Italie à une botte. Voici, du reste, les expressions de Pline, III, 6 : « Est ergo folio maxime querno adsimulata, multo proceritate amplior quam latitudine. » *l'Italie ressemble beaucoup à une feuille de chêne ; elle est beaucoup plus longue que large.* Ce genre de comparaisons était volontiers choisi par les anciens, faute d'une suffisante quantité de dessins et de tableaux géographiques.

21. Milia decies centena. — Rutilius se trouve d'accord avec Strabon. Pline, III, 5, dont le calcul a paru fort exact à de l'Isle, donne à l'Italie vingt mille pas de plus, et le poète les a omis, parce que la mesure du vers le gênait un peu. La différence n'est pas grande. Il ne s'agit que d'évaluer les milles italiques, par les mesures gauloises et par les mesures françaises, qui sont les mêmes quant au nom, puisque le nom de lieue vient de *leuca*, *leuga*, ou *lega*. L'ancienne lieue gauloise était de quinze cents pas ; la lieue commune

de France est de deux mille cinq cents. Ainsi, un million de pas produit sept cent cinquante lieues gauloises, et quatre cents lieues communes de France. *Note* de Lefranc de Pompignan.

23. IN LATUM. — Comme il y a plus haut *per longum*.

25. IUNCTI MARIS. — C'est-à-dire là où la mer est lo moins éloignée. On peut voir plusieurs exemples dans ce sens pour le même mot. Gronov. ad *Liv.* XXII, 20, 5; Heins. et Drakenb. ad *Sil. Ital.* VIII, 133; Burmann. ad Ovid. *ex Ponto*, I, 4, 31. De même que Rutilius a suivi plus haut l'*Histoire naturelle* de Pline pour la longitude de l'Italie, de même encore il le suit ici pour la latitude (III, 5), mais il fait son compte de manière à mettro *cent trente milles* à la place de *cent trente-six milles*. Il faut bien lui passer ses *six milles* pour la commodité du vers, comme lo P. Malebrancho voulait qu'on lui passât l'*onde* pour la commodité de la rime, dans les deux seuls vers qu'il eût écrits de sa vie :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

27. OBLIQUATUR. — Lucain, *Pharsal.*, II, 399, décrit de la même manière l'Apennin :

Mons inter geminas medius se porrigit undas
Inferni superique maris, collesque coercent
Hinc Tyrrhena vado frangentes aequora Pisae,
Illinc Dalmaticis obnoxia fluctibus Ancon.

Ses flancs s'allongent et se resserrent entre les deux mers qui baignent l'Italie; entre Pise, qui brise sur ses rochers les flots tyrrhéniens, et Ancône, tourmentée par les vagues dalmates.

Claudien l'avait copié avant que Rutilius arrivât. Voir le VI *consulat d'Honorius*, 286.

32. Consiliumque dei machina tanta fuit. — Les Stoïciens, auxquels Rutilius se montre fidèle, disaient que la nature, que le monde est Dieu même, répandu dans toutes choses et gouvernant tout avec sagesse. *Quid enim aliud est natura quam Deus, et divina ratio, toti mundo et partibus ejus inserta?* Senec. *de Benefic.* IV, 7. Rutilius, I. 17.

33. Excubiis latiis. — Rome même, voir au vers 11 du Ier livre, *Latias domos*, pour désigner Rome; et au vers 46 ci-après, *Latiae neci.*

35. Invidiam timuit. — Elle a craint que l'Italie ne fût l'objet de l'envie et de la convoitise des autres pays.

36. Arctois minis. — Le poète désigne les ennemis du septentrion.

Juvénal a dit aussi, *Sat.* X, 152 :

.... Opposuit natura Alpemque nivemque,
La nature a opposé les Alpes et la neige.

L'Arctos, ou bien l'Ourse, suivant la signification du grec, est une constellation renfermée dans le cercle du pôle qui prend d'elle le nom d'arctique.

41. Quo magis est facinus diri Stilichonis acerbum, etc. — Dans ces deux vers, le poète accuse Stilichon d'avoir ouvert aux Barbares le secret (*arcanum*) de l'Empire, défendu et gardé par les barrières des monts Apennins. *Arcanum* vient d'*arca* et d'*arcere*. Rutilius imite Claudien, qui a dit de la première expédition des Goths, *Bell. Get.* 100 :

Procul arceat altus
Iuppiter, et delubra Numae sedemque Quirini.
Barbaries oculis saltem temerare profanis
Possit, et arcanum tanti deprendere regni.

Saint Jérome, *Lettres*, tom. V, pag. 121 de notre édition, formule aussi la même accusation que Rutilius. M. Marcus,

dans une *Histoire des Wandales*, (Paris, 1836, in-8, p. 63-72), a pris à tâche de défendre Stilichon, et l'a fait avec succès, selon nous. Il apporte des raisons graves et solides, auxquelles il est difficile de se refuser. Indépendamment du témoignage de Zosime, qui pourrait sembler suspect, M. Marcus invoque celui d'Olympiodore, qui est d'un plus grand poids dans cette question. Il fait voir que Stilichon fut desservi auprès de son prince par un rusé hypocrite, Olympius ; que Stilichon fut sacrifié à d'iniques machinations, et que s'il eût voulu attirer en Italie les peuples Barbares, il leur eût ouvert le chemin le plus court et le plus aisé.

M. Zumpt imprime, dans son manuscrit : *qui fuit*, au lieu du *quod fuit* des éditions ; mais il préférait *quod*, parce que ce mot ne verserait le blâme que sur cette seule action de Stilichon, au lieu que le *qui fuit* semble condamner toutes les actions du personnage.

45. Dumque timet, etc. — C'est le vers de Labérius contre César, vers cité par Macrobe, *Saturnal.* II, 7 :

Necesse est multos timeat quem multi timent.

Il doit nécessairement craindre beaucoup d'hommes, celui que beaucoup d'hommes craignent.

52. Sibyllinae. — Les premiers livres Sibyllins que Tarquin acheta d'une vieille femme une somme énorme, furent d'abord placés dans un caveau du Capitole, où ils restèrent jusqu'à la guerre des Marses ; mais, en l'année 670 de la République, ce temple ayant été brûlé, ils furent détruits dans l'incendie. Pour les remplacer, on rassembla tout ce qu'on put trouver d'oracles de sibylles, et en Italie, et dans les autres parties de l'Empire ; puis ensuite, par l'ordre d'Auguste, on en fit un choix, qui fut placé sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin, dans deux coffres d'or.

« Quelque parti que l'on prenne dans la controverse qui a partagé les théologiens et les critiques sur l'inspiration, et

même sur l'existence des Sibylles, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'ouvrage qui est venu jusqu'à nous sous leur nom n'est autre chose qu'une compilation informe de plusieurs prophéties différentes, supposées la plupart, vers le premier ou le second siècle du christianisme, par quelques uns de ces hommes qui, joignant la fourberie avec le fanatisme, ne font point de scrupule d'appeler le mensonge et l'imposture au secours de la vérité. Les vers Sibyllins sont remplis de choses trés-fortes et trés-sensées contre l'idolâtrie, et contre la corruption des mœurs qui régnait alors dans le paganisme ; et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que les auteurs de ces vers ont eu soin, pour accréditer leurs prophéties prétendues, d'y insérer plusieurs circonstances véritables, que leur fournissaient les anciennes histoires qui existaient de ce temps, mais que la barbarie des siécles postérieurs a détruites. On doit donc regarder, à certains égards, ces auteurs comme les témoins des traditions historiques reçues de leur temps, témoins, à la vérité, trés-suspects, mais dont le témoignage peut être admis, lorsqu'il était de leur intérêt de dire vrai. » Fréret, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tom. X, pag. 367.

Tibulle, II *Eleg.* V, 16, nous apprend que les livres Sibyllins étaient écrits en vers hexamètres :

Te duce, Romanos nunquam frustrata Sibylla est,
Abdita quae senis fata canit pedibus.

Grâces à toi, Apollon, les Romains ne furent jamais trompés par la Sibylle, qui révéla en vers de six pieds les ordres secrets du destin.

C'était aux Quindécemvirs qu'était réservé le soin d'ouvrir les livres Sibyllins, que l'on consultait en cas de sédition, d'échec à la guerre, d'évènements graves, ou de prodiges difficiles à interpréter.

47. VISCERIBUS. — l'Italie n'ayant plus l'abri de sa défense naturelle, c'est-à-dire des monts. Claudien s'exprime à peu près de même, *Bell. Get.* 577. Par *liberiore dolo*, Rutilius veut dire que Stilichon, une fois les Goths introduits au cœur de l'Italie, était plus libre de faire ce qu'il voulait.

49. SATELLITIBUS PELLITIS. — C'est-à-dire aux Goths, pour lesquels l'épithète en quelque sorte est sacramentelle. Voir Ovide, *ex Ponto*, IV, 10; Claudien, *Bell. Get.* 481; id. IV *Consul. Honor.* 466; id. *in Ruf.* II, 85; Apollin. Sidon. *Epist.* I, 2. Quant à *satellites*, il veut dire, dans le langage de l'époque, ceux avec qui l'on conspire, et ce sens-là peut se voir au Code Théodosien, VII, 8, 7; IX, 40, 19; et en parlant de Stilichon lui-même, IX, 42, 20 : *Proscriptorum satellitumque fortunas aerario nostro iubemus accedere;* ibid l. 22; *Qui suas opes praedoni publico* (i.e. Stilichoni), *vel eius filio* (Eucherio) *ceterisque satellitibus dederunt.*

Le grave reproche que Rutilius adresse à Stilichon ne se trouve confirmé par l'autorité d'aucun autre auteur, et quelques écrivains ont mis en doute la bonne foi du poète. Nous avouons que les témoignages de l'histoire sont bien opposés, et qu'il n'est pas facile d'avoir ici un mot définitif. Wernsdorf s'efforce dans son VIII[e] *Excursus*, de prouver que Stilichon ne brûla pas les livres *Sibyllins*, et il apporte plusieurs preuves qui ne sont point dénuées de vraisemblance, ni de fondement. M. Beugnot, dans sa belle *Histoire de la Destruction du Paganisme en Occident*, tom. II, pag. 28-47, apprécie avec justesse et avec vérité le caractère politique et religieux de Stilichon, puis n'hésite point à admettre le fait indiqué par le poète Rutilius. Il montre que Stilichon, homme du parti chrétien, et homme du parti païen tout à la fois, avait cette conduite flottante des personnages d'alors, donnait des gages d'affection aux uns et aux autres, regardant avant toutes choses son avenir et sa famille. Stilichon *faisait son chemin*, comme tant de vils intrigants, de beaux esprits le font de nos jours, *per fas ac nefas.*

Quant à la manière dont Rutilius nous parle de la destruc-

tion des livres Sibyllins, elle ne peut sembler que puérile dans la bouche d'un tel homme. Mais les païens du Ve siècle étaient aussi haineux que lâches et bas dans leurs haines.

53. Althaeam. — Althée, mère de Méléagre. Ce dernier n'avait encore que sept jours, lorsqu'une Parque entra dans la chambre de l'accouchée, et proclama que la vie de l'enfant s'éteindrait en même temps que le tison qui brûlait dans l'âtre. Aussitôt, Althée s'élança de son lit, arracha le tison, l'éteignit dans l'eau, et le cacha précieusement. On sait que plus tard Méléagre, vainqueur du sanglier de Calydon, tua ses deux oncles, qui avaient osé parler d'Atalante plus que légèrement. Irritée de la mort de ses frères, Althée alla reprendre le tison fatal, et le jeta au feu... Méléagre mourut à l'instant où ce frêle symbole de son existence fut complètement réduit en cendres. Althée ne tarda point à se repentir de sa fureur, et se pendit de désespoir. Ovide, *Metam.* VIII, 270 et suiv. raconte au long cette fable. — Hom. *Iliad.* IX, 580; — Apollodor. I, 7, 8.

54. Niseum crinem. — Nisus, fils de Pandion II, et frère d'Egée, régna sur Mégare. La légende lui prête un cheveu d'or, véritable palladium, auquel tenaient et la stabilité de son trône et l'indépendance de Mégare. Lorsque Minos vint assiéger cette ville, Scylla, fille de Nisus, coupa ce cheveu, pendant le sommeil de son père, et alla le porter au roi de Crète, dont la vue l'avait charmée. Minos la fit chasser de son camp, et Scylla était sur le point de se jeter dans la mer, quand les dieux la changèrent en alouette. Son père se trouvait transformé en épervier, et, depuis ce temps-là, le terrible falconé ne cesse de faire la guerre au timide conirostre.

57. Tartarei Neronis. — Le mot *tartareus* peut se traduire par *habitant du Tartare*, et non pas de l'Elysée, ou par *scélérat, exécrable*, et c'est dans ce dernier sens que l'époque du poète prenait le plus volontiers cette expression de *tar-*

tareus. Ammian. Marcell. XV, 6, 1; id. XXVIII, 1, 10; XXIX, 2, 6. Claudian. *Bell. Gild.* 180; *Bell. Get.* 144, etc.

64. Sole corusca soror. — Le poète désigne Luna, dont Strabon parle en ces termes : « Luna seule est tout à la fois une ville et un port, que les Grecs appellent ville et port de Séléné (1). La ville est médiocre, mais le port est très-grand et très-beau (2) ; on peut dire qu'il renferme plusieurs ports, qui ont tous beaucoup de profondeur; en un mot, il est digne d'un peuple qui domina si longtemps et si fort au loin sur les mers. Il est environné de montagnes élevées (3), d'où l'on découvre la Méditerranée, l'île de Sardaigne, et une grande partie de la côte d'Italie, à droite et à gauche. Près de ce port sont des carrières de marbre, soit blanc, soit tacheté de vert, dont on fait des tables et des colonnes d'un seul bloc. Ces carrières sont si nombreuses et si bien fournies qu'elles suffisent abondamment à la plupart des beaux ouvrages qui se font à Rome et dans toute l'Italie. Comme elles se trouvent au bord de la mer, il est aisé de transporter les pierres jusqu'à l'embouchure du Tibre, d'où elles remontent jusque dans Rome. » Livre V, tom. II, page 155 du Strabon de du Theil.

Silius Italicus, *Punic.* VIII, 480, parle aussi des belles carrières de marbre et du port de Luna :

> Tunc quos a niveis exegit Luna metallis,
> Insignis portu, quo non est spatiosior alter,
> Innumeras cepisse rates, et claudere pontum.

Puis les peuples que de ses carrières de neige a tirés Luna, célèbre par son port, dont la vaste étendue, que nul autre n'égale, contient d'innombrables navires et enferme un immense bassin. Trad. de Corpet.

(1) Σελήνης, c'est-à-dire *de la lune*.
(2) C'est ce qu'on appelle le golfe de *la Spezzia*.
(3) Les montagnes de Carrara.

On connaît le vers d'Ennius, cité dans Perse, *Sat.* VI, 9 :

> Lunai portum est operae cognoscere, civeis.
> *Il faut voir, citoyens, le beau port de Luna.*

Targioni Tozzetti, *Viaggi*, tom. X, pag. 403, et tom. XI, *init.* présente une ample description de cette ville.

67. Quae luce coloris, etc. — Le poète détaille ce que Lucain avait dit plus brièvement, VIII, 481 :

> Quos a niveis excegit Luna metallis.

Luna est aujourd'hui *Luni*. Les écrivains qui ont parlé de cette verdoyante plage de la Ligurie s'accordent à dire que la ville de Luna était à une distance de huit milles du port de ce nom, et s'en trouvait séparée par une montagne, que Fazio degli Uberti, dans son *Dittamondo* (III, 6), appelle montagne du *Corbeau* :

> Da questo fiume Toscana comincia,
> Che cade in mare dal monte *del Corbo*.

C'est au luxe qu'il impute la ruine de Luna :

> Noi fummo a Luni, ove ciascuo t'accusa,
> Che sol per tua caggion veracemente
> Fu nella fine disfatta e confusa.

Nous allâmes à Luni, où chacun t'accuse (ô luxe), *car ce fut par toi véritablement qu'à la fin elle fut abattue et ruinée.*

On a prétendu que Luna était la patrie de Perse, et il existe deux dissertations écrites dans ce sens : l'une par Lodovico Aprosio, *della Patria d'A. Persio Flacco* (Genova, 1664, in-8); l'autre par Gasparo Massa, *della Vita, Origine e*

patrio di Aulo Persio Flacco (*Ibid.* 1667, in-8). Toutes deux se fondent sur ces vers de la VI[e] satire de Perse, 6-7 :

> . ... mihi nunc LIGUS ORA
> Intepet, hybernatque MEUM MARE, qua latus ingens
> Dant scopuli, et multa littus se valle receptat :
> Lunai portum est operae, cognoscere, civeis.

A moi, dans ce moment, la plage Ligurienne offre sa douce tiédeur, et ma mer hiverne, là où les rochers donnent un large flanc, et où le rivage se recourbe en nombreuses vallées. Le port de Luna vaut la peine d'être connu, citoyens.

C'est pour mieux vanter son port de Luna, que Perse emprunte un vers des Annales d'Ennius.

Un poète italien, Napolione Giacobi, désigne ainsi la Ligurie, et non pas la Toscane, comme étant la patrie de Perse :

> Constrepuere diu dubiae sub Apolline Musae
> Quale mihi patriam fors dedit ipsa solum.
> Fallitur Hetruscum me dicens; iurgia cesseut,
> Dum mea me Ligurem carmina rite sonant.
> Gaudeat Ovidio Sulmo, Verona Catullo,
> Mantua Virgilio; me Ligus ora suo.

Les muses incertaines ont long-temps cherché, sous l'inspiration d'Apollon, quelle terre le sort me donna pour patrie. Il se trompe, celui qui me dit Etrusque; plus de querelles, car mes vers mêmes disent que je fus Ligurien. Que Sulmone soit fière d'Ovide, Vérone de Catulle, Mantoue de Virgile, et la plage Ligurienne de son poète Perse.

Cette épigramme se trouve à la 171[e] page de la dissertation de Ludovico Aprosio.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PAR LE MÊME :

HISTOIRE civile et religieuse de lettres latines au IVe et au Ve siècle ; Lyon et Paris, Perisse, 1 vol. in-8.

HYMNES de Synésius, évêque de Ptolémaïs, trad. en fr. avec le grec en regard, précédés d'une étude sur sa vie et ses écrits ; accompagnés d'un hymne au Christ par saint Clément Alexandrin ; d'une version latine par Fr. Portus, et suivis des *Hymnes sacrés* de Manzoni, trad. en fr., avec l'italien en regard, par Grégoire et Collombet ; *Ibid.* 1 vol. in-8, 2e édit.

HISTOIRE de la vie et des temps de Saint Cyprien, évêque de Carthage et martyr; ouvrage traduit de l'anglais de G. A. Poole, accompagné de la Biographie du Saint, par son diacre Pontius, et d'une Dissertation préliminaire, par F.-Z. Collombet ; *Ibid.* 1 vol. in.8.

OEUVRES de saint Jérome, trad. en fr., avec texte en regard ; *Ibid.* 10 vol. in-8.

— De C. Sollius Apoll. Sidonius, en fr. avec texte en regard, par Grégoire et Collombet, 3 vol. in-8.

— De Salvien, *it.*, 2 vol. in-8.

— De saint Vincent de Lerins et de saint Eucher de Lyon, *it.*, 1 vol. in-8.

Vie de sainte Térèse, par F.-Z. Collombet, 1 vol. in-8.

Livre des Jeunes Personnes, enseignements et élévations, par le même, 1 vol. in-18.

content du commandeme
armées, il vouloit que l'Italie et les pro
fussent sous leur administration ; et en
d'après cette déclaration, cette compagnie
mença à rentrer dans ses anciennes préroga
et à exercer son ancienne juridiction (1).
fut ainsi tant que Sénèque et Burrhus, do
complaisances n'alloient pas jusqu'à le po
au crime, conservèrent sur lui de l'influen
surtout tant que vécut Britannicus. Mais
que d'autres conseillers eurent pris leur p
qu'il se fut délivré d'un rival aussi dangereux
le fils de Claude, puis encore de tous ceux
par leur alliance avec la famille impériale,
voient l'inquiéter, ce fut sur le sénat, quoi
le meurtre d'Agrippine en eût été hautem
approuvé, qu'il eût rendu des actions de grâ
aux Dieux pour celui d'Octavie, en un mot, q
n'eût cessé d'applaudir à tous ses forfaits, ce f
dis-je, sur ce sénat, quelque lâche et trembla
qu'il se montrât devant lui, que se portèrent s
terreurs; et comme elles s'accroissoient à mesu
qu'il versoit plus de sang, sa résolution fut pri

(1) Tacit. Annal. XIII, 5. — Suet. ibid. 10.

